This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Stanford University Libraries
3 6105 121 179 670

HQ
1123
.I64
1869

SAL

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS DE FEMMES

FRANÇAISES

DU XVIIIe ET DU XIXe SIÈCLE

PAR

IMBERT DE SAINT-AMAND

DUCHESSE DE CHATEAUROUX — MARQUISE DE POMPADOUR
MARIE LECZINSKA — MARQUISE DU DEFFAND
MARIE-ANTOINETTE A TRIANON — MADAME ÉLISABETH
PRINCESSE DE LAMBALLE
CHARLOTTE CORDAY — MARQUISE DE MONTAGU
MARQUISES DE LA ROCHEJACQUELEIN ET DE LA FAYETTE
MADAME TALLIEN — L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
COMTESSE DE LA FERRONNAYS — SŒUR ROSALIE

PARIS
F. AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE DE LA PAIX, 8

1869

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS DE FEMMES

FRANÇAISES

DU XVIIIe ET DU XIXe SIÈCLE

Digitized by Google

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

PORTRAITS DE FEMMES

FRANÇAISES

DU XVIIIE ET DU XIXE SIÈCLE

PAR

IMBERT DE SAINT-AMAND

DUCHESSE DE CHATEAUROUX — MARQUISE DE POMPADOUR
MARIE LECZINSKA, — MARQUISE DU DEFFAND
MARIE-ANTOINETTE A TRIANON — MADAME ÉLISABETH
PRINCESSE DE LAMBALLE
CHARLOTTE CORDAY — MARQUISE DE MONTAGU
MARQUISES DE LA ROCHEJAQUELEIN ET DE LA FAYETTE
MADAME TALLIEN — L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
COMTESSE DE LA FERRONNAYS — SŒUR ROSALIE

PARIS
F. AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE DE LA PAIX, 8

M DCCC LXIX

Reproduction interdite. — Traduction réservée.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

En dehors des sentiments purs et des affections légitimes, il y a tant de chagrins et d'amertume que, même abstraction faite de toute idée religieuse, de tout espoir des récompenses éternelles, la pratique du devoir serait encore ici-bas le plus intelligent calcul. Vérité banale, dira-t-on? Oui sans doute, mais on l'oublie si facilement, qu'on ne saurait trop la répéter. Elle nous revenait sans cesse à l'esprit quand nous avons essayé de retracer la physionomie de quelques femmes du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. En réunissant des notices déjà publiées pour la plupart soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans *le Moniteur*, nous n'avons d'autre but que de mettre en

Digitized by Google

lumière la pensée qui est le fond même de ces courtes esquisses.

Chaque figure historique a sa moralité. La destinée d'une courtisane inspire parfois autant de réflexions salutaires que celle d'une religieuse, et, envisagé à son point de vue véritable, le spectacle du vice lui-même devient un enseignement. Contemplez, par exemple, la carrière des femmes qui ont eu les succès les plus retentissants sous le règne de Louis XV. Si, au lieu de vous arrêter à la surface, vous scrutez le fond des choses, quelles leçons vous donnent ces frivoles héroïnes, qui expièrent si chèrement leur éclat! Voyez ces favorites tant adulées. En fin de compte, quelles vies d'amertume et de misères! Quelle histoire plus douloureuse, plus lamentable que celle de la brillante duchesse de Châteauroux, dévorée de jalousies, d'inquiétudes, d'angoisses, perdant son misérable sceptre, le ramassant à la suite de cruelles humiliations, et, aussitôt après, mourant toute jeune, ensevelie dans son honteux triomphe comme dans le plus triste des linceuls! Voulez-vous savoir ce que le cœur d'une maîtresse de roi peut contenir de souffrances morales, lisez les Mémoires de madame du Hausset, la femme de chambre de la

Digitized by Google

marquise de Pompadour. Écoutez la toute-puissante favorite qui s'écrie, au milieu des pompes du luxe et de la grandeur : « La sorcière a dit que j'aurais le temps de me reconnaître avant de mourir ; je le crois, car je ne périrai que de chagrins. » Si abandonnée qu'elle fût de son époux, la modeste Marie Leczinska était assurément moins malheureuse que la marquise, et ce que celle-ci, au comble de la faveur, ambitionnait le plus, c'était une parole, un regard de la reine, tant la vertu a de prestige, même dans un milieu perverti !

Ces salons du dix-huitième siècle, si gais en apparence, comme ils sont exactement représentés par la femme la plus spirituelle de l'époque, par cette marquise du Deffand, « qui ne se console pas d'être née, qui voudrait n'être plus ici-bas, et, en même temps, jouir du plaisir de n'y pas être ! » Comme elle résume en elle les tourments de la femme incrédule, et comme elle montre bien le désenchantement, le vide des existences essentiellement mondaines !

La carrière de la France du dix-huitième siècle ressemble à la vie d'une pécheresse. Après l'éducation sévère, arrive la jeunesse avec ses bruyantes distractions, ses faux plaisirs et ses folies ; puis à

Digitized by Google

la courte période de l'enivrement et de la gaieté mensongère succède la lassitude, l'ennui profond, qui est le premier châtiment de la volupté. Enfin, l'heure de l'expiation sonne, la pécheresse se régénère dans les larmes et dans le sang, et le siècle, qui a commencé par des orgies, finit par le martyre.

Saint Bernard comparait les âmes à des pierres précieuses qui demeureraient sans éclat, si elles n'étaient taillées, coupées, ciselées. Les épreuves font plus que fortifier les caractères : elles les transforment. La marquise de Lescure qui, autrefois, pleurait de peur en montant le cheval le plus tranquille, supportera d'une manière intrépide toutes les souffrances, tous les dangers d'une guerre terrible. La princesse de Lamballe, qui redoutait le parfum d'un bouquet de violettes, s'offrira en victime volontaire, pour apaiser le courroux du ciel, et quittant un asile où elle était en sûreté, viendra spontanément se jeter dans la gueule du tigre.

Quand les hommes avilis courbent la tête sous le plus honteux de tous les jougs, les droits de la nature humaine outragée cherchent un refuge dans le cœur des femmes. Tandis que les unes reculent les bornes de l'esprit de résignation et de sacrifice, les autres rappellent les résolutions les plus éner-

Digitized by Google

giques de l'antiquité. La France s'agenouille devant Marat. Charlotte Corday saisit le poignard. Robespierre règne par l'échafaud, l'échafaud est renversé par les mains de madame Tallien.

A ces deux héroïnes, qui évoquent les souvenirs du paganisme, je préfère encore les grandes chrétiennes, qui comme la duchesse d'Ayen, comme ses filles, mesdames de la Fayette et de Montagu, semblent avoir lutté d'abnégation et de charité. Il y eut à cette époque des victimes augustes dont les malheurs sont montés si haut, suivant une belle expression de Chateaubriand, qu'ils sont devenus une des grandeurs de la France. Il se trouva des femmes dont l'agonie fut une victoire, le supplice une glorification. Marie-Antoinette est plus majestueuse sur l'échafaud que sur le trône. La pourpre de son sang la couvre comme d'un manteau royal, et sa tête tombée s'illumine des reflets d'une auréole qui brillera, de siècle en siècle, d'un éclat pur et immortel. Oui, dans l'exil, dans les cachots, sur les marches de la guillotine, il y eut des femmes moins malheureuses que d'autres au milieu de toutes les prétendues joies du luxe et de l'opulence. En descendant de la charrette funèbre, c'est avec une sorte d'allégresse que Ma-

Digitized by Google

dame Elisabeth embrassait ses compagnes de supplice. Devant la hache du bourreau, on peut avoir encore le bien suprême, la paix du cœur, et l'extase du martyre arrache l'âme à la terre pour l'élever au plus haut des cieux.

Ah! s'il était possible d'interroger les ombres du dernier siècle, si on pouvait les évoquer, ces femmes frivoles ou graves, pécheresses ou saintes, si on leur demandait quels souvenirs leur sont restés chers, après qu'elles ont quitté la vallée de larmes, comme elles feraient bien comprendre l'inanité de ce qui est éphémère, la force, la beauté de ce qui ne périt pas! Que diraient-elles, ces mortes, de la joie des passions coupables, qui, une fois le court enivrement passé, ne laissent dans l'âme qu'une stupeur douloureuse et un vide cruellement senti? Elles nous crieraient qu'il faut au véritable amour, comme à tout ce qui est durable, l'Océan de l'éternité. Les victimes qui ont acheté par des tortures d'un instant un bonheur qui ne finit pas nous enseigneraient la valeur des souffrances. Nous saurions de Marie-Antoinette que la conciergerie fut pour elle un séjour préférable à Versailles et à Trianon, que la couronne d'épines est le plus noble des diadèmes. Les saintes de la révolution fortifie-

Digitized by Google

raient notre âme. Elles nous apprendraient à vivre, elles nous apprendraient à mourir.

Il n'a pas été donné aux femmes du dix-neuvième siècle de s'élever aussi haut que celles du siècle dernier. Mais leur influence n'en a pas été moins efficace. Les unes, comme l'impératrice Joséphine, ont, par leur charme et leur douceur, contribué à l'apaisement des haines, et, souriant au milieu des larmes, elles ont montré, après l'orage, l'arc-en-ciel de la réconciliation. Les autres ont maintenu sur terre le sentiment religieux que le scepticisme prétendait bannir. Semblables aux femmes agenouillées autour du Calvaire, pendant que des mains déicides attachent le Christ à la croix, elles avaient rapporté des scènes de la révolution une impression profonde de douleur et de piété. Leur douce voix s'est élevée au milieu des ruines. Elles ont demandé la réouverture des églises, et les églises se sont rouvertes. En les voyant prier avec tant de foi dans les vieilles basiliques, les hommes, eux aussi, ont repris l'habitude de lever les yeux au-dessus de la terre, et à une génération incrédule a succédé une société plus respectueuse pour Dieu.

Sous le premier empire, les femmes ont parti-

Digitized by Google

cipé à la gloire nationale. Entre la France d'alors et la France des croisades, il y avait de nombreuses analogies, et la légende napoléonienne, qui se développait dans des conditions merveilleuses, exerçait même sur les adversaires de l'empereur un irrésistible prestige. Une chevalerie nouvelle sortait des débris de la féodalité. Soif d'aventures, insouciance de l'avenir, recherche du danger, mépris de la mort, on retrouvait dans les héros de l'armée française les qualités des paladins. Le caractère des femmes porte toujours l'empreinte du milieu où elles vivent. Les beautés de l'empire faisaient songer aux châtelaines du moyen âge. Elles n'avaient pas les sentiments mesquins, les idées terre à terre des temps où les calculs de l'intérêt prennent la place des exaltations généreuses, et, vivement frappées du spectacle héroïque qui se déroulait sous leurs yeux, elles entretenaient dans le cœur des hommes le culte de la gloire et la flamme du patriotisme.

Aujourd'hui les femmes jouent un rôle en apparence moins important qu'à d'autres époques, et on ne les voit pas aussi mêlées que par le passé aux intrigues et aux luttes politiques. Mais en réalité leur influence ne fait que s'accroître, parce que leur autorité au sein de la famille se fortifie sans cesse,

Digitized by Google

et parce qu'elles prennent une part de plus en plus sérieuse à l'éducation de leurs enfants. Socrate disait qu'il existe deux Vénus, l'une céleste, qui s'appelle Uranie, l'autre terrestre et populaire, qui a nom Polymnie. Uranie préside à toutes les affections pures. Polymnie attire tous les attachements sensuels et grossiers. C'est dans notre siècle à Uranie que la victoire appartiendra. On n'applaudirait plus maintenant les vilenies de Crébillon fils ou les théories de Diderot sur la femme. Le respect du foyer domestique est le signe le plus honorable de l'époque, et tout le monde comprend aujourd'hui qu'il ne peut y avoir de société puissante et libre que là où le niveau moral de la femme est élevé.

En reconnaissant que leur sceptre est dans la famille, non pas dans la cité, et qu'elles règnent par le cœur plutôt que par l'esprit, les femmes ont établi leur empire sur des bases durables.

Elles inspirent un sentiment de vénération, parce qu'elles ont pris la plus noble place, la place du dévouement, de la tendresse, de la charité. « Que sont tous les systèmes de philosophie, s'écrie M. Legouvé dans son *Histoire morale des femmes*, que sont toutes les utopies sociales,

Digitized by Google

toutes les créations de l'esprit, œuvres souvent passagères qui, sublimes aujourd'hui, seront peut-être stériles ou ridicules demain, que sont-elles auprès de cette adorable et immuable vertu qui n'a ni âge, ni date, et qui seule nous rapproche réellement de Dieu : la tendresse ! Demain le génie disparaîtrait du monde que le monde resterait toujours digne des regards de son Créateur ; mais si la tendresse, si la charité y étaient abolies, la terre serait l'enfer même. Sainte Thérèse l'a dit dans une parole sublime : « Que je plains les démons, ils n'ai-« ment pas ! » Ce qui donne à la femme une poésie véritable, c'est la force d'affection qui réside dans son âme. Il y a des amours, comme celui de l'héroïne du *Récit d'une sœur*, qui sont plus forts que la mort même. « Quelle sympathie que celle qui subsiste entre le temps et l'éternité, entre une misérable mortelle et un être devenu un ange, entre la petite terre que nous voyons et ce monde dont notre imagination ne peut rien se représenter ! Et cependant l'amour franchit cet abîme. Il ne voit rien, n'entend rien ; tout pourrait lui paraître fini pour toujours. Mais jamais il ne peut s'arrêter à cet affreux doute, et c'est même lui qui, parce qu'il se sent immortel, aide la foi à croire à l'immortalité. »

Digitized by Google

Notre siècle, en dépit de toutes les doctrines dégradantes, conserve le sentiment des grandes choses et des magnanimes enthousiasmes. Si au-dessus de toutes les autres figures il place, comme un type idéal, la sœur de Charité, c'est qu'elle est sur la terre le symbole du dévouement et de l'amour divin. Le respect que lui témoignent tous les partis et toutes les religions parle en faveur de la conscience publique. C'est s'approcher de la vertu que d'en comprendre la beauté. L'admiration du bien est un acheminement vers la sagesse, et une société s'honore, en reconnaissant, comme la nôtre, qu'aucune femme n'est plus grande devant les hommes et devant Dieu que l'humble fille de saint Vincent de Paul.

IMBERT DE SAINT-AMAND.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS DE FEMMES

FRANÇAISES

DU XVIIIE ET DU XIXE SIÈCLE

LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX[1]

De toutes les favorites de Louis XV c'est peut-être la duchesse de Châteauroux dont la mémoire éveille les moins fâcheux souvenirs. Elle n'a pas attaché à son nom l'idée de ces perpétuelles intrigues, de ces prodigalités insensées dans lesquelles d'autres femmes se complurent, et l'his-

[1] *Mémoires du duc de Luynes*, publiés par MM. Dussieux et Soulié. — *Les Maîtresses de Louis XV*, par MM. de Goncourt. — *Histoire du règne de Louis XV*, par M. Jobez. — *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*, publiée par M. Camille Rousset.

Digitized by Google

toire l'a souvent représentée comme une seconde Agnès Sorel inspirant à son royal amant des désirs de vaillance et de conquêtes. Louis XV n'était pas encore à cette époque le monarque blasé qui devait s'écrier un jour : « Après moi le déluge! » Jeune, beau, entouré de l'affection de son peuple, il paraissait maître de l'avenir. Nul ne croyait à la décadence de la monarchie, et l'avocat Barbier était sincère quand il écrivait que ce règne était « le plus glorieux de toute l'histoire de France. » Le prestige de la royauté demeurait encore intact. La noblesse ne voyait point de mauvais œil une favorite prise dans ses rangs. Ce qu'elle ne pardonna pas plus tard au souverain, ce fut de choisir pour maîtresses de simples bourgeoises. Mais, suivant les idées du temps, le roi, en honorant de ses préférences des femmes de vieille maison, avait du moins le mérite de ne pas déroger ; si la morale souffrait, les préjugés de race ne recevaient aucune atteinte.

Accepté par l'aristocratie et maudit par le peuple, le règne de la duchesse de Châteauroux ne fut pas long. Elle acheta par de réelles souffrances ses tristes succès. Sa carrière courte et orageuse passa comme un éclair. Veuve du marquis de la Tournelle à l'âge de vingt-trois ans, et maîtresse du roi à vingt-cinq, nommée au commencement de sa

Digitized by Google

faveur dame du palais de la reine en septembre 1742, créée duchesse de Châteauroux en octobre 1743, chassée ignominieusement de la cour et poursuivie par les imprécations de la populace en août 1744, elle recevait le 25 novembre M. de Maurepas qui lui portait les humbles excuses du souverain. En même temps elle tombait malade, et au bout de treize jours elle mourait à l'âge de vingt-sept ans.

Cette beauté radieuse, si promptement moissonnée par la mort, offre sans doute, au premier abord, un mélancolique intérêt, mais un examen sérieux en diminue beaucoup le charme. Madame de Châteauroux n'a pas pour elle l'excuse d'une grande passion, et sa liaison avec le roi est bien plus un calcul d'intérêt qu'un entraînement du cœur. L'amour de Louis XV a le caractère d'un monopole dans la famille de Nesle, et ce n'est pas un spectacle médiocrement triste que ces sœurs qui tantôt se disputent leur conquête, tantôt se coalisent pour régner en commun. Les rapports journaliers de la favorite avec la reine, dont elle est dame d'honneur, font ressortir à chaque instant tout le vice d'une position fausse. Sa dureté pour sa sœur, la bonne et douce comtesse de Mailly, cette la Vallière d'un Louis XIV dégénéré, l'âpreté de son triomphe à l'égard de cette sœur qu'elle traite en rivale vaincue et qu'elle fait exiler de la cour, a quelque chose

Digitized by Google

de cruel. Sa ligue constante avec son autre sœur, la duchesse de Lauraguais, pour captiver le cœur du souverain, est profondément immorale. Enfin, si l'on se rend un compte exact de l'influence qu'elle exerça, on arrive à se convaincre que, loin d'avoir inspiré à Louis XV des idées élevées ou généreuses, elle ne fit qu'abaisser ce faible caractère et jeter du scandale sur la couronne de France.

Rien de plus facile que de reconstruire entièrement cette époque. Visitez le palais de Versailles. Rien n'est changé aux appartements du roi. On dirait qu'il y habite encore. Lisez les mémoires d'une fidélité scrupuleuse qui vous mettent au courant de tous les détails de l'étiquette. Ils vous signalent jour par, jour heure par heure, les faits et gestes du roi, de la reine, de la favorite. Où trouverait-on un chroniqueur plus exact, plus minutieux, plus impartial que le duc de Luynes, ce Dangeau perfectionné? Bien traité par Louis XV sans être sa créature, ne jouant aucun rôle politique, et gardant le loisir et la liberté d'esprit nécessaires pour juger et analyser tout ce qu'il voit, libre de haine et de préjugés, honnête homme dans toute l'acception du mot, poussant jusqu'aux scrupules les plus minutieux le respect de la vérité historique, n'est-ce pas là un témoin, dont l'intelligence et la véracité ne sauraient être mises en

Digitized by Google

doute? Dans ses apprécations rédigées au fur et à mesure des événements, on rencontre toujours du calme et de la sagesse; aucuns mémoires ne furent écrits avec autant de soin et de précision. Ce que le duc de Luynes n'a pas vu par lui-même, il ne le raconte que d'après des témoignages certains. Par exemple, les détails de la maladie de Louis XV et du renvoi de la duchesse de Châteauroux, il les tient de la Peyronie, médecin du roi. Ce qu'il dit de la mort de la duchesse, il vient de l'apprendre par Vernage, le médecin de la favorite.

Barbier complète le duc de Luynes. L'un fait parvenir jusqu'à nous les échos de la ville, l'autre les impressions de la cour. C'est une résurrection de l'opinion publique d'alors. Il semble qu'on entende les conversations des grands seigneurs et des bourgeois. Dans Barbier, comme l'ont très-bien dit les éditeurs de son Journal, on retrouve « le premier Paris, les nouvelles intérieures, les faits divers de chaque mois, et cette histoire écrite au jour le jour, avec l'inquiète curiosité de l'avenir, a l'émotion de l'actualité. »

Une publication récente, la *Correspondance de Louis XV avec le duc de Noailles*[1], vous montre le

[1] *Correspondance de Louis XV avec le maréchal de Noailles*, publiée par M. Camille Rousset, d'après les manuscrits du ministère de la guerre.

Digitized by Google

roi dans son cabinet de travail, ses velléités d'étude, ses beaux projets plus combattus que servis par l'influence de la duchesse de Châteauroux. Les manuscrits de la bibliothèque de Rouen vous livrent, avec les lettres de la duchesse au duc de Richelieu, son confident et son allié, les souffrances de la favorite et tous les tourments d'un amour où la vanité entre pour la plus grande part. Vous arrivez ainsi à une complète évocation du passé. Puis, quand vous réfléchissez au silence qui succède à tant de bruit, quand vous vous demandez ce qui reste de tant de flammes éteintes, de tant de grandeurs abattues, une pensée mélancolique s'empare de vous. La vie des grandes favorites qui, lorsqu'elle est présentée comme l'apologie du vice élégant, n'est qu'une école de scandale, devient une source d'enseignements sévères, quand on place ces femmes tristement illustres sous leur jour véritable, et quand, en les ramenant aux proportions exactes de leur rôle, on les dépouille du prestige factice dont des biographes complaisants essayent d'habiller leur mémoire.

I

Marie-Anne de Mailly-Nesle, marquise de la Tournelle, duchesse de Châteauroux, naquit au mois

Digitized by Google

d'octobre 1717, du comte Louis de Mailly-Nesle et d'Armande-Félice de la Porte Mazarin. Sa famille était illustre, mais appauvrie, et ses premières années ne jetèrent aucun éclat. Elle épousa, en juin 1734, Jean-Louis, marquis de la Tournelle, jeune homme d'une grande piété, qui vivait la plupart du temps à la campagne et consacrait à des aumônes une grande partie de sa modeste fortune. Devenue veuve au bout de six ans de mariage en novembre 1740, elle fut patronnée à la cour par sa tante la duchesse de Mazarin, dame d'atours de la reine, et introduite par sa sœur aînée dans les petits soupers du roi, à la Muette et à Choisy.

Cette sœur aînée, Louise-Julie de Mailly-Nesle, née en 1710 et mariée au comte de Mailly, son cousin germain, était depuis plusieurs années déjà la maîtresse de Louis XV. Leur liaison rendue publique en 1736 avait, suivant le duc de Luynes, commencé en 1733, et le souverain, qui ne s'avança que par degrés dans la route du scandale, mit d'abord un grand soin à cacher l'adultère. Marié de bonne heure à une femme plus âgée que lui, il lui était resté fidèle pendant quelques années, soit par principes religieux, soit par la force de l'habitude, soit plutôt par indolence et par timidité. La cour, destinée à devenir si futile et si voluptueuse, était à ce moment un séjour d'une extrême gravité. Les courti-

Digitized by Google

sans, loin d'admirer la sage conduite de leur maître, la trouvaient maussade et contraire à toutes les conditions de la galanterie.

En janvier 1729, un jour qu'il y avait eu quelques courses de traîneaux, le maréchal de Villars écrivait : « Ces courses de traîneaux ont fait espérer aux dames un peu plus de vivacité au roi pour elles. On a dansé après souper, et si cela recommence souvent, il n'est pas impossible que quelque belle courageuse ne mette la main sur le roi. » Ce fut seulement quatre ans plus tard que la comtesse de Mailly réalisa le pronostic du vieux maréchal. « Cette dame était fort loin d'être jolie, dit Le Roy, le lieutenant des chasses de Versailles, mais elle avait beaucoup de grâce dans la taille et dans les manières, une sensibilité déjà connue, un caractère de complaisance fait pour abréger les formalités. Cela était nécessaire pour vaincre la timidité d'un prince encore novice que la moindre réserve eût effarouché. On était sûr, d'ailleurs, du désintéressement de celle qu'on destinait à devenir favorite, et de son éloignement pour tout projet sérieux d'ambition. » Madame de Mailly, dont la faveur dura près de dix ans, ne joua, en effet, aucun rôle politique. Louis XV, alors, pénétré des leçons d'économie de son parcimonieux précepteur et ministre le cardinal Fleury, s'effrayait de la moindre dé-

Digitized by Google

pense et ne donnait que peu d'argent à sa maîtresse. Loin de s'enrichir, elle s'endettait. Ne sollicitant ni pour elle-même ni pour les siens, cette femme douce et modeste ne prenait aucune part aux affaires de l'État, son destin était d'être sacrifiée. Elle avait fait venir auprès d'elle à la cour une de ses quatre sœurs, Pauline-Félicité de Mailly-Nesle, pour laquelle le roi ne tarda pas à montrer une préférence marquée. Il la maria en 1739 au marquis de Vintimille, et le soir de la noce, il fit à la famille l'honneur d'assister au coucher des époux et de donner la chemise au marié. Le 1er janvier 1740, madame de Vintimille était la seule femme qui reçût des étrennes de Sa Majesté. Quelques mois après elle mourait en couches, laissant un enfant à qui Louis XV avait, dit-on, plus d'une raison de s'intéresser. Madame de Mailly, qui était la bonté même, pleurait sincèrement cette rivale qu'elle n'avait pas cessé un seul instant d'aimer. « La douleur de madame de Mailly sur la mort de sa sœur, nous dit le duc de Luynes, se renouvelle à chaque occasion. A table, le roi parla d'enterrement ; c'est un propos qu'il répète assez souvent ; les larmes vinrent aux yeux de madame de Mailly, et le roi, voyant l'état où elle était, sortit de table. » Cette favorite désintéressée n'avait aucun esprit d'intrigue. Au lieu de s'assurer une position pour l'avenir, elle abandonna, par pure

Digitized by Google

générosité, sa charge de dame du palais, qu'elle céda à l'une de ses sœurs, la marquise de Flavacourt, et, sans se défier de l'ambition de son autre sœur, madame de la Tournelle, elle eut l'imprudence de la mettre au cœur de la place, et fut ainsi elle-même la cause de sa propre disgrâce.

La jeune marquise de la Tournelle, veuve depuis deux ans, était alors dans tout l'éclat de la beauté. Dépourvue de sens moral, elle s'était dit qu'elle pouvait encore mieux que sa sœur, beaucoup moins jolie qu'elle, devenir la maîtresse du roi. Mais elle avait un caractère indolent, sans initiative, et pour réussir dans sa honteuse ambition, il lui fallut l'appui du plus grand roué de la cour, le fameux duc de Richelieu. Cet homme à la mode par excellence s'était promis d'escalader tous les honneurs par le moyen de la favorite dont il patronnait la fortune naissante. Il prétendait faire de sa protégée une espèce de souveraine. « Enthousiasmé de cette affaire, M. de Richelieu disait, ce sont ses termes, qu'il voulait que celui qui entrerait dans l'antichambre de madame de la Tournelle eût plus de considération que celui qui auparavant était tête à tête avec madame de Mailly[1].

Triste spectacle que la lutte qui s'engage alors

[1] *Mémoires du duc de Luynes*, avril 1743

Digitized by Google

entre les deux sœurs ! Le roi se passionne pour madame de la Tournelle. Il lui écrit deux ou trois fois par jour. Néanmoins il ne veut pas rompre avec madame de Mailly, qu'il garderait volontiers à Versailles, pour ne pas l'affliger. Mais madame de la Tournelle exige absolument le départ de sa sœur. « Elle dit qu'elle est aimée de M. d'Agenois et qu'elle l'aime, qu'elle n'a nul désir d'avoir le roi, et qu'elle ne veut consentir à ses propositions qu'à des conditions sûres et avantageuses[1]. » Elle réclame un grand train de maison, un bel appartement au palais, un carrosse qui lui appartienne, parce qu'elle ne veut point se servir des voitures du roi. Pendant ce temps la pauvre madame de Mailly se désole, et la reine elle-même témoigne de l'intérêt à cette grande douleur. Le vertueux duc de Luynes, ce confident de Marie Leczinska, ne refuse pas sa sympathie à la maîtresse disgraciée. « Il y a eu, dit-il, beaucoup de larmes répandues par madame de Mailly. Son état est d'autant plus digne de compassion, qu'elle aime véritablement le roi et qu'elle est aussi zélée pour sa gloire qu'attachée à sa personne.» Louis XV sent parfaitement qu'il n'a rien à lui reprocher. S'il la chasse de la cour, c'est uniquement parce qu'il croit que c'est pour lui le seul moyen

[1] *Mémoires du duc de Luynes*, novembre 1742.

Digitized by Google

de venir à bout de la résistance calculée que lui oppose, pour quelque temps encore, madame de la Tournelle.

Madame de Mailly, vaincue par cette impitoyable sœur, se retire donc désespérée. Le roi, qui est un homme d'habitude, n'en continue pas moins à lui écrire presque tous les jours, mais pour lui parler, le croirait-on, de son amour pour madame de la Tournelle. Il se félicite, dans cette étrange correspondance, de « l'applaudissement général que l'on donne à son choix. » Il ajoute qu'il sait bien ce qu'on peut dire de lui, mais que, cette fois, il croit être fixé pour toujours : « madame de la Tournelle ayant autant d'esprit qu'il en faut pour être charmante. » Singulières consolations envoyées par ce roi à une femme dont le seul défaut est de l'avoir aimé ! Après un long désespoir et de vaines supplications, madame de Mailly n'essaye plus de continuer la lutte ; elle parvient à se faire payer ses dettes ; elle reçoit une pension annuelle de vingt mille livres, plus une maison à Paris, rue Saint-Thomas-du-Louvre, Louis XV lui mande alors qu'il ne lui écrira plus, sous prétexte que cela la ruine, parce qu'elle donne toujours aux messagers qui lui apportent les lettres. Il promet toutefois de lui envoyer de ses nouvelles par des occasions. Madame de Mailly devient dévote. Elle renonce au

Digitized by Google

rouge et à la toilette. Madame de la Tournelle triomphe sans rivale, et la cour, après avoir accordé par convenance quelque peu de pitié à la favorite en disgrâce, s'empresse de se prosterner devant la nouvelle idole.

Les commencements de sa faveur ne sont guère marqués que par les lésineries du roi. Bien que très-épris, il ne veut pas que sa conquête lui coûte trop cher. La favorite désire six chevaux ; Louis XV n'est disposé qu'à lui en accorder quatre. Elle a la fantaisie de donner de grands dîners ; Louis XV ne lui organise qu'à regret une maison. Elle aspire à un brevet de duchesse, et le maître fait la sourde oreille. Elle remplit avec exactitude ses devoirs de dame de palais de la reine. L'adultère officiel ne soulève à Versailles aucune critique, aucun murmure. Tout se passe avec calme et une sorte de régularité. La position de maîtresse du roi est considérée comme une charge de cour, qui a ses prérogatives, ses appointements, son étiquette spéciale.

Madame de la Tournelle, tranquillement installée dans ses fonctions, s'adjoint comme une sorte de dame de compagnie sa sœur la duchesse de Lauraguais, femme vive et spirituelle, qui a pour mission d'amuser le roi par ses bons mots et ses malices. Les deux sœurs, associées l'une à l'autre par une véritable ligue offensive et défensive, ne se sé-

Digitized by Google

parent jamais. Entre elles et Louis XV, il existe une espèce de ménage à trois. Madame de la Tournelle, apathique de nature, est stimulée par l'activité de la duchesse de Lauraguais. Elle devient ambitieuse, et bien que le monarque, plus tard si prodigue, n'aime pas encore à se montrer généreux, elle le force à lui donner de magnifiques preuves de sa royale satisfaction. Au mois d'octobre 1743, elle est créée duchesse de Châteauroux et gratifiée, à ce titre, d'une terre rapportant 85,000 livres de rente. Rien de plus curieux que les lettres patentes qui l'investissent de ce duché. Ce document étrange est un signe caractéristique de l'époque. « Louis, par la grâce de Dieu... Le droit de conférer des titres d'honneur et de dignité étant un des plus sublimes attributs du pouvoir suprême, les rois nos prédécesseurs nous ont laissé divers monuments de l'usage qu'ils en ont fait en faveur des personnes dont ils ont voulu illustrer les vertus et le mérite... Considérant que notre très-chère et bien-aimée cousine, Marie-Anne de Mailly, veuve du sieur marquis de la Tournelle, est issue d'une des plus grandes familles de notre royaume, alliée à la nôtre et aux plus anciennes de l'Europe, que ses ancêtres ont rendu depuis plusieurs siècles de grands et importants services à notre couronne, qu'elle est attachée à la reine notre très-chère compagne, comme dame

Digitized by Google

du palais, et qu'elle joint à ces avantages toutes les vertus et les plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit, qui lui ont acquis une juste estime et une considération universelle, nous avons jugé à propos de lui donner le duché-pairie de Châteauroux. »

Cette majestueuse gravité ne ressemble-t-elle pas à une plaisanterie, et le souverain n'a-t-il point l'air de se moquer de lui-même, de sa favorite et de son peuple? Il n'est pas sans intérêt de remarquer l'accueil que l'opinion publique faisait à de pareils décrets. La cour trouvait la chose toute naturelle et ne voyait dans Louis XV que l'imitateur de son illustre bisaïeul, le grand roi. Le duc de Richelieu, que les Parisiens appelaient le président de la Tournelle, recevait en récompense de ses bons offices la charge de premier gentilhomme de la chambre. Le 22 octobre 1743, la nouvelle duchesse était présentée, en cette qualité, à Louis XV et à la reine, qui lui disait d'un air aimable : « Madame, je vous fais compliment sur la grâce que le roi vous a accordée. » Quant à la bourgeoisie, sans se montrer indignée, elle faisait bien quelques réserves. L'avocat Barbier, cet adulateur ordinaire de tout ce qui réussit, trouve lui-même quelque chose à redire. Il commence par déclarer que les lettres-patentes sont « fort honorables pour la maison de Mailly, que le roi déclare alliée à la sienne et aux plus illustres fa-

Digitized by Google

milles de l'Europe. » Puis, avec une naïveté tant soit peu malicieuse, le chroniqueur ajoute : « Une réflexion se présente d'abord : il est étonnant qu'on n'ait point ici décoré les mâles du titre de duc, et que cette illustration commence par les femmes. Il peut y avoir quelque chose à critiquer dans le préambule des lettres ; vu les circonstances présentes, l'auteur n'a pas été prudent ; on pouvait se dispenser aussi de les faire crier dans la rue, ce qui a donné lieu de parler. »

Ce n'était pas assez pour la maîtresse triomphante d'être duchesse et dame d'honneur de la reine ; elle fit créer en sa faveur, au mois d'avril 1744, une grande charge de cour, la surintendance de la maison de la dauphine. Est-il vrai, comme on l'a dit, « qu'aux ardeurs, aux hauteurs d'orgueil d'une Montespan, elle unissait les énergies et les ambitions viriles d'une Longueville ? » que « cette cour molle et paresseuse, ce règne sans appareil, sans grandeur, sans déploiement de majesté, lui paraissait un théâtre trop étroit pour son amour ? » que « dans sa fierté, dans ses impatiences il y avait le feu d'une Fronde, aussi bien que l'âme d'un grand règne ? » Ce jugement, que nous trouvons dans un ouvrage d'ailleurs très-curieux et très-spirituellement écrit[1], ne nous paraît point exact. En tous

[1] *Les Maîtresses de Louis XV*, par MM. de Goncourt.

Digitized by Google

cas, ce n'est pas ainsi que le duc de Luynes nous représente madame de Châteauroux. Il nous la montre « fort paresseuse de corps et d'esprit, voyant avec indifférence tous les événements, même ceux qui la regardent, parlant extrêmement peu, passant en général toute la journée dans un fauteuil, en compagnie de sa sœur la duchesse de Lauraguais. » A en croire certains historiens, c'était madame de Châteauroux qui voulait allumer dans le cœur de son amant la passion de la guerre et de la victoire. C'est elle qui le poussait à la frontière, elle qui prétendait le transformer en guerrier, en conquérant et en héros. La correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles, récemment publiée par l'heureux historien de Louvois, M. Camille Rousset, indique, de la manière la plus incontestable, tout ce qu'il faut rabattre de ce bel enthousiasme. Le maréchal de Noailles était l'ami et le partisan de la duchesse, qu'il appelait familièrement sa « Ritournelle. »

Le vieux maréchal veut faire de la duchesse son alliée dans les nobles entreprises, et le voilà qui, enflammé d'un beau zèle, s'ingère de transformer l'engourdissement de Louis XV en une activité digne de Louis XIV. Le cardinal de Fleury vient de mourir (29 janvier 1743). Le roi, âgé de trente-trois ans, sort enfin de tutelle. Il est grand temps

Digitized by Google

qu'il montre ce qu'il est et ce qu'il peut. Le maréchal profite de sa faveur pour adresser au souverain une lettre où il conclut ainsi : « Toute l'Europe, Sire, est attentive à l'événement présent, et il est de votre gloire de lui faire connaître que si quelque autre a paru jusqu'ici gouverner sous votre nom, Votre Majesté n'en est cependant pas moins attentive au bien de son royaume ; que vous êtes seul le roi de cette grande monarchie ; que vos lumières et que votre autorité l'animent, et que rien ne s'y fait sous votre nom que ce qui s'y fait par des ordres émanés de votre pleine et parfaite connaissance. » Le maréchal de Noailles obtient une place dans le conseil, avec le titre de ministre d'État, puis le commandement d'une des armées chargées de repousser l'ennemi de la frontière. Il est saisi d'une plus haute ambition : il veut devenir le conseiller du roi dans une voie glorieuse et le décider à se mettre lui-même à la tête de ses troupes.

Nous allons voir comment s'exerce à ce propos l'influence de madame de Châteauroux si injustement préconisée. Louis XV a des velléités militaires, mais elles sont d'abord bien timides et bien irrésolues. Il écrit au maréchal le 24 juillet 1743 : « Je suis accoutumé à me contenir sur les choses que je désire et qui n'ont pas été possibles jusqu'à présent, ou du moins qu'on n'a pas crues telles, et je saurai

Digitized by Google

encore me contenir sur celle-ci, quoique je puisse vous assurer que j'ai un désir extrême de pouvoir connaître par moi-même un métier que mes pères ont si bien pratiqué, et qui jusqu'à présent ne m'a pas réussi par la voie d'autrui... Adieu, l'on dit que vous avez un peu mal aux jambes de trop de fatigue, ménagez-vous, et pour cause. » Le maréchal enthousiasmé répond : « Je reconnais le sang et les sentiments de Louis XIV et de Henri IV. J'en félicite Votre Majesté, son État, et tous ceux qui, comme moi, s'intéressent véritablement à sa gloire. »

Louis XV en 1743 paraît un instant animé d'une belliqueuse ardeur. « Si l'on mange mon pays, dit-il, le 9 août, il me sera bien dur de le voir croquer sans que je fasse personnellement mon possible pour l'empêcher. » C'est là un très-beau zèle. Mais si le roi va à l'armée, que fera madame de Châteauroux? La prétendue inspiratrice des grands projets de Louis XV en est, tout au contraire, le principal obstacle. Elle écrit au maréchal de Noailles, le 3 septembre : « J'admets que le roi parte pour l'armée ; il n'a pas un moment à perdre, et il faudrait que cela fût très-prompt ; qu'est-ce que je deviendrai? Est ce qu'il serait impossible que ma sœur et moi le suivissions, et au moins, si nous ne pouvons pas aller à l'armée avec lui, nous mettre à portée de savoir de ses nouvelles tous les

Digitized by Google

jours? Ayez la bonté de me dire vos idées et de me conseiller, car je n'ai point envie de rien faire de singulier et rien qui puisse retomber sur lui et lui faire donner des ridicules. Vous voyez que je parle comme à mon ami et comme à quelqu'un sur qui je compte; n'est-ce pas avoir un peu trop de présomption? Mais c'est fondé, monsieur le maréchal, sur les sentiments d'amitié et d'estime singulière que vous a voués pour sa vie votre *Ritournelle*. Je crois qu'il est bon de vous dire que j'ai demandé au roi de vous écrire sur ces matières-là, et que c'est avec son approbation. »

La dernière phrase est significative. Un courtisan plus complaisant que M. de Noailles s'empresserait de donner son adhésion respectueuse au secret désir du souverain. Au contraire, le maréchal répond franchement à la favorite : « Je ne crois pas, madame, que vous puissiez suivre le roi à l'armée avec madame votre sœur. Vous en ressentez vous-même les inconvénients, en vous réduisant ensuite à demander si vous ne pourriez pas venir dans quelque ville à portée de recevoir tous les jours des nouvelles de Sa Majesté. Je n'ai aucun exemple à vous citer qui puisse favoriser le dessein où vous êtes, et je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faudrait, et pour le roi et pour vous-même, que vous eussiez quelque raison plausible

Digitized by Google

à donner qui pût justifier aux yeux du public la démarche que vous feriez. Vous voyez, madame, par ma franchise, que je vous parle plus en véritable ami qu'en courtisan qui ne chercherait qu'à vous plaire, et je crois que c'est tout ce que vous avez exigé et attendu de moi. » Qu'en résulte-t-il? Louis XV remet ses velléités militaires à la prochaine campagne. Il écrit en même temps au maréchal : « Madame de la Tournelle m'avait communiqué, comme vous croyez bien, la lettre qu'elle vous a adressée. Je doute qu'on pût la retenir, si j'étais une fois parti ; mais elle est trop sensée pour ne pas rester où je lui manderais. Les exemples que vous lui citez ne l'arrêteraient pas, je crois, et elle a de bonnes raisons pour cela, que je ne puis vous dire, mais qu'il vous est permis de penser. »

Quant à la reine, elle avait très-vivement désiré suivre le roi jusqu'à la frontière, mais sans oser lui demander verbalement cette faveur. Tous les matins, elle allait à son petit lever ; elle s'y trouvait avec les courtisans qui avaient les entrées, et ne pouvait lui parler. Elle prit donc la détermination de solliciter par écrit la permission qu'elle attachait tant de prix à obtenir. Louis XV répondit par un billet de quelques lignes et motiva son refus par la dépense qu'aurait entraînée le déplacement

Digitized by Google

de la reine. Il partit lui-même le 2 mai 1744; son arrivée à l'armée causa dans toute la France une véritable explosion d'enthousiasme. On ne tarissait pas d'éloges sur le jeune monarque, qui prenait au sérieux son métier de souverain et devenait l'idole du soldat.

Pendant ce temps, madame de Châteauroux méditait d'aller rejoindre le roi et de se faire donner l'autorisation refusée à la reine. « Parlez-moi tout franchement, écrivait-elle au duc de Richelieu. Le roi a-t-il l'air occupé de moi? en parle-t-il souvent? s'ennuie-t-il de ne pas me voir? En vérité, cher oncle, je n'étais pas faite pour tout ceci, et, de temps en temps, il me prend des découragements terribles. C'était si antipathique à tout mon caractère qu'il faut que je sois une grande folle pour m'être venue fourrer dans tout cela. » Quant à Louis XV, il ne cherchait plus que le moyen de revoir sa maîtresse. Encore fallait-il sauver les apparences et imaginer un prétexte pour faire venir des femmes à l'armée. La duchesse de Chartres préparait les voies, en partant la première, pour soigner, disait-elle, son mari qui avait fait une chute de cheval. Madame de Châteauroux et sa sœur la duchesse de Lauraguais partirent ensuite, le 8 juin 1744. « Le public, dit Barbier, n'a pas trouvé en général ce voyage de son goût. Il est pourtant vrai

Digitized by Google

de dire que cela se passa fort décemment par le concours de trois princesses du sang et de nombre de dames qui sont même présumées toutes y aller pour tenir compagnie à madame la duchesse de Chartres, qui a eu un prétexte légitime pour se rendre à l'armée. Quoi qu'il en soit, le public n'a point approuvé le départ de madame de Châteauroux, d'autant plus que l'on a écrit de l'armée que le roi a fait ses dévotions le jour de la Pentecôte. »

La duchesse suivit le roi d'abord en Flandre, puis en Lorraine. Partout le grand maréchal des logis ménageait à l'avance les communications des deux appartements de Louis XV et de sa maîtresse. A Metz, une galerie de bois qui barrait quatre rues fut construite pour relier l'abbaye de Saint-Arnould, où logeait la favorite, au palais qui était occupé par le roi. Le peuple se permit de murmurer. Il y eut même quelques attroupements que le prieur de l'abbaye dispersa, en déclarant que la galerie n'était faite que pour faciliter à Sa Majesté les moyens d'assister à la messe.

Quelques jours après, en août 1744, le roi tombait gravement malade à Metz, et l'on désespérait de le sauver. Louis XV avait une religion mal entendue, et à défaut de respect pour la morale, une frayeur extrême de l'enfer.

Digitized by Google

Le 12 août, la duchesse de Châteauroux était à son chevet. Il lui prit la main qu'il baisa, puis la repoussant, il lui dit : « Ah ! princesse (c'est le surnom qu'il lui donnait), je crois que je fais mal... Il faudra peut-être nous séparer. » Louis XV passa le reste du jour dans les plus mortelles inquiétudes, et donna l'ordre de renvoyer madame de Châteauroux et la duchesse de Lauraguais. Voyant que néanmoins elles n'étaient pas encore parties, l'évêque de Soissons dit que toutes les lois de l'Église défendent d'apporter le viatique lorsque la concubine est encore dans la ville, et pria le roi de renouveler ses ordres. Louis XV n'hésita point, et après avoir fait chasser les deux duchesses, il reçut l'extrême-onction. L'évêque de Soissons, qui l'administra, fit appeler les princes du sang et les grands officiers, et leur dit que le roi leur demandait pardon du scandale et du mauvais exemple qu'il avait donnés.

La reine, ayant appris le 9 août la maladie de son époux, voulait aller le rejoindre, mais elle hésitait, de peur de lui déplaire, quand un courrier vint la tirer de cette perplexité, en lui apportant l'ordre de se rendre à Metz. Marie Leczinska quitta Versailles au milieu des témoignages de la plus vive sympathie. Le danger où était le roi causait dans toute la France une anxiété sans égale, jamais

Digitized by Google

peuple n'avait témoigné tant d'affection pour un souverain. Les églises ne désemplissaient pas. Le casuel des curés atteignait un chiffre inouï par l'empressement général à faire dire des messes pour la guérison du monarque. A Paris et dans les provinces, on arrêtait les courriers ; on les embrassait quand les nouvelles étaient bonnes. Louis XV allait recevoir le surnom de *Bien-Aimé*.

Marie Leczinska, arrivée à Metz le 24 août, trouva le roi dans les sentiments d'une piété et d'une humilité toutes chrétiennes. Il lui demanda pardon des chagrins qu'il lui avait causés, et témoigna en termes touchants son repentir. Les amies de la reine, les vieilles dames, comme on les appelait, rajeunirent leur toilette en signe de triomphe. Elles annoncèrent leurs espérances par des rubans verts, et Marie Leczinska prit des rubans couleur de rose. Mais elles se hâtaient trop de célébrer leur victoire. Le duc de Richelieu en prévint ces *mères des églises* (c'est ainsi que les nomme la duchesse de Brancas, dans un curieux fragment de Mémoires) : elles avaient tort de préparer un *Te Deum* que sans doute elles ne chanteraient pas. Les remords de Louis XV ne devaient pas durer plus que sa maladie, et ses instincts vicieux lui revinrent avec ses forces. Le moment approchait où il allait rougir de sa vertu comme

Digitized by Google

d'une faiblesse et poursuivre de son ressentiment ceux qui avaient pris part à sa conversion passagère. « On regarde ici, écrivait Barbier dans son Journal, l'action de monseigneur l'évêque de Soissons comme la plus belle chose du monde... Le public admire souvent sans réflexion les grands événements. Pour moi, je prends la liberté de regarder cette conduite comme très-indécente et cette réparation publique comme un scandale avéré. Il faut respecter la réputation d'un roi, et le laisser mourir avec religion, mais avec dignité et majesté. A quoi sert cette parade ecclésiastique? Il suffisait que le roi eût dans l'intérieur un sincère repentir de ce qu'il avait fait, pour cacher les dehors. »

II

Avec la maladie du roi commence pour la duchesse de Châteauroux la période d'expiation, période si remplie d'amertume et de souffrances, que la favorite, malgré ses égarements, finit par désarmer la juste rigueur de l'histoire. Chassée ignominieusement de Metz, elle ne se procure qu'à grand' peine, pour retourner à Paris, une des voitures du maréchal de Belle-Isle. Le peuple des campagnes l'accable d injures; elle entend autour d'elle des

Digitized by Google

invectives furieuses ; cette femme si délicate, si adulée, pour qui l'imagination des courtisans s'ingéniait tout à l'heure encore à trouver les formules les plus admiratives, ne se dérobe aux mauvais traitements qu'en prenant des chemins détournés ou en traversant à pied plusieurs villages.

Pendant ce trajet de Metz à Paris, dont chaque étape est une humiliation, elle écrit plusieurs fois au duc de Richelieu. Rien n'est plus curieux que cette correspondance, qui figure dans les manuscrits de la bibliothèque de Rouen. C'est la passion avec toutes ses angoisses, sa fièvre et ses dégoûts, ses alternatives d'exaltation et d'abattement. Comme la main convulsive de la favorite disgraciée essaye de se rattacher aux débris de sa fortune ! avec quelle ardeur elle désire retourner à la cour pour y terrasser ses ennemis ! Dans ces lignes inspirées par les plus poignantes émotions, on sent moins encore que l'amour, la colère, l'orgueil, le désir de se venger. Les sentiments les plus divers agitent ce triste cœur. Tantôt c'est l'impérieuse duchesse qui lève encore fièrement la tête, tantôt la faible femme qui se courbe sous la main du malheur. Au milieu de ces perplexités cruelles, de ces agitations douloureuses, elle entend comme une voix secrète qui lui dit le néant de toutes choses, et une pensée philosophique perce de temps en temps dans son langage.

Digitized by Google

A peine sortie des murs de Metz, son premier sentiment est l'espérance. Loin de se croire vaincue, elle se promet une revanche éclatante. « Je crois bien, écrit-elle de Bar-le-Duc à Richelieu, que tant que la tête du roi sera faible, il sera dans la grande dévotion, mais dès qu'il sera un peu remis, je parie que tout doucement il demandera à Lebel et à Bachelier ce que je suis devenue. » La vanité féminine soutient la duchesse. Elle se sent trop belle pour douter de la victoire, et pour ne pas être persuadée qu'elle reverra son royal amant à ses pieds. Elle s'exalte sur elle-même, comme si elle était dépositaire de la majesté de la couronne. « Il faut souffrir avec patience, dit-elle dans la même lettre, tous les tourments que l'on voudra me faire. S'il en revient, je l'en toucherai davantage, et il sera plus obligé à une réparation publique ; s'il en meurt, je ne suis pas pour les bassesses, dût-il m'en revenir le royaume de France... c'est le seul moyen de me faire respecter, de faire revenir le public pour moi et de conserver la considération que je crois que je mérite. » N'est-ce pas là un mot qui peint au vif les mœurs de l'époque? Cette femme qui veut pour l'adultère public et officiel la considération et le respect, ne donne-t-elle pas la mesure des aberrations où peuvent se laisser entraîner les illusions de la fausse conscience? Elle parle de ses ennemis dans un style

Digitized by Google

biblique, comme si déplaire à la duchesse de Châtauroux, c'était se vouer aux vengeances divines. « Je suis persuadée, dit-elle en terminant, que ceci est une grâce du ciel pour faire ouvrir les yeux du roi et que les méchants périront ; si nous nous tirons de ceci, vous conviendriez que notre étoile nous conduira bien loin et que rien ne nous sera impossible. »

Après la fièvre vient l'atonie, après l'ivresse de la lutte l'accablement profond. La duchesse, si fière à Bar-le-Duc, n'est plus la même personne à Sainte-Menehould. Elle y écrit à Richelieu une lettre qui ne respire que tristesse et découragement. « Tout ceci, dit-elle, est bien terrible, et me donne un furieux dégoût pour le pays que j'ai habité bien malgré moi, et, loin de désirer d'y retourner un jour comme vous croyez, je suis persuadée que quand on le voudrait, je ne pourrais pas m'y résoudre ; tout ce que je voudrais par la suite, c'est que l'on réparât l'affront que l'on m'a fait et n'être pas déshonorée. » On dirait que la flamme de l'ambition s'est éteinte dans ce cœur. Madame de Châteauroux croit sans doute être sincère quand elle s'écrie douloureusement : « Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que tout ceci ? Je vous donne ma parole que voilà qui est fini pour moi ; il faudrait être une grande folle pour avoir envie de s'y rembarquer. Vous savez combien

Digitized by Google

peu j'étais flattée et éblouie de toutes les grandeurs, et que si je m'en étais crue, je n'en serais pas là. »

Cette renonciation au monde sera-t-elle de longue durée, et le feu qui couve sous la cendre ne se ranimera-t-il pas ? A peine arrivée à Paris, la duchesse ne pense plus qu'à Versailles. Et la voilà qui retombe dans les égarements chimériques de cette fausse conscience que nous signalions tout à l'heure. Elle s'imagine naïvement qu'elle pourra n'être que l'amie du roi, et ce beau projet platonique, c'est encore au duc de Richelieu qu'elle le confie. « Il restera dévot, lui écrit-elle, mais point cagot ; je serai son amie, et pour lors je serai inattaquable. Tout ce que les faquinets ont fait pendant sa maladie ne fera que rendre mon sort plus heureux et plus stable ; je n'aurai plus à craindre ni changements, ni maladie, ni le diable, et nous mènerons une vie délicieuse... Ce ne sont pas des rêveries, tout cela est fondé sur la connaissance de l'homme à qui nous avons affaire ; je vous assure que je connais tous les plis et replis de son âme, et qu'il y a du beau et du bon. » Cette lettre, commencée dans des sentiments édifiants, se termine par une phrase qui n'est rien moins que chrétienne : « Adieu, cher oncle, portez-vous bien ; pour moi, je vais songer réellement à me faire une santé de crocheteur, pour faire enrager nos ennemis le plus longtemps que je pour-

Digitized by Google

rai et avoir le temps de les perdre, et ils le seront, vous pouvez en être sûr. »

La duchesse ne s'était pas trompée sur le caractère de Louis XV. A peine guéri, sa première pensée avait été de regretter le départ de sa maîtresse et de prendre en aversion tous ceux qui avaient joué un rôle dans les événements de Metz. Marie Leczinska, qui un moment s'était crue rentrée en faveur, lui avait demandé la permission de le suivre à Saverne et à Strasbourg. Il avait répondu froidement : « Ce n'est pas la peine, » sans que la reine intimidée osât ajouter une parole. Loin de madame de Châteauroux, la guerre ne paraissait plus à Louis XV qu'un lourd fardeau. Le 8 novembre, aussitôt après la capitulation de Fribourg, il retournait à Paris. Son enthousiasme belliqueux était plus que diminué ; il trouvait que c'en était assez pour une première fois. On lui dressa des arcs de triomphe : *Ludovico redivivo et triumphatori*. L'entrée fut solennelle. Les maisons jusqu'aux toits étaient garnies de spectateurs, les branches des arbres fléchissaient sous le poids des curieux. Le ressuscité, le triomphateur traversa la galerie des Tuileries au milieu d'une haie formée par les grands de son royaume, qui le reçurent comme un conquérant. Mais il remarqua que dans les faubourgs les cris de : « Vive la reine ! » avaient retenti avec une énergie inten-

Digitized by Google

tionnelle. Il y eut une sorte de protestation qui, en lui déplaisant, ne fit que l'exciter à braver l'opinion publique.

Dès ce moment, il était décidé à se réconcilier avec madame de Châteauroux, à quelque prix que ce fût. La négociation n'était pas sans difficulté. La favorite exigeait le renvoi du ministre Maurepas, que Louis XV tenait à garder. Une transaction intervint. Maurepas resta en place, mais ce fut lui qui eut la mission d'aller porter à la duchesse les excuses du souverain. Le détail de cette entrevue est donné dans une lettre adressée par madame de Châteauroux elle-même à madame de Boufflers, « Je compte trop sur votre amitié, écrivait la duchesse, pour que vous ne soyez pas instruite dans le moment de ce qui me regarde. Le roi vient de me mander, par M. de Maurepas, qu'il était bien fâché de tout ce qui s'était passé à Metz et de l'indécence avec laquelle j'avais été traitée, qu'il me priait de l'oublier, qu'il espérait que nous voudrions bien revenir prendre nos appartements à Versailles ; qu'il nous donnerait en toutes occasions des preuves de sa protection, de son estime et de son amitié, et qu'il nous rendait nos charges. » Annoncée le lendemain, cette nouvelle fut bientôt le sujet de l'émotion générale. On prétend que les poissardes disaient : « Puisque le roi la reprend, il ne trouvera

Digitized by Google

plus un *Pater* sur le pavé de Paris. » En haut lieu, l'on se montrait plus circonspect, et il faut voir avec quelle réserve s'exprime l'honnête duc de Luynas : « Versailles, où ordinairement on parle peu, n'a pas été absolument exempt de quelque discours sur cette matière. Cependant, comme de pareils propos ne sont utiles qu'à déplaire, et d'ailleurs ne peuvent servir de rien, les plus sages ont gardé le silence. »

La duchesse de Châteauroux ne devait pas jouir de son triomphe. Il ne lui fut donné de revoir ni le roi ni Versailles. C'est le 25 novembre 1744 qu'elle avait reçu, par l'intermédiaire du comte de Maurepas, les excuses de Louis XV. Déjà indisposée, elle tombait malade le lendemain. Les humiliations dont elle avait été abreuvée depuis trois mois, les angoisses de la lutte, la violente émotion de la victoire, brisèrent ses forces. Assaillie par les images les plus horribles, persuadée qu'elle était la victime d'un empoisonnement, dévorée d'inquiétudes et de remords, elle avait, avec le délire, des mouvements convulsifs, une fièvre ardente, toutes les terreurs de l'agonie. Les sentiments les plus contradictoires la bouleversaient jusqu'à la dernière heure ; c'était un chaos dans sa tête. Unissant aux pensées de la chrétienne qui se repent les derniers rêves de la maîtresse du roi, elle jetait sur le cruci-

Digitized by Google

fix ces regards affreux qui, suivant une parole de Massillon, laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment. Qu'allait-il lui rester de tant de sacrifiees faits à son repos et à son honneur? quelles douloureuses réflexions « sur cette figure du monde qui passe! » quels bourreaux intérieurs déchiraient l'âme de la malheureuse jeune femme, qui allait mourir, sans même avoir pu dire adieu au monarque dont l'amour lui avait été fatal! Pendant qu'elle expirait à Paris, rue du Bac, Louis XV, qui restait à Versailles, se contentait de faire dire des messes à la chapelle du château pour la guérison de la malade. Madame de Mailly, qui, depuis sa retraite, menait la vie d'une sainte, fit inutilement tout ce qu'elle put pour embrasser sa sœur mourante. On ne lui permit pas d'entrer. Enfin, le 8 décembre, après une agonie qui avait duré onze jours, madame de Châteauroux rendit le dernier soupir. Le duc de Luynes raconte que, dans son enfance, elle avait demandé deux grâces à Dieu : l'une, de ne point mourir sans sacrements, l'autre de mourir le jour d'une des fêtes de la Vierge. « Elle avait déjà obtenu la première; elle obtint bientôt après la seconde, étant morte le jour de la Conception. »

Louis XV parut d'abord la regretter assez vivement. « Je proposai à la reine, dit le duc de Luynes,

Digitized by Google

de me faire l'honneur de venir chez moi après souper, comme elle a fait quelquefois ; mais elle me dit avec une sagesse qui mérite d'être remarquée, qu'elle respectait trop la douleur du roi pour vouloir faire quelque chose de différent de ce qu'elle faisait tous les jours et qui pût avoir l'air d'une partie de plaisir. » On raconte que cette bonne reine, qui avait peur des revenants, s'effraya dans la nuit qui suivit la mort de madame de Châteauroux, et appela une de ses femmes en s'écriant : « Mon Dieu ! cette pauvre duchesse, si elle revenait ! Je crois la voir ! — Eh ! madame, reprit la femme de chambre, si elle revenait, ce ne serait pas Votre Majesté qui aurait sa première visite. »

Il y avait encore à cette époque tant de dévotion à la royauté, que personne, à l'exception peut-être de la reine, ne plaignait madame de Châteauroux, et que tout le monde s'apitoyait sur le chagrin de Louis XV. « On dit que le roi est dans une affliction mortelle, écrivait l'avocat Barbier. Les gens sensés louent sa sensibilité, qui est la preuve d'un bon caractère, mais ils craignent pour sa santé. Le vulgaire est plus joyeux qu'autrement de cette mort, et voudrait que le roi, sans sentiment, en prît demain une autre. » Il avait fallu enterrer madame de Châteauroux une heure plus tôt que de coutume et mettre le guet sous les armes pour sauver son cercueil des

Digitized by Google

outrages de la populace. Et ces hommes, si cruels pour la favorite, n'avaient que des paroles de vénération pour celui qui était cause de sa maladie et de sa mort! M. Jobez, dans sa remarquable et substantielle *Histoire de Louis XV*, s'élève avec raison contre cette iniquité de l'opinion publique. Il montre « à quel degré de confusion peut tomber la conscience du bien et du mal chez un peuple qui a sous les yeux l'exemple d'un personnage placé au-dessus des règles les plus vulgaires de la morale, » et sa conclusion, c'est que « la haine violente témoignée à madame de Châteauroux et l'approbation donnée à son séducteur étaient deux sentiments aussi insensés l'un que l'autre. »

Assurément ce n'est point la haine que méritait madame de Châteauroux. Mais ne serait-ce pas tomber dans une autre exagération, peut-être plus injustifiable encore, que de prétendre en faire une héroïne, ainsi qu'on l'a essayé plusieurs fois? Quel prétexte prendrait-on pour une pareille apothéose? que trouver de noble ou d'idéal dans la carrière d'une femme qui, loin d'exercer une influence salutaire, ne fit que précipiter la monarchie dans la voie du scandale? Au moment où elle devint la maîtresse du roi, ce prince entrait dans une période décisive. Il hésitait, semblable à l'Hercule de la Fable, entre le Vice et la Vertu. Jusqu'alors il n'avait donné aux

Digitized by Google

objets de ses caprices qu'une place nulle dans l'État et peu importante à la cour. La duchesse de Châteauroux enhardit Louis XV, timide de sa nature, à braver l'opinion. Elle habitua la France à parler légèrement du monarque dont le prestige s'affaiblissait. Elle prépara, par une triste initiative, les hontes de la fin du règne, en engageant le souverain sur cette pente rapide où il devait descendre de la grande dame à la bourgeoise, de la bourgeoise à la femme du peuple. Madame de Châteauroux ne fit que l'amollir, lui ôter la gravité nécessaire à un roi, l'enfermer comme en une sorte de sérail dans ces petits appartements de Versailles ou de Marly, dont ne sortaient ni grandes pensées ni grandes actions, lui faire perdre son temps à s'occuper de futilités misérables, à écouter le babil d'une femme, au lieu de se dévouer aux intérêts de l'État. Non, ce qu'il faut chercher dans la vie de cette favorite, ce n'est pas un sujet de malencontreuses apologies, c'est une leçon morale qui rappelle les enseignements les plus austères de la chaire chrétienne. Cette jeune duchesse, qui « passe du matin au soir, comme l'herbe des champs, » qui épuise toutes les angoisses de la jalousie, de la honte, de la douleur, qui, après une terrible lutte, ressaisit son sceptre dégradant, et se le voit aussitôt arraché par la mort, cette victime d'un caprice royal ne résume-t-elle pas dans

Digitized by Google

son existence si courte, si orageuse, toutes les misères et toutes les déceptions de la vanité? Le sentiment qu'elle fait naître, ce n'est pas la haine, c'est encore moins l'admiration, c'est la pitié.

Digitized by Google

LA MARQUISE DE POMPADOUR

Étudier dans certaines âmes les misères de la volupté, le néant des grandeurs, l'accablement, l'ennui, le mécontentement de soi-même que fait naître une conscience troublée, c'est recueillir des fruits de sagesse là où l'on s'imaginait ne rencontrer que des leçons d'immoralité. Aucune femme ne fait ressortir cette vérité plus clairement que la marquise de Pompadour. Si l'on envisage superficiellement sa carrière en apparence brillante, on n'en saisira pas le caractère véritable ; mais, si de la surface des choses on descend dans les profondeurs, si l'on demande à la favorite les secrètes pensées de son âme, si l'on ras-

[1] *La Marquise de Pompadour et la cour de France au milieu du dix-huitième siècle,* par M. Campardon. 1 vol. in-8, chez Plon.

Digitized by Google

semble les confidences des personnes qui vivaient dans son intimité, on découvre sous le fard la pâleur, sous le masque d'une gaieté factice la tristesse incurable. Cette femme à la mode par excellence, qui a eu tous les succès et toutes les vanités, cette favorite qui a coûté à la France, on en a fait le calcul, plus de trente-six millions, cette reine de la main gauche, qui nommait et qui destituait les ministres, n'a jamais joui en paix de ses malheureux triomphes. On a beaucoup écrit sur elle. Détracteurs et admirateurs ont été d'accord pour signaler tout ce qu'elle eut à souffrir. Le livre de M. Campardon, qui a raconté de la manière la plus impartiale et la plus intéressante les moindres détails de la vie de la marquise, vient encore confirmer cette impression de mélancolie qu'on ne peut s'empêcher de ressentir après toute étude un peu approfondie d'une existence dont le faux éclat ne peut plus éblouir les yeux.

Madame de Pompadour avait de l'intelligence et de l'esprit ; c'est dire qu'elle ne pouvait se méprendre sur la vraie nature de son rôle, et que, si adulée qu'elle fût, elle sentait à chaque pas combien sa position était fausse. Et cependant, s'il y eut jamais éducation capable d'étouffer la voix du remords, ce fut assurément la sienne. Une sorcière lui avait prédit, quand elle n'avait que neuf ans, qu'elle se-

Digitized by Google

rait la maîtresse de Louis XV, et plus tard elle donna une pension de six cents livres à cette diseuse de bonne aventure pour la récompenser d'avoir si bien lu dans l'avenir. Mariée à M. Lenormant d'Étioles, elle poursuivait avec acharnement la réalisation du rêve de son enfance. Ce rôle de maîtresse du roi avait toujours été son idéal. Elle s'y était préparée par l'étude de toutes les séductions. C'est pour cela qu'elle avait voulu devenir une actrice, une danseuse, une cantatrice accomplie, une sorte de magicienne habituée à tous les enchantements, à tous les prestiges.

La duchesse de Châteauroux venait de mourir, et Louis XV la pleurait. M. d'Argenson, un peu trop alarmé de la sensibilité royale, écrivit au duc de Richelieu : « Notre pauvre maître a un visage à faire trembler pour sa vie. » Madame d'Étioles s'ingénia de consoler le monarque. La ville de Paris donnait une fête pour le mariage du dauphin et de l'infante d'Espagne. La future favorite y parut déguisée en Diane chasseresse, en costume de nymphe, le carquois sur l'épaule, l'arc en main. « Belle chasseresse, lui dit le roi, les traits que vous décochez sont mortels. » Il reconnut l'élégante jeune femme qui le poursuivait dans la forêt de Senart, passant et repassant au milieu de l'escorte, au milieu des chevaux et des chiens, tantôt vêtue d'azur dans un

Digitized by Google

phaéton couleur de rose, tantôt vêtue de rose dans un phaéton d'azur, un jour à cheval, un autre jour dans une conque de cristal de roche traînée par deux alezans. Le roi s'avoua vaincu. Madame d'Étioles, alors âgé de vingt-deux ans, congédia son mari, qui se consola d'une manière plus que philosophique, et puis elle prit officiellement possession de sa place nouvelle, comme on s'installerait dans un ministère.

Créée marquise de Pompadour, la voilà transformée par un coup de baguette en grande dame. La cour est à ses pieds. C'est une reine moins le nom. Elle protége les arts, donne la mode, inspire la verve poétique des beaux esprits, Voltaire en tête. Son ambition est assouvie, son rêve réalisé. Sans doute elle est heureuse. Eh bien, non : ni cette pompe, ni cet or, ni ces nuages d'encens ne lui font trouver un instant de vrai bonheur. Dire qu'elle n'a jamais un éclair de plaisir, une sensation de vanité, d'amour-propre, qu'elle n'est pas quelquefois amusée de ses toilettes, de ses porcelaines, de ses objets d'art, qu'elle n'est pas fière d'avoir le titre de marquise, le tabouret et les honneurs de duchesse, les fonctions de dame du palais de la reine, ce serait aller trop loin. Mais ces moments de joie rapide, comme elle les achète cher ! que de lie et d'amertume au fond de cette coupe d'or entourée de roses ! comme

Digitized by Google

elles pâlissent les lampes des soupers, et quelle lassitude quand arrive l'aurore !

Essayez de vous grandir, madame, prenez des airs de souveraine, jouez à la majesté, faites-vous servir à table par un chevalier de Saint-Louis, la serviette sous le bras ; placez à votre portière comme écuyer un homme de race illustre, un chevalier d'Hénin, de la famille des princes de Chimay ; métamorphosez Charles Poisson, votre frère, en marquis de Marigny, revêtez-le d'une charge autrefois créée pour Colbert, mettez-lui un grand cordon sur la poitrine et passez ainsi le *Poisson au bleu*, entassez richesses sur richesses, domaines sur domaines, pierreries sur pierreries ; malgré tout votre éclat, vous ne serez jamais contente de vous-même !

Madame du Hausset, votre femme de chambre, a bien raison de vous dire : « Je vous plains, madame, tandis que tout le monde vous envie. » Toujours entourée d'une nuée de solliciteurs et de courtisans, vous gouvernez la France du fond de votre boudoir ; on attend l'heure de votre toilette sur votre escalier, comme on attend dans une antichambre une audience ministérielle. Vous dites aux ministres : « Continuez, je suis contente de vous ; » aux ambassadeurs étrangers : « Voilà bien des mardis que le roi ne pourra vous voir, messieurs, car je ne crois pas que vous veniez *nous* chercher à Compiègne. »

Digitized by Google

Vous vous occupez jour et nuit de politique; mais vous n'arriverez, en dépit de vos efforts opiniâtres, à rien de sérieux, à rien de grand. Malgré toute votre adresse, votre grandeur factice vous embarrasse. Fine et perspicace comme vous l'êtes, vous distinguez très-bien sous d'apparents hommages parfois la haine, souvent le mépris. Voltaire vous fait des vers où la flatterie va jusqu'à l'hyperbole ; mais il s'en dédommagera dans son poëme de *la Pucelle d'Orléans*, en vous traitant cavalièrement de grisette formée pour l'Opéra et le sérail. Quand vous allez au théâtre, la foule bat des mains; mais, ne vous y trompez pas, ce sont des applaudissements ironiques. L'aristocratie française fait semblant de vous admirer ; au fond elle ne voit en vous qu'une robine, une bourgeoise, comme dit le marquis d'Argenson. Vous avez usurpé, par vos fonctions de maîtresse du roi, une place qui est trop élevée pour votre naissance. L'adultère déroge ; voilà ce qu'on ne peut vous pardonner. Le duc de Richelieu, qui a été le premier à pressentir et à saluer votre fortune, n'en cherche pas moins, suivant les expressions de Duclos, « à vous faire regarder du roi sur le pied d'une bourgeoise déplacée, d'une galanterie de passage, d'un simple amusement qui n'est pas fait pour subsister dignement à la cour. » Dans le jour, le duc vous

Digitized by Google

traite avec une politesse obséquieuse; la nuit, il s'amuse à trépigner au-dessus de votre appartement de Versailles, afin de vous priver de ce sommeil dont cependant vous avez tant besoin pour réparer vos forces épuisées par le travail incessant de l'intrigue.

Comédienne consommée, vous avez pour vous consoler le théâtre de société, où vous faites merveille; c'est là que vous triomphez comme actrice et comme femme. Les plus grands seigneurs de la cour postulent pour obtenir le moindre rôle. L'un d'eux veut à tout prix jouer l'exempt dans le *Tartuffe*, et, pour conquérir cette faveur, il fait accorder une lieutenance du roi à un parent de votre femme de chambre. Mais, pendant que votre auditoire vous couvre d'applaudissements, un pamphlétaire écrit : « Lindor, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de coulisses, se satisfait en prince du sang; on lui élève un théâtre où sa maîtresse devient danseuse en titre et en office. Ne pensez pas que le dernier des Gygès soit mort en Lydie. » Non, non, tous ces vains amusements ne vous réconcilient pas avec vous-même. Prodigieusement active, vous vous dépensez en toutes choses avec une sorte de fièvre, mais pour ne trouver au fond de vos intrigues comme au fond de vos plaisirs que le vide et le néant. Vous n'avez pas même l'affection

Digitized by Google

de ce roi dont vous êtes à la fois la maîtresse et l'esclave. Louis XV n'aime personne, il ne s'aime pas lui-même. Vous sentez toute la vérité de cette parole de votre amie, la petite maréchale de Mirepoix : « C'est pour votre escalier que le roi a du goût, il est habitué à le monter et à le descendre ; mais s'il trouvait une autre femme à qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours. » O pauvre favorite, que votre vie, si triomphante et si lumineuse au dehors, est remplie au dedans de tristesse et de ténèbres ! Votre sceptre pèse à vos petites mains, et vous êtes dégoûtée vous-même de toute l'habileté qu'il vous faut pour l'empêcher de glisser entre vos doigts. Parfois vous demandez à la fortune de vous en débarrasser ; et un instant après, révoquant un vœu dont l'accomplissement vous mettrait au désespoir, vous annoncez que si le roi vous abandonne, vous irez vous ensevelir toute vive dans le caveau que vous avez acheté à la famille de la Trémoille pour avoir une sépulture princière. C'est vous-même qui le dites : votre vie est un combat.

Quelle source de méditations que les misères intimes de ces personnages à qui rien ne manque, excepté le plus grand des biens, la bonne conscience ! quelles leçons de morale ! quelle pensée fortifiante pour ceux qui sont tentés de se plaindre

Digitized by Google

des inégalités du sort! Pénétrer dans l'intérieur des palais, n'est-ce pas se convaincre que tout le monde ici-bas a son fardeau de peines à porter, et que la Providence, qui envoie les biens et les maux, en fait une répartition moins inégale qu'on ne le pense? Étudiez ces deux types, Louis XV et la marquise de Pompadour, qui semblent résumer en eux tous les prestiges et toutes les voluptés de la terre : la richesse, la puissance, la beauté, le plaisir. Chacun de leur caprice est un ordre, leur fantaisie est la loi de l'État. Les imaginations les plus fécondes s'ingénient, s'évertuent à leur trouver sans cesse des distractions nouvelles; on dirait que la tâche de la France entière est de les amuser. Et cependant ils sont malheureux. Suivant l'expression du poëte Lucrèce, ils ont soif au milieu du fleuve : *In medioque sitit torrenti flumine potans.* L'ennui s'incarne dans Louis XV. C'est, comme le disent MM. de Goncourt, « le bourreau familier de sa lente existence, de ses heures lourdes, de sa paresseuse et spleenétique humeur, de son cœur égoïste et desséché, si bien que l'histoire des amours d'un roi est l'histoire de l'ennui d'un homme. » Atteint de cette mélancolie, de ce découragement dont nous trouvons déja l'expression éloquente dans les paroles de Salomon, Louis XV est comme courbé sous le poids de sa puissance, fatigué de ses richesses,

Digitized by Google

tourmenté de sa grandeur. Il pourrait, lui aussi, s'écrier avec l'Ecclésiaste : « J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai trouvé que tout était vanité et affliction d'esprit. J'ai dit en moi-même : « Pre-« nons toutes sortes de délices et jouissons des biens, « et j'ai reconnu que cela même n'était que vanité. » J'ai condamné le rire de la folie, et j'ai dit à la joie : « Pourquoi nous trompez-vous vainement ? » C'est le grand admirateur de Louis XV et de sa cour, c'est M. Capefigue lui-même qui l'avoue : « Le défaut capital du caractère du roi était de trop laisser apercevoir l'ennui immense qui le dévorait. Ses traits n'avaient que cette expression. Il subissait le terrible châtiment qu'impose la satiété, froide flétrissure du corps et de l'âme. » Sa passion n'avait pas même ces courts moments d'ivresse, presque toujours expiés par des réactions douloureuses, mais donnant cependant quelques éclairs de joie. Plus il s'abandonnait au vice, plus il était désenchanté. Foncièrement malheureux, parce qu'en faisant le mal il avait la conscience du bien, il était dans la situation, hélas ! si commune des hommes qui, mécontents de leur vie, n'ont pas le courage de la changer, et qui restent vicieux bien plutôt par habitude, par désœuvrement, que par ardeur et par passion. Que leur faudrait-il pour retrouver, avec le respect d'eux-mêmes, le bonheur ? Un peu de

Digitized by Google

volonté. Mais c'est précisément ce qui leur manque. Trop faibles pour prendre une ferme résolution, ils se laissent aller comme à la dérive avec une sorte d'apathie et de dédain tant pour eux-mêmes que pour les autres.

Chose bien curieuse à observer, Louis XV avait de la religion à sa manière. Comme le dit d'Argenson dans un style qui peint bien l'époque, « il marmottait à l'église ses patenôtres et prières avec une décence d'habitude, et, en bon esprit, il ménageait pour d'autres temps la pratique complète du salut. » Pressé de manger gras dans l'intérêt de sa santé, il répondait qu'on ne devait pas commettre des péchés de tous côtés. Un autre jour, on l'entendait se féliciter de douleurs rhumatismales qu'il ressentait, parce que ses souffrances étaient, disait-il, une expiation nécessaire. Parfois, il s'astreignait, pendant plusieurs semaines, à des lectures pieuses. Après avoir lu un sermon de Bourdaloue, il montait un jour dans l'appartement de la marquise de Pompadour, et, se représentant comme sincèrement touché par ce beau morceau d'éloquence, il proposait à la favorite de le relire avec elle. Sur son refus, il disait tristement : « Je retourne donc chez moi pour continuer ma lecture. » Comme sa religion n'était que le simulacre de la vraie piété, elle ne lui apportait que des tris-

Digitized by Google

tesses et des inquiétudes, sans lui donner de consolations. Il croyait fermement à l'immortalité de l'âme, au paradis, au purgatoire et à l'enfer. Il ne se dissimulait pas qu'il compromettait son salut pour de soi-disant plaisirs d'où il ne retirait en définitive que lassitude et dégoût. Mais, quand ce commencement de remords venait à se produire, la force de l'habitude, les mauvais exemples, le courant du siècle faisaient vite disparaître les velléités de repentir et de vertu. L'avocat Barbier ne disait-il pas avec un mélange de cynisme et de naïveté : « Sur vingt seigneurs de la cour, il y en a quinze qui ne vivent pas avec leurs femmes et qui ont des maîtresses ; rien n'est même si commun à Paris et entre particuliers. Il est donc ridicule que le roi, qui est bien le maître, soit de pire condition que ses sujets et que tous les rois ses prédécesseurs. » Et cependant, malgré la morale de l'époque, Louis XV ne parvenait pas à étouffer complétement la voix de sa conscience. La crainte des peines éternelles existait, à l'état latent, au fond de son âme, et les scrupules religieux qui, par un étrange contraste, allaient de pair avec tous ses désordres, le portaient à se fuir lui-même, à redouter ses pensées intimes, à chercher dans un exercice violent un moyen de s'arracher à ses propres réflexions. Au milieu de fêtes continuelles, il était occupé

Digitized by Google

d'idées sombres. « Le tempérament du roi, dit le duc de Luynes dans ses Mémoires, n'est ni vif ni gai : il y aurait même plutôt de l'atrabilaire. Le détail des maladies, des opérations, assez souvent de ce qui regarde l'anatomie, les questions où l'on compte se faire enterrer sont malheureusement ses conversations ordinaires. »

On finit par le plaindre, cet infortuné souverain, en réfléchissant à ce qu'une âme naturellement bonne et sensible peut devenir par suite d'influences pernicieuses. Tous ceux qui virent de près ce prince, dont le règne fut si funeste, s'accordaient à reconnaître en lui tout ce qu'il aurait fallu pour faire un honnête homme et un bon roi : de la finesse dans l'esprit, de la dignité, des intentions droites. Moins égoïste que Louis XIII et moins orgueilleux que Louis XIV, il avait des qualités réelles, une extrême douceur, une grande indulgence pour la nature humaine, une sorte de philosophie qui lui faisait jeter sur son époque un regard mélancolique. Au point de vue des manières et du décorum extérieur, c'était un prince irréprochable. Il fit donner à ses enfants l'éducation la plus chrétienne, et, malgré les scandales de sa vie, il avait à un plus haut degré que Louis XIV le respect de la famille. Ses serviteurs se louaient de sa politesse et de sa bonté. Homme

Digitized by Google

privé, il savait se faire aimer de son entourage; homme public, il se sentait, par intervalles, des velléités de gloire et de grandeur. Il s'était réservé, malgré son indolence, un minutieux contrôle de toutes les affaires diplomatiques, au moyen d'une correspondance secrète avec les ambassadeurs, et, chose extraordinaire, les ministres l'ignorèrent complétement pendant plus de vingt années. Il travaillait plus qu'on ne le pense. Son règne eut des jours de splendeur, et, au lendemain de Fontenoy, le prestige du trône rappelait les beaux jours de la monarchie. Quand il retombait de ces sommets dans les défaillances de son âme, Louis XV ressentait un véritable chagrin. Tantôt il affectait de se regarder lui-même, suivant les expressions de Duclos, « comme un prince du sang disgracié, n'ayant aucun crédit à la cour, » et la reine se plaignant un jour du refus opposé par un ministre à une de ses recommandations : « Que ne faites-vous comme moi? lui répondait-il, je ne demande jamais rien à ces gens-là. » Tantôt, suivant la remarque d'un homme qui le voyait sans cesse, — Le Roy, le lieutenant des chasses de Versailles, — il prenait, par crainte de paraître dominé, des airs glacés et des regards de maître qui inspiraient la terreur aux plus audacieux et déconcertaient ceux qui se croyaient le plus avant dans sa confiance.

Digitized by Google

Ainsi que le remarque si justement M. Boutaric dans son curieux ouvrage sur la correspondance secrète inédite de Louis XV, « ce prince se savait mal servi; maître absolu, il n'avait qu'à parler pour être obéi, et, fort de sa conscience, il pouvait ordonner; mais il était tellement timide, disons le mot, tellement pusillanime, qu'après avoir soigneusement cherché le bon parti et s'être éclairé dans son for intérieur, il se décidait presque toujours, quoique à regret, pour le mauvais qui lui était proposé par ses ministres ou par ses maîtresses; et cela en sachant qu'il faisait mal et en se disant tout bas : « Tant pis, ils l'ont voulu. »

Alors il s'enfermait dans une taciturnité dédaigneuse, regardant les hommes et les choses d'un œil indifférent et impassible. Comme le dit encore le veneur Le Roy, il désespéra de pouvoir faire le bien, parce qu'on est toujours disposé à regarder comme impossible ce qu'on n'a pas le courage de faire. C'est à ce point qu'était parvenu par degrés un homme qui, « s'il fût né particulier, aurait été jugé par son intelligence et son caractère au-dessus du commun. » Au fond, il en voulait aux mauvaises influences qui avaient ainsi mis à néant ses belles qualités, et ce n'est pas sans regret qu'il s'écriait un jour, ainsi que le raconte d'Argenson : « On me nommait autrefois le Bien-Aimé; je suis aujour-

Digitized by Google

d'hui le bien haï. » Il savait parfaitement que madame de Pompadour lui était funeste; mais, soit par habitude, soit par faiblesse, soit par un reste de bonté, il gardait près de lui cette femme, pour laquelle il n'avait plus d'autre sentiment que celui de la pitié. Il ne l'aimait pas, il la tolérait, et bien qu'officiellement il la traitât toujours en favorite, il avait avec elle l'attitude d'une politesse défiante et d'un muet reproche.

Cependant madame de Pompadour voulait continuer à régner. Ne plaisant plus à Louis XV, elle prétendait encore se rendre nécessaire. Elle essayait de s'arranger un rôle nouveau de favorite, plus ministre que maîtresse, de légitimer par la durée, comme par un certain décorum, sa liaison avec le roi, de se faire une attitude d'amie, de conseillère. Elle négociait avec les jésuites sa conversion comme une affaire diplomatique, et, ne trouvant pas en eux toute la souplesse, toutes les complaisances qu'elle en attendait, elle ne leur pardonnait pas d'avoir refusé un rôle dans la comédie de son repentir. Toute fière d'avoir été traitée de chère amie par l'impératrice Marie-Thérèse, elle prenait au sérieux son rôle de femme d'État. Mais rien ne lui réussissait en fait de politique. Elle souffrait dans sa vanité, autant que la France dans son orgueil. Le cri public l'accusait, avec l'exagération que donne

Digitized by Google

la haine, de la mauvaise administration des finances, des revers de l'armée, de tous les désastres, de toutes les hontes; on lui écrivait souvent des lettres anonymes où on la menaçait de l'assassiner. Plus d'une fois, elle parla de se retirer dans ses terres; et, au milieu de tout cela, elle faisait de touchants projets de famille. Elle avait eu l'espoir de fiancer sa fille unique, Alexandrine d'Etioles, avec le fils adultérin de Louis XV et de madame de Vintimille. « Ce serait un beau couple, disait-elle. Mes petits-enfants participeraient en ressemblance au grand-père et à la grand'mère, et ce mélange, que j'ai l'espérance de voir, ferait mon bonheur un jour. » Le roi ne se souciant point d'une pareille perspective, elle se retournait d'un autre côté, et imaginait un autre plan de mariage pour sa fille, qui était promise au jeune duc de Pecquigny, fils du duc de Chaulnes, de la famille de Luynes. Mais mademoiselle d'Etioles mourait prématurément, et tout ce bel échafaudage d'ambition s'écroulait.

Bientôt madame de Pompadour n'eut plus, pour se consoler, l'orgueil de son visage, et son miroir accusateur ne fut pas le moindre de ses tourments. Dans les dernières années de sa vie, courte en durée, longue en intrigues, il ne lui restait guère plus, de cette beauté jadis si admirée, que l'éclat des yeux agrandis et illuminés par la fièvre. En vain elle plâ-

Digitized by Google

trait de blanc et de rouge son teint terni par la souffrance, en vain elle essayait de voiler sa maigreur sous les artifices d'une savante toilette ; déjà la mort commençait à la couvrir petit à petit de son ombre glaciale. Elle lutta jusqu'au bout avec ce sang-froid, cette possession d'elle-même qui était l'un des traits principaux de son caractère. Sa main, crispée par la douleur, tenait encore convulsivement le sceptre de la favorite. Quelques heures avant son agonie, elle recevait Jannelle, qui venait, comme à l'ordinaire, lui rendre compte des secrets de la poste. Elle accepta la mort avec un singulier courage. Comme elle avait demandé au roi si elle devait, oui ou non, se confesser avant de mourir, Louis XV lui fit répondre qu'il la verrait volontiers se réconcilier avec Dieu. La marquise obéit. Le curé de la Madeleine lui administra l'extrême-onction ; puis, quand l'ecclésiastique allait se retirer : « Un moment, dit-elle, monsieur le curé ; nous nous en irons ensemble. » Quelques instants après avoir prononcé cette parole, elle mourait, le 15 avril 1764, âgée de quarante et un ans.

Louis XV, qui avait pleuré mesdames de Vintimille, de Châteauroux et de Mailly, ne trouva pas dans son cœur desséché une seule larme pour la femme qui avait pendant vingt ans partagé son existence. Voyant, d'une des fenêtres du palais, partir la voiture qui,

Digitized by Google

par un temps affreux, emportait le cercueil à Paris : « La marquise, dit-il, n'aura pas beau temps pour son voyage. » Puis, tirant sa montre avec calme, il calcula l'heure à laquelle le convoi arriverait à destination, et ce fut tout. Le corps, jadis si adulé, de la favorite fut enseveli, à l'église des Capucines de la place Vendôme, dans un caveau acheté à une famille illustre, et la princesse de Talmont prétendit que les ossements des la Trémoille durent être étonnés de sentir près d'eux les arêtes des *Poisson*. L'oraison funèbre fut prononcée par un capucin qui se tira en homme d'esprit de cette tâche délicate. « Je reçois, dit-il, le corps de très-haute et très-puissante dame la marquise de Pompadour, dame du palais de la reine. Elle était à l'école de toutes les vertus, car Sa Majesté est un modèle de bonté, de piété, de modestie, d'indulgence. » Et ainsi, pendant près d'un quart d'heure, il fit, à propos de la défunte, l'éloge de Marie Leczinska. A peine morte, la marquise fut oubliée de tous. La reine elle-même en fit la remarque, en adressant au président Hénault ces lignes mélancoliques : « Il n'est non plus question ici de ce qui n'est plus, que si elle n'avait jamais existé. Voilà le monde, c'est bien la peine de l'aimer. »

Digitized by Google

MARIE LECZINSKA

Qui de nous, en visitant Versailles, n'essaye de rendre par l'imagination le mouvement et la vie à ces brillantes solitudes? Lorsqu'on parcourt la galerie des portraits, on regrette qu'elle ne soit pas plus riche et plus complète encore. Les souvenirs se pressent en foule, et la curiosité surexcitée devient plus active. Un pareil sentiment est aujourd'hui comme l'aiguillon des études historiques sur le dix-huitième siècle, et cette époque intéressante, que l'on croyait si bien connaître, s'éclaire chaque jour de nouvelles lumières. On entre dans les moindres dé-

[1] *La Reine Marie Leczinska*, étude historique, par madame la comtesse d'Armaillé, née de Ségur. — *Mémoires du duc de Luynes*, publiés par MM. Dussieux et Soulié.

Digitized by Google

tails, on pénètre les plus intimes mystères ; on recherche les autographes, on poursuit avec avidité les documents. L'histoire n'est plus cette forme académique, souvent déclamatoire, dont la beauté de convention conservait une certaine roideur ; c'est un vaste miroir où se reflète tout le passé. Sans doute, dans cette foule innombrable de pièces justificatives, dans ces éditions de livres anciens rajeunis par des notes, dans ces mémoires qui remontent à plus d'un siècle, et qui cependant n'avaient pas vu le jour, il y a des choses d'un intérêt secondaire, et la vie humaine n'est pas assez longue pour qu'on puisse étudier fructueusement des détails aussi minutieux. Ce sera la tâche des historiens futurs de coordonner l'ensemble de ces documents, d'y puiser comme à une source féconde, de rejeter dans l'ombre ce qui n'est pas digne de la lumière, et de rendre sur le siècle dernier un jugement sans appel.

Le règne de Louis XV n'est pas encore envisagé avec le calme et l'impartialité nécessaires. Les uns le flétrissent en toute chose avec une verve de colère souvent exagérée ; d'autres, entraînés par l'excès contraire, essayent des réhabilitations malencontreuses, et cherchent à déguiser, à parer de leur mieux des scandales pour lesquels l'histoire doit être impitoyable. Avec un peu de justice et de sang-

Digitized by Google

froid, on arriverait à des conclusions plus équitables : on trouverait dans cette époque, comme dans toutes les autres, beaucoup de vices, mais quelques vertus. Malheureusement, ce qu'on a le plus étudié dans ces dernières années, c'est le côté scandaleux. On s'est minutieusement occupé des maîtresses du roi, on a décrit leurs toilettes, on a dressé l'inventaire de leurs objets d'art, de leur mobilier, on est revenu sans cesse à la duchesse de Châteauroux, à la marquise de Pompadour, à la comtesse Du Barry ; mais on oubliait une femme que les péripéties de son sort, la dignité de sa résignation dans les malheurs domestiques, le charme de son esprit et la beauté de son âme recommandaient cependant à l'intérêt et à la sympathie de la postérité. On n'avait que trop parlé des maîtresses, il était temps qu'on se souvînt de la femme légitime, de la reine. Un ouvrage à la fois gracieux et substantiel de madame la comtesse d'Armaillé a rappelé l'attention sur Marie Leczinska ; sous une forme rapide, madame d'Armaillé a tracé, avec l'exactitude d'un historien et la délicatesse d'une femme, le portrait de sa vertueuse héroïne ; elle a trouvé une source abondante d'informations dans les Mémoires du duc de Luynes. Ces Mémoires si importants et si curieux, qui commencent le 27 décembre 1735, peu de temps après la nomination de la duchesse de Luynes à la

Digitized by Google

charge de dame d'honneur de la reine, et finissent le 20 octobre 1758, quelques jours avant la mort de l'auteur, restèrent pendant un siècle tout à fait inconnus. L'existence en fut signalée pour la première fois en 1855 par la publication de ceux du président Hénault, et les premiers volumes ne virent le jour qu'en 1860.

Petit-fils par sa mère du fameux marquis de Dangeau, le duc de Luynes eut comme la survivance de son aïeul. C'est le Dangeau du règne de Louis XV, mais avec moins de penchant pour l'adulation. Sans avoir de charge à la cour, le duc jouissait d'une estime toute particulière auprès du roi et de la famille royale, et il était en position de tout observer. Les détails dans lesquels son zèle de courtisan et sa conscience de narrateur se complaisent avec un soin qui va jusqu'au scrupule semblent au premier abord puérils et fastidieux ; mais aussi, au bout de quelques pages, on croit connaître soi-même les nombreux personnages qui reviennent sans cesse sur la scène, on se familiarise avec tout ce monde qui ressuscite, on finit par prendre intérêt aux moindres questions d'étiquette, à ce tourbillon éphémère de joies et de tristesse, à ce pêle-mêle de vanités qui se croisent et s'entre-choquent. Rien d'ailleurs ne nous instruit mieux de toutes les particularités du caractère et de

Digitized by Google

l'existence de la femme de Louis XV ; on est auprès de la reine, on l'entend, on la voit.

Il fallut à Marie Leczinska beaucoup de droiture et de bon sens pour se prémunir, dès le début de son mariage, contre les imprudences qu'une femme jeune, étrangère, inexpérimentée, aurait pu si facilement commettre. Au milieu de cette société dissolue, où tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, elle sut maintenir son rang et empêcher la calomnie d'arriver jusqu'à elle. L'élévation imprévue de sa fortune aurait pu cependant lui susciter de bien grandes jalousies.

Louis XV, âgé de quinze ans (Marie Leczinska, née en 1703, avait près de sept ans de plus que lui), était alors le plus bel adolescent du royaume. Sa figure douce et imposante malgré son extrême jeunesse, sa distinction suprême, sa taille élégante, son teint comme éclairé par le reflet d'une lumière intérieure, lui donnaient un charme presque idéal. « Il n'était pas en France, dit madame d'Armaillé, un vieillard qui ne le chérît paternellement, pas une femme qui ne priât pour sa conservation avec un religieux et sincère enthousiasme. » Qui obtenait la gloire d'épouser cet enfant privilégié du ciel ? Une pauvre princesse inconnue, fille d'un gentilhomme polonais créé roi par un caprice de Charles XII, puis jeté dans l'exil, et, après mille péripé-

Digitized by Google

ties, vivant, pour ainsi dire, de l'aumône du roi de France, dans les murs délabrés de la vieille commanderie de Weissembourg. Lorsque le sieur Lozillières, ancien secrétaire de l'ambassade de France à Turin, avait été envoyé en Allemagne, avec le titre de chevalier de Méré, pour y passer en revue les princesses à marier, il avait transmis au duc de Bourbon une liste que l'on trouve dans les Pièces justificatives de l'ouvrage de madame d'Armaillé. Cette liste contenait l'énumération de vingt-sept princesses avec des notes sur chacune d'elles. Sous le numéro 18, on lisait la mention suivante : « Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski. Il a plusieurs parents peu riches, mais on ne sait rien de personnel qui soit désavantageux à cette famille. » A l'étonnement universel, ce fut cette Polonaise, qui six mois auparavant aurait accepté en mariage un simple gentilhomme français, que la volonté de la marquise de Prie fit monter tout à coup sur le plus beau des trônes du monde.

La nouvelle reine n'était pas précisément jolie, mais elle avait une grâce, une douceur, une aménité qui séduisaient tous les cœurs sur son passage. « Il n'est rien que ne fassent les bons Français pour me distraire, écrivait-elle à son père Stanislas, en signant de son petit nom polonais, *Maruchna*. On me dit les plus belles choses du monde, mais personne

Digitized by Google

ne me dit que vous soyez près de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le royaume des fées, et je suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres : tantôt je suis plus belle que les Grâces, tantôt je suis de la famille des neuf Sœurs ; ici j'ai les vertus d'un ange, là ma vie fait les bienheureux ; hier j'étais la merveille du monde, aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des immortels. Pour faire cesser le prestige, je mets la main sur la tête, et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime bien tendrement. »

Marie Leczinska ne se laissait pas étourdir par ce tumulte d'hommages et d'adulations. Elle n'oubliait ni sa famille ni sa patrie. En 1733, lorsque le roi de Pologne Auguste II vint à mourir, elle sentit battre son cœur de Polonaise. Elle fit des vœux ardents pour que son père, qui représentait l'élément national contre les envahissements saxons, pût revendiquer utilement la couronne. En France, le mouvement de l'opinion, si sympathique à Marie Leczinska, fut irrésistible. La reine défendit avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle une cause qu'elle considérait comme sacrée. Stanislas partit pour la

Digitized by Google

Pologne. Sa fille lut à haute voix dans le salon de Fontainebleau la proclamation par laquelle le primat annonçait le nouvel avénement de ce prince au trône des Jagellons. Peu de jours après, elle attachait de sa propre main la cocarde blanche au chapeau du maréchal de Villars, et le vieux guerrier, qui allait prendre le commandement de l'armée des Alpes, s'écriait avec enthousiasme : « Dites au roi qu'il n'a plus qu'à disposer de l'Italie, je m'en vais la lui conquérir. » On sait qu'à la conclusion de la paix, Stanislas obtint comme dédommagement le duché de Lorraine et de Bar. « Croyez, madame, dit alors le cardinal Fleury à Marie Leczinska, que la jouissance du duché sera bien préférable au trône de Pologne. » La reine, qui trouvait que la guerre n'avait pas été conduite avec assez de vigueur à cause des économies exagéeées du ministre, lui répondit, non sans une tristesse malicieuse : « Oui, cardinal, à peu près comme un tapis de gazon remplace une cascade de marbre. » — « Le vieillard, ajoute madame d'Armaillé en racontant cette anecdote, comprit avec amertume l'allusion que faisait la reine à un dernier acte de parcimonie qui avait fait détruire la magnifique cascade de Marly pour la remplacer par une pelouse de verdure. »

Les malheurs de la Pologne n'étaient pas les seuls sujets d'affliction de la reine. Le cœur de son époux

Digitized by Google

lui échappait, et Louis XV était déjà sur la pente de scandale, qu'il devait descendre à pas précipités. Bien que la reine lui eût donné dix enfants, il n'avait pour elle que de l'estime et ne lui témoignait pas d'affection. Les Mémoires du duc de Luynes sont le tableau le plus complet de l'intérieur royal.

Le duc, qui voyait à toute heure le roi, la reine et la marquise de Pompadour, en a tracé les plus fidèles portraits. Une réflexion morale ressort de cette lecture : de ces trois personnages ce fut encore la reine qui eut la plus grande somme de bonheur.

Tout abandonnée qu'elle fût par le roi, elle souffrait moins que la marquise. Entourée de l'estime et de la sympathie respectueuse de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, elle trouvait dans le fond de sa conscience un refuge contre les humiliations extérieures, et son calme contrastait avec les perpétuelles alarmes et les agitations de la favorite. Vertueuse sans affectation et digne sans excès de gravité, la cour de Marie Leczinska consolait les regards et le cœur des gens de bien. Là subsistait encore le respect des convenances et de l'ancienne étiquette ; là on savait goûter d'honnêtes délassements et des amitiés pures d'intrigues. C'était comme un sanctuaire de piété au milieu des corruptions de Versailles. Le président Hénault et le duc

Digitized by Google

de Luynes nous font connaître parfaitement tous les traits du caractère de la Reine et les moindres détails de sa vie. Elle avait le rare talent de bien choisir ses affections. Elle s'était toujours souvenue des conseils de son père, qui lui avait recommandé, dans un mémoire composé pour son éducation, la société de « ces personnes vertueuses dont l'humeur est douce et le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise, et une physionomie sans art la candeur ; qui, sévères sans misanthropie, complaisantes sans bassesse, vives sans emportement, ne louent ni ne blâment jamais par prévention et par caprice. » Marie Leczinska était digne d'inspirer des amitiés sincères, car elle en ressentait elle-même. Élevée, dans sa jeunesse, à l'école du malheur, elle comprenait mieux que personne le prix du dévouement. Le duc et la duchesse de Luynes vivaient dans son intimité, et sa sympathie, sa tendresse pour ces deux fidèles serviteurs ne se démentirent pas un instant. Les plus courtes absences de la duchesse paraissaient à la reine d'une éternelle durée. Elle lui écrivait alors lettres sur lettres, et toute son âme se peint dans cette correspondance enjouée, amicale, pleine de cœur. « Savez-vous le plaisir que je me suis donné hier soir? écrivait-elle à la duchesse le 2 janvier 1751. J'ai été surprendre M. de Luynes chez lui. Je ne puis dire la joie que j'ai eue de revoir

Digitized by Google

votre appartement ; j'y suis restée un moment pour la ménager, car à la longue, ne vous y trouvant point encore, j'ai eu peur de ce qui aurait pu lui succéder. Les plaisirs qui ne sont que dans l'imagination ont besoin d'être ménagés. J'attends avec impatience le réel. » Madame Du Deffand disait de la reine : « Ses vertus ont pour ainsi dire le germe et la pointe des passions. Elle joint à une pureté de mœurs admirable une sensibilité extrême, à la plus grande modestie un désir de plaire qui suffirait seul pour y réussir... On a toute la liberté de son esprit avec elle ; on le doit à la pénétration et à la délicatesse du sien. Elle entend si promptement et si finement qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut sans s'écarter de la circonspection que son rang exige. » Une gaieté bienveillante ajoutait au charme de son caractère. « Nulle personne n'entend si bien la plaisanterie, écrivait le président Hénault ; elle rit volontiers, car personne au monde ne sent si bien les ridicules, et bien en prend à ceux qui les ont que la charité la retienne : ils ne s'en relèveraient pas. » Rarement souveraine fut l'objet d'une aussi grande vénération ; son arrivée était un jour de fête, son départ faisait couler des larmes. « N'est-il pas bien admirable, disait-elle, que je ne puisse quitter Compiégne sans voir tout le monde pleurer? Je me demande parfois ce que j'ai fait à tous

Digitized by Google

ces gens que je ne connais pas, pour en être tant aimée. Ils me tiennent compte de mes désirs. »

Madame de Pompadour avait beau recevoir, étendue sur sa chaise longue, ne se lever pour personne, pas même pour les princes du sang, et ne rendre aucune visite, même aux duchesses : ce qu'elle ambitionnait le plus au milieu de ses splendeurs, c'était un sourire, une parole bienveillante de la reine, et le jour le plus brillant de sa carrière fut à ses yeux celui où, après avoir fait solennellement ses pâques à l'église Saint-Louis de Versailles, en 1756, elle fut nommée dame d'honneur de Marie Leczinska. La reine, moins choquée peut-être d'avoir pour rivale une bourgeoise que des femmes d'un haut rang, ne faisait entendre aucune plainte, et madame de Pompadour, qui avait trop d'esprit pour ne pas comprendre l'ignominie de sa position, essayait de se la faire pardonner à force de témoignages de soumission et de déférence. Le duc et la duchesse de Luynes étaient quelquefois les intermédiaires de ces relations d'un ordre étrange entre la maîtresse et la femme légitime, et rien ne peint mieux les mœurs du temps que les détails qu'on trouve à ce sujet dans les Mémoires du duc.

Marie Leczinska est la dernière des souveraines qui soit morte sur le trône de France. Son règne

Digitized by Google

dura quarante-trois ans, et pendant cette longue période elle sut toujours se faire respecter. Si on lui pardonna son élévation, c'est qu'elle avait les qualités modestes qui sont l'ornement le plus solide et le charme le plus durable de la femme. Elle ne portait ombrage à personne; tout le monde se plaisait à reconnaître en elle les vertus d'une bourgeoise, les manières d'une grande dame, la dignité d'une reine. Dans cette vie d'étiquette et de continuel apparat où, suivant une belle expression de l'infortunée Marie-Antoinette, on ne peut s'écouter vivre, elle parvenait à se créer au milieu du bruit une solitude, et, comme elle le disait, à mourir au monde et à elle-même. Son influence morale sur la cour et sur l'esprit de Louis XV fut plus considérable qu'on ne serait tenté de le croire. Elle sut maintenir encore un reste de décence dans cette société corrompue. A côté du boudoir de la favorite subsistait le foyer de la reine. Il y avait à cette époque, comme à toutes les autres, des types d'honneur, des existences patriarcales et véritablement chrétiennes, des intérieurs qui étaient des sanctuaires. Les honnêtes gens, et ils étaient encore nombreux, avaient tous pour Marie Leczinska une vénération profonde, et la vertueuse princesse sauvegardait le prestige de la royauté. Lors de sa dernière maladie, le peuple assiégeait les portes du palais pour avoir des nouvel-

Digitized by Google

les. Les églises étaient pleines d'une foule en prière. « Voyez combien elle est aimée! » s'écriait Louis XV attendri. Cette mort fut un malheur public ; elle détruisit tout ce qui restait d'honorable à la cour. Le vieux roi, désormais libre de toute entrave, allait chercher pour réveiller ses sens blasés une courtisane de bas étage, et le règne insolent de cette femme, sortie d'un tripot, devait ébranler dans sa base le trône de Henri IV et de Louis XIV.

Digitized by Google

LA MARQUISE DU DEFFAND[1]

Les Lettres de madame Du Deffand, qui, sous le rapport du style, rivalisent avec celles de madame de Sévigné, et qui, au point de vue moral, offrent un curieux sujet d'observations, n'avaient jamais été réunies dans un recueil spécial. M. de Lescure a eu l'heureuse pensée de les coordonner dans une édition précédée d'une notice très-complète. La séparation de la marquise et de son mari, son commerce de quelques jours avec le régent, son assiduité aux fêtes de la petite cour mythologique et féerique de la duchesse du Maine, sa liaison quasi conjugale avec le président Hé-

[1] *Correspondance complète de la marquise Du Deffand*, précédée d'une Histoire de sa vie, par M. de Lescure. 2 vol. H. Plon.

Digitized by Google

nault, sa brouille avec mademoiselle de Lespinasse, son idolâtrie pour Walpole, rien de tout cela ne présente une bien grande importance. Comment se fait-il cependant que sa correspondance exerce un charme si pénétrant? par quel secret ce recueil compacte de quatorze cents pages se lit-il avec tant de plaisir et de profit? Qu'est-ce donc qui nous attache dans cette lecture? Est-ce la spirituelle grande dame entourée d'une véritable cour de seigneurs à la mode et d'écrivains illustres? est-ce plutôt l'esprit critique et judicieux qui distingue avec une merveilleuse sagacité, chez Voltaire lui-même, le bon grain de l'ivraie? Non, c'est la femme tourmentée par le désir de croire, surtout par le désir d'aimer, qui, ne trouvant rien dans la vie où elle puisse s'attacher, subit, suivant sa propre expression, la plus dure expérience, la privation du sentiment avec la douleur de ne s'en pouvoir passer; c'est la femme qui a connu toutes les formes d'un ennui pire que la douleur, qui se désole d'avoir tant vécu et qui ne se console point d'être née, qui voudrait « n'être plus ici-bas et en même temps jouir du plaisir de ne plus y être, » qui n'est point faite pour ce monde, qui ne sait pas s'il y en a un autre et qui le redoute, quel qu'il soit : figure intéressante à étudier, parce qu'elle offre un mélange de force intellectuelle et de fai-

Digitized by Google

blesse morale qui est le type de son siècle, parce qu'elle résume en elle les vices, le charme, les angoisses secrètes d'une époque cachant sous le masque de la gaieté de sombres pressentiments.

Dans le fond de ce cœur se passe silencieusement un drame intime et douloureux, qui, si monotone qu'il soit, peut-être même en raison de sa monotonie, engendre des souffrances poignantes. Là est l'intérêt, l'enseignement, la source de méditations salutaires. Il faut approfondir cette existence qui prouve combien l'atmosphère des salons nuit à la vie du cœur. On se lasse vite de ces conversations insignifiantes ou malicieuses, aliment de l'oisiveté ou de la jalousie, de cette galanterie fade, qui est la parodie de la passion, de ces dissertations éternelles faites sur l'amour et l'amitié par des personnes qui n'en ont jamais connu que la théorie, de ces assurances dérisoires de sympathie et de bienveillance qui ne parviennent pas à déguiser un égoïsme impitoyable. Il arrive dans la vie un moment où l'âme demande quelque chose de plus solide et se propose un autre idéal. On pense avec mélancolie au temps qu'on a perdu. Le passé, comme l'avenir, ne suggère que des réflexions tristes, et après bien des épreuves, on s'aperçoit trop tard qu'en dehors des sentiments vrais et des affections légitimes, il n'y a que décep-

Digitized by Google

tions et chagrins. Telle fut la conclusion de la vie de madame Du Deffand. Tel fut son regret, son remords, son châtiment.

Jeune, madame Du Deffand ne songeait guère à rencontrer une affection profonde. La jeunesse n'a pas besoin de bonheur : c'est par elle-même un si grand bien qu'elle console de la privation des autres joies. Les premières relations de madame Du Deffand ne furent que des caprices. Dans ces liaisons éphémères, la coquetterie était tout, le cœur n'était rien. Il fut aussi pour bien peu de chose dans l'amour, ou pour mieux dire dans le commerce galant de la marquise et du président Hénault. Ce commerce, qui dura près de trente années, fut toujours dépourvu d'entraînement et de poésie. Et cependant le docte et brillant magistrat, si bien connu depuis la publication de ses Mémoires, était par excellence ce qu'on appelle un homme aimable. Bienveillant par instinct et surtout par calcul, ne cherchant que les impressions agréables et se gardant d'approfondir les choses de peur de s'attrister, dominé avant tout par le désir de plaire, courtisan de toutes les grandeurs et de toutes les renommées, passionné à la surface, indifférent au fond du cœur, incapable de dévouement et de sacrifices, le président Hénault réalisait le type idéal de la vie du monde. C'était un adorateur du succès. Favori de

Digitized by Google

la reine Marie Leczinska et surintendant de sa maison, il n'en courtisait pas moins l'autre reine, madame de Pompadour, et l'appelait une Agnès Sorel. Il plaisait par ses qualités, peut-être plus encore par ses défauts. Chacun croyait lui inspirer un intérêt fort vif; au fond, il ne se souciait de personne.

Le président Hénault avait-il ce qu'il faut pour occuper et pour remplir le cœur d'une femme? Assurément non. Il était trop banal, trop occupé de la galerie, trop habitué aux sentiments factices. Sa correspondance avec sa spirituelle amie dénote deux âmes complétement froides et desséchées. Ce sont des académiciens qui parlent, ce ne sont pas des amoureux. Jusque dans leurs protestations de tendresse, il y a quelque chose d'aigre-doux. Ils se tiennent sur la défensive contre tout ce qui pourrait ressembler à un sentiment vrai. Ces âmes raffinées et sceptiques se reprocheraient comme une preuve de mauvais goût toute pensée, toute parole qui partirait du cœur. Elles s'observent, elles s'analysent l'une l'autre; jamais de laisser aller ou d'abandon. Ce ne sont pas ces deux amants (si l'on peut leur donner un tel nom) qui trouveraient que « l'absence est le plus grand des maux. » La marquise constate au contraire que le président a « l'absence délicieuse. » Le galant magistrat raconte les détails d'un ex-

Digitized by Google

cellent souper. « Je vous avoue, ajoute-t-il, qu'au sortir de là, si j'avais su où vous trouver, j'aurais été vous chercher : il faisait le plus beau temps du monde, la lune était belle, et mon jardin semblait vous demander ; mais, comme dit Polyeucte, que sert de parler de ces matières à des cœurs que Dieu n'a pas touchés ? » Quel mélange que Polyeucte et cette pointe égrillarde ! Aussi comme la marquise se moque du président ! Parler de la lune, quelle enfance ! « Eh bien, soit, reprend le magistrat tout confus ; je vous demande pardon pour tous les ruisseaux passés, présents et à venir, pour leurs frères les oiseaux, pour leurs cousins les ormeaux et pour leurs bisaïeuls les sentiments. »

Si tels furent les rapports de ces deux beaux esprits au début de leur liaison, que devait être leur soi-disant affection quand tous les deux avaient vieilli, quand, comme le dit Grimm, le président, naturellement très-timide, était resté esclave de la crainte longtemps après avoir cessé de l'être de l'amour ? « Pour ce qui est du rouge et du président, dit la marquise, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Il faut voir sur quel ton elle parle des souffrances de son ancien ami. « Hier, écrit-elle, je traînai le président à un concert chez madame de Sauvigny. Mademoiselle Le Maure y chantait ; il ne l'entendait point, non plus que les

Digitized by Google

instruments qui l'accompagnaient ; il me demandait à tout moment si j'entendais quelque chose, il me suppose aussi sourde qu'aveugle et aussi vieille que lui. » Cinq mois après il rend l'âme. La marquise, qui reçoit de toutes parts des compliments de condoléance, ne se donne pas même la peine d'afficher l'hypocrisie des regrets ; elle avoue très-ingénument que sa douleur est modérée. « J'avais, écrit-elle, tant de preuves de son peu d'amitié que je crois n'avoir perdu qu'une connaissance. »

Madame Du Deffand ne fut pas plus sensible à la mort de Voltaire, et pourtant, à en juger par leur correspondance, la marquise et le patriarche de Ferney avaient l'un pour l'autre une sorte d'idolâtrie. « Vraiment, écrit-elle à Walpole, j'oubliais un fait important, c'est que Voltaire est mort, on ne sait ni l'heure ni le jour ; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier... Il est mort d'un excès d'opium, et j'ajouterai d'un excès de gloire qui a trop secoué sa faible machine. » Voilà les enthousiasmes et les admirations de salon !

C'est que Voltaire, malgré tout son esprit, n'avait jamais pu guérir la plaie incurable de l'âme de madame Du Deffand, sa grande et perpétuelle souffrance, l'ennui. Bien avant l'heure de sa vieillesse et de sa cécité, elle était désabusée de toute chose. Cette femme si occupée de toutes les petites misères

Digitized by Google

et de toutes les petites vanités de la vie du monde n'en a pas moins des accents d'une tristesse amère. « On est tout en vie, s'écrie-t-elle, et on éprouve le néant. » Elle s'indigne de « l'injustice qu'on a eue de nous faire naître sans notre consentement et de nous faire vieillir malgré nous. » — « Vivez avec vous-même, » lui écrivait Voltaire. Vivre avec elle-même, c'est précisément ce que la marquise craint le plus. Pour échapper à ses propres pensées, qui la poursuivent comme des remords, elle se jette avec une impatience et une versatilité maladives dans des divertissements « infiniment moins raisonnables que son ennui ; » mais rien ne l'attache, rien ne la distrait. Elle juge sévèrement son époque, « où tout est cynique et pédant. Nulle grâce, s'écrie-t-elle avec amertume, nulle facilité, point d'imagination, tout est à la glace ; de la hardiesse sans force, de la licence sans gaieté, point de talent, beaucoup de présomption. Encore si les morts valaient mieux que les vivants, ce serait une ressource ; mais il n'y a pas même de livres qui contentent. » Elle avoue que toute lecture l'ennuie : les récits historiques, parce qu'elle n'a point de curiosité ; la morale, parce qu'on n'y trouve que des idées communes ou peu naturelles ; les romans, parce que tout ce qui tient à la galanterie lui paraît fade ou que la peinture des passions l'attriste. Son salon si bril-

Digitized by Google

lant, si célèbre dans toute l'Europe, ne lui inspire plus que des réflexions chagrines. Hommes et femmes lui paraissent des « machines à ressort qui vont, viennent, parlent, rient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir, chacun jouant son rôle par habitude. » Pour l'amitié, elle n'a pas même l'idée de chercher un trésor aussi rare ; elle trouve qu'il n'y a pas « une seule personne à qui on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux. » Madame Du Deffand est d'ailleurs trop juste pour se plaindre de cette privation de l'amitié. « Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime point et je le sais par moi-même ; je n'exige point des autres qu'ils aient pour moi les sentiments que je n'ai pas pour eux. » Et cependant, si fatiguée qu'elle soit de cette existence de salon qu'on a appelée « le sublime du frivole, » elle ne peut s'en passer. « Je n'ai de passion d'aucune sorte, dit-elle encore, presque plus de goût pour rien, nul talent, nulle curiosité. Je ne puis jouer ni travailler. Que faut-il donc que je fasse? Tâcher de me dissiper, entendre des riens, en dire et penser que tout cela ne durera plus guère. » En résumé, des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort lui paraissent les plus heureuses ; mais le grand consolateur, le sommeil, l'abandonne aussi : elle passe presque toutes les

Digitized by Google

nuits sans fermer l'œil. « Alors, dit-elle, c'est un chaos que ma tête. Je ne sais à quelle pensée m'arrêter; j'en ai de toute sorte : elles se croisent, se contredisent, s'embrouillent. Je passe en revue tous les gens que je connais et ceux que j'ai connus qui ne sont plus; je n'en vois aucun sans défaut, et tout de suite je me crois pire qu'eux. Ensuite il me prend envie de faire des chansons, je m'impatiente de n'en avoir pas le talent. » Cette fièvre de distractions frivoles au milieu de réflexions poignantes, ces chansons ébauchées dans les souffrances de l'insomnie, n'est-ce pas là comme le résumé de toute la vie de madame Du Deffand?

Pour comble de malheur, elle est à près de soixante-dix ans victime d'une affection bizarre, indéterminée, exclusive, qui ne peut être l'amour, qui n'est pas l'amitié, affection qui côtoie le ridicule et qui présente en résumé toutes les angoisses et toutes les inquiétudes d'une passion malheureuse. Cette femme veuve et sans enfants, isolée au milieu de la foule, lasse du vide et de l'agitation d'une société factice et dépravée, cette femme qui, n'ayant rien aimé sur terre, n'a jamais connu le dévouement ni l'esprit de sacrifice, la voilà qui aperçoit comme dans un rêve les délices et les consolations de la vie du cœur, la voilà qui, comme le dit M. de Lescure, aime pour la première fois à l'âge où il

Digitized by Google

n'est pas permis d'aimer pour la dernière ! Digne conclusion d'une existence où rien n'a jamais été à sa place, où les sentiments vrais, les sentiments de la nature, ont été étouffés par les combinaisons artificielles et glaciales de la vie mondaine ! Et quel est l'objet de cette tendresse qui n'a pas de nom dans le vocabulaire des passions, tendresse d'autant plus vive et d'autant plus profonde qu'elle est plus étrangère aux lois de la nature ? C'est un Anglais de vingt ans plus jeune que madame Du Deffand, Horace Walpole, le troisième fils du célèbre ministre, un homme d'esprit qui est l'opposé de madame Du Deffand, car il s'amuse de tout et s'intéresse à tout. Aussi ne saurait-il pas compatir à des maux qu'il n'a pas soufferts. « Maladie de grand seigneur ! disait-il en parlant de l'ennui ; on n'est point malheureux quand on a le loisir de s'ennuyer. » C'est un autre président Hénault, mais plus sec, plus froid, plus sceptique, plus dédaigneux, un président Hénault avec le flegme de bon ton dont la haute aristocratie anglaise a conservé le monopole. C'est cet homme du monde préoccupé outre mesure de l'opinion des clubs, des salons, de la cour, ce gentilhomme bel esprit, qui a mis toute son adresse à éviter la moindre nuance de ridicule, c'est lui qui devient l'objet des « débordements d'amitié » de la pauvre douairière. Elle, si moqueuse et autre-

Digitized by Google

fois si ennemie de toute exagération, elle lui écrit de pareilles phrases : « Soyez, si vous voulez, saint François de Sales, je serai volontiers votre Philothée. » Elle intervertit les rôles, elle l'appelle son tuteur, elle lui dit des paroles enfantines. « Je ne veux jamais rien faire sans votre aveu, lui écrit-elle encore, je veux toujours être votre chère petite; j'oublie que j'ai vécu, je n'ai que treize ans. Si vous ne changez point, et si vous venez me retrouver, il en résultera que ma vie aura été très-heureuse; vous effacerez tout le passé, et je ne daterai plus que du jour où je vous aurai connu. » D'abord madame Du Deffand fait sourire. Elle finit par exciter la compassion. Elle est si humble, si douce, si profondément affligée des brusqueries de son idole! la moindre parole sympathique la remplit d'une joie si sincère! Dans son enthousiasme, elle s'élève jusqu'à une sorte de lyrisme. Elle oublie son âge, ses souffrances. « Qu'importe d'être vieille, d'être aveugle? s'écrie-t-elle. Qu'importe le lieu qu'on habite? Quand l'âme est fortement occupée, il ne lui manque rien que l'objet qui l'occupe... » Ah! si la parole de la Rochefoucauld était vraie, s'il était exact que, le plaisir de l'amour étant d'aimer, l'on soit plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne, madame Du Deffand connaîtrait enfin le bonheur. Elle qui ne se voit pas dans

Digitized by Google

son miroir, elle peut se faire illusion à elle-même. Un rajeunissement pareil à celui de Faust vient de s'opérer dans cette âme flétrie. Spectacle psychologique d'un intérêt profond : elle a la naïveté, l'ardeur, la foi de la jeunesse. C'est le printemps au milieu de l'hiver, c'est au fond d'un sépulcre un vivifiant rayon de soleil. La spirituelle douairière, la reine de l'épigramme et de l'ironie, devient une rêveuse d'outre-Rhin. « Je pensais l'autre jour, écrit-elle à Walpole, que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier, que vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme immortelle parce qu'elle ne se fane jamais. C'est l'emblème de mon âme. »

Encore si Walpole était auprès d'elle, pourrait-elle être consolée ; mais le châtelain de Strawberry-Hill ne fait à Paris que de rares et courtes apparitions. Il en part pour n'y plus revenir le 12 octobre 1775. « Adieu, lui écrit-elle, ce mot est bien triste. Souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur consistent dans ce que vous pensez d'elle. » Madame Du Deffand vivra cinq ans encore, et c'est loin de

Digitized by Google

Walpole qu'il lui faudra passer ces cinq mortelles années, agonie longue et douloureuse où se dresse devant elle la pensée de l'éternité. En vain elle avait dit : « Ne traitons plus les grands sujets, ne cherchons plus les vérités introuvables. » Il lui est impossible de se reposer dans cette quiétude. Le gouffre où elle va se précipiter lui donne parfois le vertige. Son destin est de subir en même temps les peines du cœur et les doutes cruels de l'esprit. Elle aurait voulu pouvoir suivre le conseil que lui avait donné Voltaire : « Supportons la vie qui n'est pas grand' chose, ne craignons pas la mort, qui n'est rien du tout ; » mais l'esprit d'analyse est trop puissant en elle pour qu'elle ne se pose pas les redoutables problèmes de la destinée humaine. René et tous les grands désespérés de l'école romantique n'ont pas d'accents plus sombres que cette vieille femme mondaine partagée entre le désir et l'horreur du néant.

Voyant approcher le terme fatal, madame Du Deffand essaya de devenir dévote, ce qui lui paraissait « l'état le plus heureux de cette vie. » Un prêtre doux et bon, nommé l'abbé Lenfant, voulut la convertir ; mais cette conversion, à peine ébauchée, allait être interrompue par la mort. A l'agonie, la pauvre femme pensait encore à Walpole plus qu'à Dieu. « J'ai le cœur enveloppé, lui dit-elle dans la dernière lettre qu'elle ait écrite ou du moins qu'elle

Digitized by Google

ait dictée ; j'ai bien de la peine à croire qne cet état n'annonce une fin prochaine ; je n'ai pas la force d'en être effrayée, et, ne vous devant revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter... Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez... Vous me regretterez, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé... Peut-être que par la suite Wiart vous mandera de mes nouvelles ; c'est une fatigue pour moi de dicter. » Quelques jours après, Walpole recevait en effet de Wiart des détails sur la maladie et sur la mort de madame Du Deffand. « Si vous avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, disait ce fidèle serviteur, relisez-la, vous y verrez qu'elle vous fait un éternel adieu. Elle n'avait point encore de fièvre alors, mais on voit qu'elle sentait sa fin approcher, puisqu'elle vous dit que vous n'auriez plus de nouvelles que par moi. Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvais en écrivant cette lettre sous sa dictée ; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite, j'avais la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit : « Vous m'aimez donc ? »

Et pourquoi donc aimer ? Pourquoi ce mot terrible
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla ?

La parole de madame Du Deffand rappelle ces vers d'un poëte dont le rire se changea vite en larmes, mais qui au moins ne supporta pas longtemps

Digitized by Google

le fardeau d'une existence désenchantée. Triste est le destin de ces âmes vives et inquiètes, quand elles dépensent mal les trésors de leur sensibilité. En vain, elles qui ont besoin de la vie du cœur, essayent-elles de ne vivre que de la vie de l'esprit ; en vain veulent-elles chercher dans l'ironie et le sarcasme un préservatif contre les rêves de leur imagination : cette lutte contre la nature est un combat d'où elles ne sortent que vaincues, et tôt ou tard elles s'aperçoivent que, si spirituel qu'on puisse être, on ne résiste pas impunément aux lois de la Providence. Quand ces âmes-là joignent à leurs autres maux la douleur de vieillir sans affections et sans respect, quand elles sont condamnées au supplice de sentir un être intellectuel encore plein de vigueur emprisonné dans une enveloppe matérielle à moitié morte, elles sont réduites au désespoir. Pour consoler leurs tristesses, il faudrait qu'elles pussent dire comme saint Augustin, qui sentait son *argile tomber :* « Mon Dieu ! servez de tabernacle à mon âme ! »

Digitized by Google

MARIE-ANTOINETTE A TRIANON[1]

« Je fus le matin, de bonne heure, dit la baronne d'Oberkirch, visiter le petit Trianon de la reine. Mon Dieu ! la charmante promenade ! que ces bosquets parfumés de lilas, peuplés de rossignols, étaient délicieux ! Il faisait un temps magnifique, l'air était plein de vapeurs embaumées, de papillons ailés d'or. Je n'ai jamais de ma vie passé des moments plus enchanteurs que les trois heures employées à parcourir cette retraite. » Une pareille impression, vous ne pouvez l'éprouver aujourd'hui. Alors même que le ciel est sans nuages et qu'un beau soleil de

[1] *Les Palais de Trianon*, par M. de Lescure. 1 vol., chez Plon. — *Les Derniers jours de Trianon et les amies de la Reine*, par M. Capefigue. 1 vol., chez Amyot.

Digitized by Google

printemps éclaire cette poétique verdure, un profond sentiment de tristesse vous saisit, et un voile sombre s'étend sur le jardin qui éveille de mélancoliques pensées. En regardant ce petit temple à moitié caché par les ombrages, on songe à celle qui en fut l'idole, à la femme dont le nom rendu sacré par l'infortune est devenu, pour ainsi dire, le synonyme de la douleur. On a toujours sous les yeux le dénoûment de la tragédie; la catastrophe finale est si lamentable, si horrible, qu'il faut un grand effort pour s'en arracher, ne fût-ce qu'un instant, et pour faire revivre par l'imagination le temps heureux où tout n'était que fêtes et enivrements dans ce radieux séjour. Deux ouvrages récents aident singulièrement à cette résurrection du passé. Dans un volume gracieux, M. Capefigue a groupé autour de la reine Marie-Antoinette les femmes qu'elle honorait de son amitié. Quant à M. de Lescure, il a fait un livre descriptif qui, tout en ayant l'exactitude d'une photographie et la fidélité d'un inventaire, contient des pages émues.

Louis XVI venait de monter sur le trône. « Vous aimez les fleurs, dit-il à Marie-Antoinette. Eh bien, j'ai un bouquet à vous offrir; c'est le petit Trianon. » Jamais cadeau ne fut mieux reçu. La reine fit de ce joli palais sa demeure de prédilection. « Ici je suis moi, » s'écriait-elle; son imagination romanesque et

Digitized by Google

sentimentale s'attachait à cette résidence favorite, où elle se donnait l'illusion de la campagne et de la vie familière dans un petit royaume d'opéra. Vêtue d'une robe de linon blanc, et coiffée d'un grand chapeau de paille, elle menait à Trianon l'existence la plus simple. Son entrée au salon ne faisait quitter aux dames ni le piano-forte ni le métier à tapisserie, aux hommes ni la partie de billard, ni la partie de tric-trac. C'était la vie de château avec son charme intime, ses conversations enjouées et spirituelles. La mode des jardins anglais venait de détrôner celle des droites perspectives, des solennels quinconces. Le genre grave ennuyait. On rejetait comme antique et comme ridicule tout ce qui était compassé. « A Trianon, écrivait le prince de Ligne, on respire l'air du bonheur et de la liberté. Le gazon semble plus beau, l'eau plus claire. On se croit à cent lieues de la cour. » Sur l'une des façades du salon s'ouvre *la salle des fraîcheurs* avec ses portiques de treillage et ses arceaux de plantes grimpantes. A droite du palais, est le nouveau jardin, avec ses capricieux méandres, ses cavernes, ses rochers, ses arbres dont le feuillage parcourt toute la gamme colorée depuis le vert sombre jusqu'au rouge cerise. Sur la petite colline au milieu d'un buisson de jasmins, de myrtes et de roses, s'élève le belvédère d'où la reine découvre d'un seul coup

Digitized by Google

d'œil l'ensemble de son poétique empire : la grotte, la chute d'eau, le pont rustique, le moulin au joyeux tic-tac, l'île où est le temple de l'Amour. Voici le hameau dont le roi est le meunier, le comte de Provence le maître d'école, où la reine et sa société, réalisant des rêves d'Estelle et de Némorin, tondent les moutons avec des ciseaux d'or, vont traire les vaches dans une laiterie de marbre, et serrent la récolte au grenier sur des échelles d'acajou.

En août 1780, s'ouvrait le théâtre de Trianon. « On n'a jamais vu, on ne verra sans doute jamais, dit Grimm au sujet de cette représentation, *le Roi et le Fermier* ni *la Gageure imprévue* joués par de plus augustes acteurs, ni devant un auditoire plus imposant et mieux choisi. La reine, à qui aucune grâce n'est étrangère, et qui sait les adopter toutes, sans perdre jamais celle qui lui est propre, remplissait dans la première pièce le rôle de Jenny, dans la seconde celui de la soubrette. Le comte d'Artois a joué le rôle du valet dans la première pièce, et celui du garde-chasse dans la seconde. » Au répertoire des années suivantes il faut ajouter *Rose et Colas*, *le Sorcier*, *l'Anglais à Bordeaux*, *On ne s'avise jamais de tout*, *les Fausses Infidélités*, *le Devin de village*. Deux acteurs de talent, Caillot pour l'Opéra-Comique, Dazincourt pour la comé-

Digitized by Google

die, dirigeaient les répétitions. Marie-Antoinette jouait sans prétention, et avec beaucoup de naturel. Bachaumont raconte qu'un soir où elle avait fait assister au spectacle les gardes du corps de service, elle s'approcha d'eux et leur dit : « Messieurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous amuser, j'aurais voulu mieux jouer, afin de vous donner plus de plaisir. » Une autre fois, dans *le Devin de village*, la reine venait de chanter avec goût une ariette, lorsqu'un sifflet partit tout à coup du fond d'une loge. C'était Louis XVI qui se permettait cette malice. Marie-Antoinette, s'avançant alors jusqu'à la rampe, salua profondément, et dit avec un petit sourire moitié humble et moitié moqueur : « Monsieur, si vous n'êtes pas content des artistes, allez à la porte, on vous rendra votre argent. »

Puis la laitière de Trianon, la Colette du *Devin de village* redevenait la reine de France et de Navarre. Malgré ce qu'ont prétendu les calomniateurs, elle se faisait toujours respecter : « Sa prétendue galanterie, a dit le prince de Ligne, ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié pour une ou deux personnes, et une coquetterie de femme, de reine, pour plaire à tout le monde. Dans le temps même où la jeunesse et le défaut d'expérience pouvaient engager à se mettre trop à son aise vis-à-vis d'elle, il n'y eut jamais aucun de nous, qui avions le bonheur de

Digitized by Google

la voir tous les jours, qui osât en abuser pour la plus petite inconvenance. Elle faisait la reine sans s'en douter. On l'adorait sans songer à l'aimer. » Son rêve était d'acclimater en France cette simplicité des cours germaniques où la grandeur n'exclut pas la bonhomie, de vaincre l'étiquette étroite et guindée qui est un continuel supplice. Sans doute il y avait là de l'imprudence. Ainsi que le comte de Ségur le remarque, « le peuple français, malgré la légèreté qu'on lui reproche, et peut-être à cause de cette légèreté même, veut dans l'autorité qui le gouverne une certaine gravité. Il lui faut une bonté sérieuse qui le contienne et mette un obstacle à la familiarité. » Marie-Antoinette voyait trop en beau la nature humaine. Elle jugeait trop facilement les autres cœurs d'après le sien. Mais quel noble défaut que cet excès de confiance et de générosité ! Ce qui la rend si séduisante, c'est qu'elle est essentiellement femme, c'est qu'elle a toutes les qualités, tous les attraits de son sexe, la bonté, la tendresse, le dévouement, l'enthousiasme, le caractère impressionnable, l'imagination tour à tour rêveuse et exaltée, c'est qu'elle met son idéal, non dans l'orgueil de la grandeur, mais dans les joies de la famille et de l'amitié, dans les plaisirs de la campagne, dans la contemplation des beautés de la nature. Si on lui reproche quelques inconséquences

Digitized by Google

applaudies d'abord sans raison, transformées plus tard sans justice en crimes impardonnables, elle n'en est que plus gracieuse et plus charmante encore. Vous qui visitez Trianon, ne vous semble-t-il pas que vous allez la voir apparaître au détour d'une allée, cette belle souveraine si douce et si majestueuse avec sa taille de déesse, son air royal de protection et de bienveillance ? Les étrangers emportent son souvenir à travers l'Europe comme une vision. On admire sa marche aérienne, dit madame Campan. « On est séduit par son sourire, et dans cet être tout enchanteur où brille l'éclat de la gaieté française, je ne sais quelle sérénité auguste, peut-être aussi l'attitude un peu fière de la tête et des épaules, fait retrouver la fille des Césars. »

N'y a-t-il pas quelque chose de magique autour de la femme qui préside aux fêtes de Trianon? Quel séduisant tableau! Tous les charmes, tous les prestiges qui peuvent embellir une existence se trouvent réunis. C'est ici que se réalisent, comme par le coup de baguette d'une fée, les caprices de l'imagination et les rêves de la fantaisie. Sans doute, cette existence privilégiée a des joies infinies! La châtelaine de Trianon est heureuse entre toutes les femmes. Eh bien, non. Ce bonheur est factice. Aux plus beaux jours de la prospérité, il y a déjà des chagrins et des pressentiments. Que d'embûches

Digitized by Google

dans cette société frivole, au milieu de ces vieillards qui ont appris la politique et la guerre à l'opéra et aux soupers de Louis XV, parmi ces femmes élégantes mais dépravées, qui mêlent les pastorales de Florian aux *Liaisons dangereuses* de Duclos, dans cette cour où, suivant la remarque du prince de Ligne, « on trouve de la légèreté, de l'enfance même, chez un maréchal de France comme chez un sous-lieutenant, et chez un vieux cardinal comme chez un petit abbé sortant du séminaire. » Marie-Antoinette voudrait des amis. Elle rencontre des ambitieux, des intrigants, des fats. Rôdant autour de sa résidence, qu'ils appellent par malice le petit Vienne, ils cherchent à épier et à dénaturer ses moindres actions. Les princes la jalousent. Les ministres aiguisent contre elle les défiances du roi. En écoutant le monologue de Basile, elle doit faire de tristes retours sur elle-même. Elle sait par expérience jusqu'à quels prodiges de bassesse la calomnie n'a pas honte de descendre, et pourtant, comme le fait si bien observer M. Feuillet de Conches dans l'éloquente préface de son recueil : « tels qui hochent la tête quand on prend la défense de cette séductrice auguste, qu'auraient-ils à alléguer? Des *on dit*, des inductions sorties de l'empoisonnement secret de l'opinion publique. De hautaines perfidies exhalées par de vieilles princes-

Digitized by Google

ses dans les accès d'une religiosité pédante, dans les aigreurs jalouses du célibat et de l'âge; des caquetages d'un temps rigoureux en ses maximes, débordé dans ses mœurs. »

Cette reine, en apparence si adulée, se trouve comme enveloppée d'une atmosphère ennemie. Le prince de Ligne a dit d'elle : « Je ne lui ai jamais vu une journée parfaitement heureuse. » Même à l'époque la plus brillante de sa carrière, elle a l'imagination attristée par de noirs présages. En mettant le pied sur le sol de la France, elle a éprouvé une vague inquiétude dont elle n'a pu depuis lors s'affranchir. Ne se souvient-elle pas qu'interrogé sur sa destinée, alors qu'elle était encore au berceau, un fameux thaumaturge, le docteur tyrolien Gassner, a pâli? Au moment où elle entrait pour la première fois à Versailles, des coups de tonnerre ont ébranlé le château. Un orage effroyable a chassé la foule des jardins. Et quand elle arrivait à Paris par le Cours-la-Reine, qu'a-t-elle entendu? Les cris des blessés et des mourants, étouffés sur la place Louis XV. Les corps ont été déposés dans ce cimetière de la Madeleine où, vingt ans après, seront ensevelies d'autres victimes. Elle n'oublie pas non plus ce rapprochement funèbre dont son âme de jeune fille avait été si vivement frappée, lorsque, pénétrant à Kehl, dans le pavillon

Digitized by Google

destiné à la recevoir en qualité de dauphine de France, elle avait aperçu tout d'abord une tenture des Gobelins représentant Jason, Créuse et Médée, c'est-à-dire le tableau du plus funeste hymen dont on ait gardé la mémoire. Curieuse coïncidence, quand, le lendemain de son arrivée à Strasbourg, elle s'était rendue en grande pompe à la cathédrale, elle y avait été haranguée par l'homme même qui devait lui être un jour si fatal, par le prince Louis de Rohan, le triste héros de l'affaire du Collier.

Douze ans plus tard, elle revoyait la même figure, comme une sorte de menace et de pressentiment. C'était dans une fête de nuit donnée au Petit-Trianon en l'honneur du grand-duc Paul, l'héritier du trône de Russie. Le cortége royal, semblable à l'Olympe descendu sur la terre, traversait pompeusement le jardin, au milieu d'une clarté féerique, lorsque la reine aperçut le cardinal de Rohan. Pour se venger de n'avoir pas été invité à la fête, il avait pénétré à prix d'or dans la loge du suisse; de là il était entré dans le jardin, et il poursuivait de son indiscret regard la reine s'avançant majestueuse parmi les fleurs et les flambeaux. Trois ans après, l'affaire du Collier éclatait, au moment même où Marie-Antoinette se préparait à jouer sur son petit théâtre *le Barbier de Séville*. Le 15 août 1785,

Digitized by Google

le cardinal de Rohan était arrêté au moment où, revêtu de ses habits pontificaux, il allait monter à l'autel. Le 19 août, la reine remplissait le rôle de Rosine, et le comte d'Artois celui de Figaro.

Ce fut la dernière fête de ce genre à Trianon. Le séjour du plaisir devint celui de l'isolement et de la retraite. C'est là que la reine venait cacher ses inquiétudes et ses pressentiments funèbres. C'est là qu'elle faisait faire par madame Lebrun ce tableau de famille dont la pathétique expression rappelle les enfants de Charles Ier, peints par Van Dyk. L'œuvre de madame Lebrun est comme une prophétie. Elle représente non plus la souveraine triomphante et entourée d'un incomparable éclat, mais la femme en proie à une mélancolie profonde et à une tristesse mystérieuse. La jeune dauphine caresse sa mère, comme pour la consoler. Le dauphin, qui n'a plus que quelques mois à vivre, montre du doigt le berceau vide de sa sœur, la petite princesse Béatrix-Sophie, ange qui vient de s'envoler au ciel. Le duc de Normandie, ce pauvre enfant dont le nom sera Louis XVII, a quelque chose d'attendrissant, comme s'il pressentait déjà sa destinée. Signe caractéristique de l'orage qui s'amoncelait dans le lointain, la foule n'avait pour cette peinture si gracieuse, si touchante, que des regards hostiles. On dut en abréger l'exposition au

Digitized by Google

Louvre, en 1787, tant le public montrait peu de respect pour cette belle et malheureuse reine, autrefois l'objet de tant d'hommages et de tant d'adulations.

Désolée et découragée, elle venait encore à Trianon se promener seule dans les allées, en évoquant les images des joies évanouies. Le 5 octobre 1789, elle était assise dans la grotte du jardin, et, livrée à des réflexions douloureuses, elle regardait tomber les feuilles d'automne, quand on vint lui annoncer que les bandes révolutionnaires approchaient.

Les beaux jours du Petit-Trianon sont passés. Marie-Antoinette n'y reparaîtra plus. Encore un peu de temps, et sur la porte on placera cet écriteau : « Propriété à vendre. » Peu s'en faudra que la charrue ne sillonne ce jardin enchanté. Le 28 nivôse de l'an III, l'administration du district de Versailles préviendra ses concitoyens « que le Petit-Trianon, depuis trop longtemps arraché à l'agriculture pour servir au luxe et au plaisir des tyrans, va être rendu au labour. » Le meuble du salon sera en vente pour 4,800 livres chez un fripier de la rue Neuve-de-l'Égalité, et, en 1797, un limonadier du voisinage louera le palais pour y établir un restaurant.

Et la belle reine, qui ressemblait à la divinité de ce petit temple, hélas! comment finira-t-elle? Que

Digitized by Google

deviendra la splendeur éblouissante des jours de triomphe et d'ivresse? Cette femme qui travaillait avec sa couturière, madame Bertin, comme avec un ministre, cette souveraine pour qui l'imagination des artistes épuisait les combinaisons les plus raffinées de l'élégance, elle n'aura plus que deux vieilles robes et deux bonnets qui coûtent sept livres, suivant le compte de ses dépenses à la Conciergerie. Ses vêtements seront déchirés, et on ne lui permettra même pas de les raccommoder; on lui refusera des aiguilles. Cette idole, à qui le duc de Brissac montrait une foule immense en s'écriant: « Madame, vous avez autour de vous deux cent mille amoureux, » cette reine dont on recherchait un sourire, une parole, un regard comme la faveur la plus précieuse, elle n'aura plus pour entourage que deux gendarmes qui la surveilleront jour et nuit. Elle pour qui nul palais n'était assez splendide, qui, rayonnante de beauté, de jeunesse, de pierreries, occupait le plus magnifique trône du monde, elle sera enfermée dans un humide cachot, avec un petit lit de sangle, une table de bois et deux chaises de prison! Il lui faudra emprunter une robe pour pouvoir se présenter décemment à l'échafaud, et le soir on écrira cette mention : « La veuve Capet : pour la bière, 6 livres; — 25 livres pour la fosse et pour les fossoyeurs. » Jamais la destinée n'eut de

Digitized by Google

pareils contrastes. S'il était permis de comparer une femme à un Dieu, on dirait que la postérité méditera sur les malheurs de Marie-Antoinette comme sur la passion de Jésus-Christ. Dans le jardin des Oliviers, le Sauveur du monde voulut, avant de subir les tortures physiques, boire jusqu'à la lie le calice d'amertume, en endurant toutes les souffrances morales qui existent dans la vallée des larmes : l'abandon, la terreur, l'ennui, le désespoir ; Marie-Antoinette, elle aussi, a eu son jardin des Oliviers et son Calvaire. Après avoir porté le diadème royal, son front a été ceint de la couronne d'épines. Elle a résumé en une seule destinée toutes les angoisses qui peuvent déchirer le cœur d'une femme, et l'on se demande, suivant la parole de Chateaubriand, s'il est aucune douleur qui ait pu se passer d'elle.

Digitized by Google

MADAME ÉLISABETH[1]

« Dans l'histoire comme en toute chose, a dit Mgr Dupanloup, il n'y a que les âmes qui m'intéressent. Les faits, les événements vulgaires, les émeutes, les batailles, les victoires, les défaites, les traités, tout cela il faut le savoir ; mais tout cela sans l'histoire des âmes est peu de chose. Il n'y a que l'histoire des âmes qui touche et qui illumine. » Un homme habitué, en fait de recherches artistiques et littéraires, à découvrir les trésors et à enchâsser les pierres précieuses, a eu l'heureuse idée de réunir et de coordonner dans un recueil spécial les lettres de Madame Élisabeth. Si l'on trouve tant

[1] *Correspondance de Madame Élisabeth de France,* publié par M. Feuillet de Conches. 1 vol. chez Plon.

Digitized by Google

de charme dans cette correspondance, c'est qu'elle met en pleine lumière la beauté et la sincérité d'une âme. Comme le remarque si bien M. Feuillet de Conches, « elle raconte semaine à semaine, et presque jour par jour, au courant de la plume, une vie d'édification, et peint un des esprits les plus naturels, les plus droits, les plus libres, qui aient honoré une famille royale... Vrai diamant brut, le style de la princesse, tout à la fois familier, diffus et incorrect, simple et ferme, plein de naturel et d'abandon, mélange étrange d'ingénuité, de bon sens et de force, de naïveté originale et de gaieté de pensionnaire, garde encore tout le montant et la bravoure d'une bonne vieille langue volontaire et sans gêne, en même temps qu'il tient du cœur je ne sais quelle câlinerie intime et attendrie qui fait chérir l'écrivain. »

Certes, Madame Élisabeth aurait été bien étonnée, si on était venu lui dire qu'un jour ses lettres seraient publiées. Il n'y a pas au monde une correspondance plus dépourvue de toute prétention littéraire, de toute recherche de langage. C'est peut-être pour cela qu'on lit avec tant de plaisir ces épîtres familières dont les négligences mêmes ont de l'attrait, et qui font complétement connaître une existence digne de tous les respects de la postérité.

Si la plupart des natures sont, comme le dit Mon-

Digitized by Google

taigne, « ondoyantes et diverses, » il existe en revanche des caractères tout d'une pièce qui frappent l'esprit par leur harmonieuse unité : telle fut la sœur de Louis XVI, Madame Élisabeth. L'Évangile, la *Vie des Saints*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, sont le pain quotidien de cette âme essentiellement chrétienne et catholique. Persuadée que hors de l'Église et de la royauté légitime il ne peut y avoir de salut ni dans le temps ni dans l'éternité, elle regarde la révolution comme une suite de sacriléges et de blasphèmes. C'est à la religion qu'elle subordonne toutes ses idées, tous ses jugements. Elle se sent le courage de tout supporter, excepté les persécutions contre la foi, et, plutôt que d'en être témoin, elle demande au ciel la grâce de la retirer de ce monde. Au moment de la mort de Mirabeau, n'écrit-elle point que « les aristocrates le regrettent beaucoup, » mais que pour elle, « quoique très-aristocrate, » elle ne peut s'empêcher de regarder cette mort comme un trait de la Providence ! « Je ne crois pas, ajoute-t-elle, que ce soit par des gens sans principes et sans mœurs que Dieu veuille nous sauver. » Royaliste et réactionnaire dans l'âme, elle considère comme le plus grand des maux l'absence d'une religion d'État. Lorsque l'Assemblée donne aux juifs la possibilité d'être admis à toutes les fonctions publiques, la princesse se désole d'un

Digitized by Google

semblable décret. « Il était réservé à notre siècle, s'écrie-t-elle avec amertume, de recevoir comme amie la seule nation que Dieu ait marquée d'un signe de réprobation ! » Il ne faut point demander à Madame Élisabeth l'intelligence des idées nouvelles. La sœur de Louis XVI n'en est pas moins une figure aussi touchante que sympathique. Bien que n'ayant pas au même degré que Marie-Antoinette le charme de la mélancolie et le prestige de la majesté, elle attache par sa modestie, sa douceur, son caractère simple et naïf. Montrant sur les marches du trône toutes les vertus privées et tous les sentiments de famille, elle a plus qu'aucune autre femme la qualité suprême, la bonté. Marie-Antoinette est une Allemande à l'imagination rêveuse et poétique ; Madame Élisabeth, nature prosaïquement vertueuse, est une Française, unissant parfois la gaieté au calme et au courage. Sans avoir les élans sublimes, la fierté d'attitude et de langage de la fille de Marie-Thérèse, elle exerce sur l'âme un charme réel, et, placée au second plan, dans le demi-jour, elle y brille d'un éclat qui, pour ne point éblouir les yeux, ne les pénètre pas moins d'une douce lumière.

Madame Élisabeth, née le 3 mai 1764, n'avait que six ans à l'époque de l'arrivée de Marie-Antoinette en France. La première fois qu'elle vit sa

Digitized by Google

jeune belle-sœur, la dauphine fut attirée vers cette nature un peu sauvage, qu'elle espérait apprivoiser. Elle lui trouva « un air déterminé et doux en même temps. » On ne pouvait mieux juger ; ce mélange de détermination et de douceur sera en effet le trait caractéristique de l'âme de la princesse. La dauphine avait deviné que cette enfant « brusque, emportée, volontaire à faire peur, indocile à toutes les remontrances, » deviendrait une femme accomplie. C'est à la religion que Madame Élisabeth fut redevable du changement qui se produisit en elle. En 1778, elle voulait se faire carmélite. Depuis le départ de sa sœur Clotilde, qui venait d'épouser le prince de Piémont (plus tard roi de Sardaigne), elle se sentait comme isolée au milieu du tumulte de la cour. Sombre, retirée en elle-même, ne cessant de pleurer, elle ne désirait plus que les austérités du cloître, et, sans la vive opposition de son frère et de la reine, elle aurait certainement pris le voile.

Son cœur aimant et tendre chercha des consolations dans l'amitié. Elle en comprenait tout le charme et toutes les saintes délicatesses. Bienfaitrice de ses deux meilleures amies, mademoiselle de Causan et mademoiselle de Mackau, devenues, l'une marquise de Raigecourt, l'autre marquise de Bombelles, elle leur savait gré à toutes deux du bien

Digitized by Google

qu'elle leur avait fait. Pour doter mademoiselle de Causan, elle se fit avancer pour cinq ans par le roi les 30,000 livres d'étrennes qu'elle en recevait annuellement; grâce à cette somme de 150,000 livres, son amie, bien mariée, put rester auprès d'elle. Et quand, au retour de chaque année, on parlait d'étrennes : « Moi, je n'en ai pas encore, s'écriait gaiement la princesse, mais j'ai ma Raigecourt ! » Lorsque mademoiselle de Mackau épousa le marquis de Bombelles[1], Madame Élisabeth, lui ayant obtenu du roi une dot et une pension, la garda également auprès d'elle et la fit nommer dame pour accompagner. « Voici donc mes vœux remplis, lui disait-elle. Qu'il est doux de penser que c'est un lien de plus entre nous, et d'espérer que rien ne pourra rompre ! » Quoi de plus touchant que cette lettre écrite en 1786 par la princesse à madame de Bombelles : « Je possède au monde deux amies, et elles sont toutes deux loin de moi ! Cela est trop pénible; il faut absolument que l'une de vous revienne. Si vous ne revenez pas, j'irai à Saint-Cyr sans vous, et je me vengerai encore en mariant notre protégée sans vous. Mon cœur est plein du bonheur de cette

[1] M. de Bombelles, alors diplomate, puis maréchal de camp dans l'armée de Condé, perdit sa femme en 1800. Il se fit prêtre et devint évêque d'Amiens en 1819. Son troisième fils fut le dernier mari de l'impératrice Marie-Louise.

Digitized by Google

pauvre enfant qui pleure de joie, et vous n'êtes pas là ! J'ai visité deux autres pauvres familles sans vous ! J'ai prié Dieu sans vous ; mais j'ai prié pour vous, car j'ai besoin de sa grâce, et j'ai besoin qu'il vous touche, vous qui m'abandonnez ! » Où trouver une plus tendre sollicitude que dans cette autre lettre de 1787 : « Tiens bien la parole que tu me donnes de te ménager !... Pense beaucoup à tes amies, cela te donnera le courage de t'occuper de toi. L'amitié, vois-tu, ma chère Bombelles, est une seconde vie qui nous soutient en ce monde. » Quand l'heure des dangers arriva, Madame Élisabeth fut privée de ses deux compagnes d'enfance, qui partirent pour l'émigration. La princesse, restée seule, se consolait de leur absence en leur écrivant, et dans les temps d'orage comme aux jours de splendeur, c'est toujours vers l'amitié que se tournaient les pensées de son âme.

Nous qui savons d'avance le dénoûment du drame, nous ne voyons dans les péripéties que ténèbres et que sang. L'idée de la catastrophe finale nous poursuit, nous obsède. L'échafaud ne cesse pas un instant d'être sous nos yeux. Heureusement la réalité ne fut pas toujours aussi horrible. On venait de prier Dieu avec tant de ferveur qu'on se flattait d'avoir fléchi sa colère. Tant de personnes pieuses élevaient leurs mains au ciel ! « Il ne pourra résis-

Digitized by Google

ter, » disait madame Élisabeth. Le souvenir de Charles Ier se dressait, il est vrai, dans l'ombre; mais on pensait que rarement dans l'histoire des situations analogues ont des conclusions identiques. Il y avait donc des heures de calme, d'apaisement. Soutenue par sa jeunesse et par son innocence, madame Élisabeth renaissait alors à la vie. Les ombrages de Saint-Cloud lui faisaient oublier les spectacles horribles dont elle avait été témoin. Il est intéressant d'étudier ces alternatives pathétiques de consolations et de tristesses, d'espoir et de découragement. Au lendemain des journées d'octobre, la princesse écrivait des Tuileries à madame de Bombelles : « Tout est tranquille ici. La cour est établie presque comme autrefois. On voit du monde tous les jours. Tout cela, mon cœur, ne me déplaît point; vous savez que je suis aisée à m'accommoder de tout. » Et le 29 janvier 1790 : « Je te dirai en abrégé que je ne suis point malheureuse. Il est des moments où je sens plus vivement que d'autres ma position; mais au total Dieu me fait la grâce de la supporter fort bien. » Madame Élisabeth est-elle tentée de se plaindre des gens qui l'espionnent, et qui la tiennent comme « dans une cage, » aussitôt la pensée de Dieu l'empêche de murmurer. « S'il veut se venger de nous, dit-elle, nous aurons beau faire, il sera toujours

Digitized by Google

le maître. » Aussi, dans les plus cruelles épreuves n'abandonne-t-elle pas sa quiétude accoutumée.

Conscience sans reproche, elle n'a peur ni de la souffrance ni de la mort. Plus l'heure des catastrophes approche, plus son courage grandit. De la manière la plus naturelle du monde, elle pense et dit des choses sublimes. « Je n'ai point de goût pour le martyre, écrivait-elle à madame de Raigecourt en 1791, mais je sens que si j'y suis destinée, Dieu m'en donnera la force. Il est si bon, si bon! » Bénissant la douleur et recevant l'adversité comme un bienfait, elle se réjouit sincèrement « de faire sur terre son purgatoire. » Convaincue que les calamités qui accablent la France sont un juste châtiment du ciel, elle s'humilie profondément sous la main qui la frappe. Sa nature, d'ordinaire assez prosaïque, s'élève jusqu'à la poésie du mysticisme quand elle écrit à madame de Bombelles : « Pensons que le cœur de Dieu souffre plus encore que sa colère n'est irritée. Il dépend de nous de le consoler. Ah! que cette idée doit animer la ferveur des âmes assez heureuses pour avoir de la foi! Fais prier tes petits enfants. Dieu nous dit que leur prière lui est agréable. » N'y a-t-il pas dans ce langage des accents dignes d'une sainte Thérèse? C'est la loi de l'Évangile, ce sont les doctrines de l'*Imitation de Jésus-Christ* pratiquées sur les degrés du trône.

Digitized by Google

Cette princesse si pieuse et si bonne n'était jamais contente d'elle-même. « Je ne sais pas, disait-elle, comment le bon Dieu fera pour me sauver, car je ne m'y prête guère. » Elle ne se trouvait jamais assez de résignation et de ferveur. Ses lettres ressemblent souvent à des examens de conscience. Elle y exprimait des idées toutes mystiques, et cela dans un style familier, trivial même. « Je suis dans mes veines de maussaderie vis-à-vis de Dieu, écrivait-elle à madame de Raigecourt... J'aurai dû me piquer de dévotion aujourd'hui pour au moins réparer un peu tout ce qu'on fait contre Dieu... Au lieu de cela, j'ai été pis qu'une bûche... Je suis plus sèche, plus bête que ceux qui n'ont jamais connu la douceur du joug qui m'est imposé. » S'accusant « de ne savoir profiter ni des biens ni des maux de ce monde, » de vivre dans l'agitation, de n'être pas « maîtresse de sa tête, » de ne pas trouver encore ce calme dont elle faisait tant de cas et qu'elle sentait, disait-elle, si rarement, elle avait ces incessants scrupules, ces inquiétudes secrètes qui sont l'exagération de la vertu. A sa conscience timorée on pourrait appliquer cette phrase d'une de ses lettres à madame de Raigecourt : « Oui, ton âme est trop délicate; la plus petite chose la blesse. . Ne te charge pas l'esprit de scrupules, tu offenserais Dieu qui t'a fait tant de grâces et qui mérite

Digitized by Google

bien que tu ailles à lui avec la confiance d'un enfant. »

Plus occupée des choses du ciel que des choses de la terre, madame Élisabeth avait cependant en politique des idées ou, pour mieux dire, des convictions fort arrêtées. Caractère énergique, elle souffrait en silence de la faiblesse de son frère, et, sans jamais se permettre contre lui la plus légère critique, elle s'apercevait de toutes les fautes que ce prince malheureux commettait par excès de bonté. Elle écrivait à madame de Bombelles le 1er mai 1790 : « Tu crains la guerre civile; moi, je t'avoue que je la regarde comme nécessaire... Jamais l'anarchie ne finira sans cela, et je crois que plus on retardera, plus il y aura de sang répandu. Voilà mon principe. Il peut être faux. Cependant, si j'étais roi, il serait mon guide, et peut-être éviterait-il de grands malheurs. » Elle voyait avec peine qu'on avait laissé échapper les occasions d'agir, et qu'il était trop tard pour regagner le temps perdu. « Si nous avions su profiter du moment, disait-elle dans la même lettre, croyez que nous aurions fait beaucoup de bien; mais il fallait avoir de la fermeté;... il fallait affronter les dangers, nous en serions sortis vainqueurs. » Elle s'affligeait de voir le roi tomber dans un découragement, dans une torpeur qui allait jusqu'à l'abat-

Digitized by Google

tement physique, jusqu'à une complète atonie. La reine elle-même, la reine si héroïque, si digne, par son courage, de sa mère Marie-Thérèse, avait des moments où elle succombait à la douleur. « Ma fille pleure souvent avec moi, écrivait-elle à la duchesse de Polignac en 1790. Je dévore mes larmes pour cette pauvre petite, et la sérénité d'Élisabeth nous soutient et nous relève tous. »

Le dévouement de madame Élisabeth était d'autant plus digne d'éloges qu'il était purement volontaire. Quand Mesdames, tantes du roi, partirent de Bellevue, au commencement de 1791, pour aller se réfugier à Rome, elles voulurent emmener leur nièce. La vie de Rome eût convenu parfaitement aux goûts de la princesse, qui aurait trouvé, avec la société de ses tantes, qu'elle aimait tendrement, un asile calme et religieux. Il lui aurait été non moins facile de suivre dans l'émigration ses frères les comtes d'Artois et de Provence. Elle ne s'arrêta pas un seul instant à cette pensée; elle voulut rester près du roi, comme au poste de l'honneur, du danger, du devoir. Cette résolution, si conforme à son caractère courageux, lui paraissait toute naturelle. Partir serait à ses yeux « une barbarie et en même temps une platitude. »

Associée à toutes les angoisses de l'agonie de la royauté, elle ne montre jamais plus de calme et de

Digitized by Google

présence d'esprit qu'au milieu des plus grands périls. Dans la journée du 5 octobre 1789, elle sauve plusieurs gardes du corps. A Varennes, elle conserve toute sa fermeté d'âme dans ce fatal moment où l'arrestation du roi fugitif est le signal de la chute de la monarchie. Barnave s'est assis dans le fond de la voiture du roi, entre Louis XVI et la reine, Madame Élisabeth est sur le devant avec Pétion et Madame Royale. Le jeune dauphin passe alternativement des genoux de ses parents à ceux des deux commissaires de l'Assemblée. Madame Élisabeth sert à boire à Pétion. Sans même la remercier, le député républicain hausse son verre pour indiquer qu'il ne veut plus de vin. Il jette des os de volaille par la portière au risque de les envoyer sur le visage du roi. Nature plus délicate et plus élevée, Barnave rougit de cette rudesse intentionnellement outrageante, et il accorde de respectueux égards à l'immense infortune dont il est le témoin ému. Lui qui avait si souvent tonné contre l'ancien régime, lui, le tribun ardent et terrible, qui avait fait pâlir la popularité de Mirabeau, quand Mirabeau s'était rapproché du trône vacillant, lui qui, en arrivant à Varennes, s'était sans doute juré d'étouffer tout sentiment de compassion dans son cœur, il ne peut résister à un subit attendrissement. Ses vieilles haines sont vaincues par la triste

Digitized by Google

et douloureuse majesté de la reine, par la douceur de Madame Elisabeth, qui parle des maux de la France en termes si touchants et si nobles. Voici qu'un vieux prêtre s'approche des roues de la voiture, et d'une voix tremblante d'émotion pousse le cri de : « Vive le roi ! » Aussitôt il est entouré d'une centaine de furieux. Il va être massacré. Barnave passe la tête hors de la portière. « Tigres, s'écrie-t-il, avez-vous cessé d'être Français? Nation de braves, êtes-vous devenus un peuple d'assassins? » Ces seules paroles sauvent de la mort le prêtre déjà terrassé. Madame Élisabeth n'oubliera pas ce généreux élan du jeune député de Grenoble. « Cet homme a bien du talent et de l'esprit, écrit-elle quelque temps après : il aurait pu être un grand homme, s'il l'avait voulu ; il le pourrait encore, mais la colère du ciel n'est pas apaisée. » Barnave, l'ennemi du trône, en est devenu le défenseur. Pendant tout l'hiver de 1791, il essayera de rapprocher de la cour le parti constitutionnel, et à la veille de la journée du 10 août, il dira à Marie-Antoinette, en la voyant pour la dernière fois : « Bien sûr de payer un jour de ma tête l'intérêt que vos malheurs m'avaient inspiré, je vous demande pour toute récompense l'honneur de baiser votre main. »

Depuis longtemps déjà, Madame Élisabeth s'était

Digitized by Google

habituée à l'idée du martyre. Bien différente des âmes qui attendent l'agonie pour se préparer à la mort, elle écrivait, dès l'année 1790, à madame de Bombelles : « Comme je viens, ma petite *Bombe*, de relire mon testament et de voir que je t'y recommande aux bontés du roi, et que je te laisse mes cheveux, il faut bien que je te le dise moi-même, que je me recommande à tes prières, et puis que je te dise encore une petite fois que je t'aime bien... Ne va pas me regretter assez pour te rendre un peu malheureuse. Adieu. Sais-tu bien que les idées que tout cela laisse ne sont pas gaies? Il faudrait pourtant s'en occuper, surtout dans ce moment. » Même avant d'avoir été sanctifiée par le malheur, aux jours de calme et de prospérité, elle écrivait : « Plus on voit le monde, plus on le voit dangereux, ou plus digne de mépris que de regret, lorsqu'il faudra le quitter. » Une femme d'un pareil caractère ne devait être surprise par aucun événement. Elle savait bien qu'elle « ne serait jamais capable de trahir ni son devoir ni sa religion. » Comprenant toute l'étendue des catastrophes imminentes : « Bon Dieu! s'écriait-elle, dans quel temps nous avez-vous fait naître? Moi qui, il y a quelques années, me réjouissais de n'être pas née dans le siècle passé! Ah! si nous avons bien péché, Dieu nous punit bien! »

Digitized by Google

Et pourtant la princesse, qui avait un si juste pressentiment de l'avenir, conservait au milieu des crises les plus terribles deux qualités essentiellement françaises, la gaieté et le patriotisme. Comme l'oiseau captif qui dans sa cage chante encore, elle oubliait parfois l'amertume de sa destinée. Si les atteintes portées à la religion la plongeaient dans le chagrin, elle supportait tout le reste, non-seulement avec calme, mais avec une sorte d'entrain, de verve, de bonne humeur. L'Assemblée venait de supprimer la noblesse héréditaire et les titres héraldiques. Madame Élisabeth écrivait à madame de Bombelles : « Pour moi, j'espère bien m'appeler mademoiselle Capet, ou Hugues, ou Robert, car je ne crois pas que je puisse prendre le véritable nom, celui de France. Cela m'amuse beaucoup, ajoute-t-elle, et si ces messieurs voulaient ne rendre que de ces décrets-là, je joindrais l'amour au profond respect dont je suis pénétrée pour eux. Tu trouveras mon style un peu léger, vu la circonstance ; mais comme il ne contient pas de contre-révolution, tu me le pardonneras... Il faut bien rire un peu. »

Madame Élisabeth garde avec la gaieté l'amour de la patrie. En 1791, le roi et la reine viennent de recevoir quelques marques de respect. « Ah ! mon cœur, s'écrie-t-elle, le sang français est toujours le même. On lui a donné une dose d'opium bien forte,

Digitized by Google

mais il n'est point glacé, et l'on aura beau faire, il ne changera jamais. Pour moi, je sens que depuis trois jours j'aime ma patrie mille fois davantage. » Quand les armées étrangères menacent le sol français, la princesse parle-t-elle le langage des émigrés? Non, elle a des accents patriotes; on reconnaît que le sang de Henri IV coule dans ses veines. Elle écrit à madame de Bombelles, le 5 août 1791 : « La Russie, la Prusse, la Suède, l'Allemagne doivent tomber sur nous; l'Espagne ne sait pas trop ce qu'elle fera, et l'Angleterre reste nulle; mais tranquillise-toi, ma Bombe : ton pays acquerra de la gloire, et puis voilà tout. Trois cent mille gardes nationaux, parfaitement organisés et tous braves par nature, gardent les frontières et ne laisseront pas approcher un seul houlan. Les mauvaises langues disent que du côté de Maubeuge huit houlans ont fait demander pardon à cinq cents gardes nationaux et à trois canons. Il faut les laisser dire, cela les amuse : nous aurons notre tour pour nous moquer d'eux. »

N'avons-nous pas raison de constater que Madame Élisabeth était une nature essentiellement française? Elle le prouva par son courage. Le 20 juin 1792, lorsqu'une foule furieuse se précipite dans les Tuileries, elle s'attache à l'habit du roi et déclare qu'elle ne se séparera pas de son frère. Des assassins armés de

Digitized by Google

piques la prennent pour Marie-Antoinette et veulent la percer de leur fer. « Arrêtez, s'écrie-t-on, c'est Madame Élisabeth. — Pourquoi les détromper? dit la princesse impassible. Cette erreur peut sauver la reine. » Le 10 août, Madame Élisabeth assiste encore avec un calme qui ne se dément pas aux funérailles de la monarchie. Elle suit le roi dans ce triste cortége qui va des Tuileries à l'Assemblée. La princesse est l'ange de la prison, comme elle avait été l'ange de la cour. Tant que la famille royale est réunie, il y a encore des moments de douceur, de consolation. Madame Élisabeth donne au petit dauphin et à Madame Royale des leçons de musique. On entend quelquefois résonner des chants sous les fenêtres du Temple. C'est la voix des deux pauvres enfants captifs. Dans son admirable livre sur Louis XVII, M. de Beauchesne a raconté tous les détails de cette captivité si touchante et cette scène du 20 janvier, cette heure d'angoisse où le monarque infortuné embrasse sa femme, sa sœur, ses enfants pour la dernière fois. La Convention ne laissera pas à la reine et à Madame Élisabeth l'adoucissement d'une même prison; mais dans sa cruelle solitude c'est encore à sa vertueuse belle-sœur que s'adressent les pensées de Marie-Antoinette. C'est à elle qu'elle écrit, le 16 octobre 1793, quelques heures avant de monter à l'échafaud : « Et vous, ma

Digitized by Google

bonne et tendre sœur, vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse!... »

Un instant l'on put croire que les terroristes avaient oublié la sœur de Louis XVI. Depuis qu'elle avait été séparée de la reine le 2 août 1793, elle était restée au Temple avec Madame Royale (la future duchesse d'Angoulême). On lui avait caché la mort de Marie-Antoinette, dont la lettre d'adieux ne lui était point parvenue. Tenue au secret et vivant dans une ignorance absolue de tout ce qui se passait au dehors (elle ne savait de nouvelles que ce qu'elle entendait crier dans la rue par les colporteurs), Madame Élisabeth s'occupait de l'éducation de sa nièce, dont elle était devenue la seconde mère. Jamais elle n'avait été plus calme, plus résignée. C'est alors qu'elle composa la prière du matin qui commence par ces mots : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ! Je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. » Dans la soirée du 9 mai 1794, les deux princesses venaient de s'endormir, avec la consolation d'avoir offert un jour de plus leurs souffrances à Dieu, quand elles entendirent ouvrir les verrous de leur prison. Madame Élisabeth se hâta de passer sa robe. « Citoyenne, lui dit-on, descends tout

Digitized by Google

de suite, on a besoin de toi. — Ma nièce reste-t-elle ici? s'écria-t-elle alors. — Cela ne te regarde pas, on s'en occupera. » Madame Élisabeth, se jetant au cou de Madame Royale, essayait de la rassurer en lui disant : « Soyez tranquille, je vais remonter. » Menée en fiacre à la Conciergerie, elle subissait le lendemain un simulacre de jugement. On affecta de la conduire au supplice sans aucune distinction, en la plaçant sur le même tombereau que vingt-trois autres victimes. Pendant le trajet funèbre, l'une des condamnées, la marquise de Crussol-d'Uzez, témoigna hautement le respect que lui inspirait la princesse. Arrivée au pied de la guillotine, Madame Élisabeth la remercia en exprimant le regret de ne pouvoir lui témoigner sa gratitude. « Ah ! madame, répliqua la marquise de Crussol, si Votre Altesse Royale daignait m'embrasser, je serais au comble de mes vœux. — Bien volontiers, lui répondit la princesse, bien volontiers et de tout mon cœur. » On avait ordonné que Madame Élisabeth périt la dernière, dans l'espérance que vingt-trois têtes tombant sous ses yeux la feraient peut-être manquer de courage. On se trompait : l'âme de la sainte n'était déjà plus sur la terre.

Madame Royale, restée seule dans sa prison, n'eut pas plus de nouvelles de sa tante que de sa mère. Elle ne fut instruite de leur sort qu'un an après.

Digitized by Google

Comme elle parlait de ses parents avec des larmes d'inquiétude, une femme lui dit, touchée de sa douleur : « Madame n'a plus de parents! — Eh quoi! s'écria l'orpheline, Élisabeth aussi! Et qu'ont-ils pu lui reprocher? »

Digitized by Google

TROIS FEMMES DE LA RÉVOLUTION[1]

Les livres de M. de Lescure sur la princesse de Lamballe, de M. Chéron de Villiers sur Charlotte Corday, et d'un biographe anonyme sur la marquise de Montagu, ont rappelé à l'attention trois femmes qui donnèrent à l'une des plus tragiques époques de notre histoire des exemples mémorables de force morale. Embellies par le double charme de la grâce et de la bonté, elles paraissaient réservées à la vie la plus tranquille, la plus heureuse, quand, précipitées au milieu de terribles catastrophes, elles

[1] *La Princesse de Lamballe,* par M. de Lescure ; — *Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont,* par M. Chéron de Villiers ; — *Anne Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu.*

Digitized by Google

passèrent en un jour de la timidité de l'enfant au stoïcisme du héros. L'une, victime volontaire, qui s'offre en holocauste pour apaiser le courroux du ciel, subit avec une angélique douceur le martyre du dévouement et de l'amitié; l'autre sacrifie sa vie dans l'espoir d'arracher la France à une tyrannie sanguinaire; la troisième doit son illustration récente à des épreuves quelquefois aussi cruelles que la mort même, à l'exil et à la pauvreté. Dans chacune de ces destinées, on retrouve les contrastes qui marquèrent alors l'histoire de la société française tout entière, d'abord des songes enchanteurs, puis un affreux réveil. Qu'on remonte aux jours qui précédèrent le cataclysme, dans la bourgeoisie aussi bien que dans la noblesse, en France comme à Paris, et à Paris comme à la cour, on n'avait à la bouche que les mots de justice et d'honneur, de tolérance et de liberté. « Comme l'astrologue de la fable, on tombait dans un puits en regardant les astres[1]. » La princesse de Lamballe à Trianon, Charlotte Corday dans l'Abbaye-aux-Dames de Caen, madame de Montagu à l'hôtel de Noailles, partageaient les mêmes illusions sur l'avenir de l'humanité. Le temps semblait venu où disparaîtraient tous les préjugés, toutes les hontes et toutes les

[1] *Vie de la princesse de Poix*. 1 volume tiré à peu d'exemplaires, par la vicomtesse de Noailles, née en 1791, morte en 1851.

Digitized by Google

misères. Madame de Lamballe était grande maîtresse d'une loge maçonnique dont Marie-Antoinette disait : « Dieu y est dans toutes les bouches ; on y fait beaucoup de charités. On élève les enfants des membres pauvres ou décédés, on marie leurs filles. Il n'y a pas de mal à tout cela... Je crois, après tout, qu'on pourrait faire du bien sans tant de cérémonies ; mais il faut laisser à chacun sa manière : pourvu qu'on fasse le bien, qu'importe[1] ? » La bienfaisance, la sensibilité, étaient alors à la mode. Charlotte Corday, unissant dans une même admiration les œuvres de Plutarque et de Jean-Jacques Rousseau, rêvait « une république aux vertus austères, aux dévouements sublimes, aux actions généreuses. » Quant à madame de Montagu, petite-fille du maréchal de Noailles et fille du duc d'Ayen, elle vivait au milieu de cette brillante société où « le goût ancien était l'interprète élégant des idées nouvelles. » Deux de ses beaux-frères appartenaient à la pléiade de paladins philosophes qui avaient été en Amérique les chevaliers de la démocratie. C'étaient le vicomte de Noailles et le marquis de la Fayette. « Ceux qui ont vécu dans ce temps, a dit madame de Staël, ne sauraient s'empêcher d'avouer qu'on n'a jamais vu tant de vie ni d'esprit nulle

[1] Lettre de Marie-Antoinette à sa sœur Marie-Christine, 26 vrier 1781.

Digitized by Google

part. » Sans rien perdre de sa grâce, la conversation française s'enrichissait de débats sérieux sur les sujets les plus élevés. Les contrastes les plus piquants se manifestaient en toute chose, comme le remarque si bien le comte de Ségur; on parlait d'indépendance dans les camps, de démocratie chez les nobles, de philosophie dans les bals, de morale dans les boudoirs. La jeune noblesse française n'avait jamais eu plus d'entrain, plus d'éclat; elle passait tour à tour du prestige des mœurs féodales aux douceurs de l'égalité plébéienne; elle se passionnait pour les mœurs nouvelles, les clubs, les courses de chevaux, les ballons, le magnétisme : elle n'était pas éloignée de l'espoir que la baguette de Mesmer deviendrait le remède universel qui guérirait tous les maux de l'humanité. Sans doute, dans cette aristocratie qui envisageait l'avenir d'un œil si joyeux, si confiant, il y avait bien des inconséquences, bien des puérilités; mais en revanche quelle foi dans le progrès, quel respect pour la toute-puissance de la philosophie, quel culte pour les œuvres des princes de la pensée! Les cahiers de la noblesse, rédigés dans les bailliages à la veille des états généraux, demandaient des droits civils et politiques plus étendus que ceux que la révolution nous a laissés. Les jeunes seigneurs de la cour étaient les premiers

Digitized by Google

à fronder le vieil orgueil féodal, et la royauté elle-même prenait l'horreur de l'étiquette.

I

Parmi les femmes de cette cour si brillante, il y en avait peu d'aussi dignes de sympathie que la princesse de Lamballe. Née à Turin, le 8 septembre 1749, Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan avait épousé, à l'âge de dix-sept ans, un jeune homme qui n'en avait que dix-neuf, le duc de Lamballe, fils du vertueux duc de Penthièvre et dernier rejeton de la descendance illégitime de Louis XIV. Veuve au bout de quelques mois de mariage, elle consacra sa vie à entourer de soins son beau-père. Belle, riche, honorée, portant à la fois les deux noms les plus illustres du monde, celui de Savoie et celui de Bourbon, il lui aurait été facile de contracter un second mariage dans les plus brillantes conditions. Elle préféra rester fidèle à un souvenir, et pleura un mari indigne d'elle, comme s'il avait été le meilleur des époux. Pieuse de cette piété douce qui est pour le cœur d'une femme une poésie et une sauvegarde, elle chercha la consolation dans une existence recueillie, dans un continuel sacri-

Digitized by Google

fice d'elle-même. Aux yeux de Marie-Antoinette, dont l'imagination était aussi tendre que rêveuse, la mélancolie de la jeune veuve était un grand charme. Par une sorte d'intuition, elle devina tout ce qu'il y avait de dévouement dans le cœur de madame de Lamballe, et la nomma surintendante de sa maison.

Au milieu de cette société française, dont les dernières heures ressemblent à de belles journées d'automne, avant l'époque néfaste où la France va se précipiter dans la boue et dans le sang, on aime à contempler en paix la suave physionomie de cette jeune femme, dont la grâce a quelque chose de si attendrissant, de si pur. Le son de sa voix parle au cœur. Il y a dans sa beauté quelque chose de touchant, d'idéal, qui inspire le respect autant que l'admiration. L'expression de son visage a une sérénité, une douceur ineffable. L'éclair même de ses yeux est tranquille. Ses cheveux, d'un blond pareil à ceux des Vierges de Raphaël, ont les teintes à la fois cendrées et dorées, qui vont si bien avec l'éclat de la carnation. Italienne, elle a le calme de la beauté du Nord. Jamais elle n'est plus gracieuse que pendant ce rigoureux hiver de 1776, où les chroniques nous la montrent dans le même traîneau que la reine, toutes deux enveloppées d'hermine et de cygne, la tête ceinte du toquet slave

Digitized by Google

à l'aigrette de héron, éblouissantes de fraîcheur et de jeunesse, semblables à une apparition du printemps sur la neige.

Entre le caractère et le visage de madame de Lamballe il y avait une harmonie complète. Le prince de Ligne la jugeait en un mot : « Elle est aussi bonne que jolie, » disait-il. « Peut-être laissait-elle peu voir ce que dans le monde on appelle esprit. Elle avait mieux : tout son esprit était dans son cœur[1]. » Affable, obligeante, ne croyant pas au mal, elle cherchait toutes les occasions de faire le bien. Dans les terres du vieux duc de Penthièvre, les paysans ne l'appelaient que le bon ange. La reine lui écrivait : « Ne croyez jamais qu'il soit possible de ne pas vous aimer. C'est une habitude dont mon cœur a besoin. »

L'horizon n'avait pas tardé à s'assombrir. Madame de Lamballe, qui, à l'époque de la grande faveur des Polignac, s'était tenue à l'écart et ne quittait plus guère les châteaux du duc de Penthièvre, reparut auprès de la reine dès que la reine fut en danger. Elle était à Eu lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé à Versailles le 5 octobre 1790. « Il faut que je parte sur-le-champ, » s'écria-t-elle. Le lendemain même, elle arrivait à Paris et s'enfermait avec la famille

[1] M. Feuillet de Conches. Introduction du recueil : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth.*

Digitized by Google

royale dans le palais des Tuileries, devenu une prison. Au moment de la fuite à Varennes, elle se rendit en Angleterre. Marie-Antoinette voulut l'empêcher de remettre le pied sur le sol de France ; mais elle n'obéit pas. En vain la reine lui écrivait-elle le 22 août 1791 : « Je suis heureuse, ma chère Lamballe, de vous savoir en sûreté dans l'état affreux de nos affaires ; ne revenez point. Je sais bien que votre cœur est fidèle, et je ne veux pas que vous reveniez ; je vous porte à tous malheur... N'ajoutez pas à mes inquiétudes personnelles l'inquiétude pour ce que j'aime. » Et, au milieu de ses douleurs, la reine se souvenait des beaux jours passés. « L'heureux temps, mon cher cœur, écrivait-elle encore, que celui où nous lisions, où nous causions, où nous nous promenions ensemble, sans cri de populace !... Non, encore une fois, ne revenez pas. Ne vous jetez pas dans la gueule du tigre ! » La princesse de Lamballe n'écouta que son cœur. Elle fit son testament, et revint auprès de son auguste amie en novembre 1791. Dès lors elle était à ce poste de dévouement et de danger qu'elle ne devait quitter que pour mourir. C'est ainsi que cette femme si faible, si délicate, qui redoutait le parfum d'un bouquet de violettes, et dont madame de Genlis tournait en ridicule les défaillances et les évanouissements, s'enhardissait par le péril et mon-

Digitized by Google

trait plus d'intelligence, plus de véritable énergie que toute cette noblesse qui, sous prétexte de défendre le roi, l'abandonnait. Sans doute, quand on songe à l'horrible fin réservée à ceux qui restèrent, on n'a pas le courage de blâmer ceux qui partirent. Il faut d'ailleurs le reconnaître, un grand nombre d'émigrés, en quittant la France, croyaient faire acte de dévouement à la cause royale. La biographie de madame de Montagu fournit à cet égard d'intéressants détails. Elle représente très-bien les controverses brûlantes que la question de l'émigration suscitait au sein de l'aristocratie. Tandis que les uns, comme M. de Montagu, soutenaient avec raison que la fuite était la plus grande faute que pussent commettre les amis du roi, d'autres, comme son père, M. de Beaune, répondaient avec une non moindre énergie que Louis XVI n'était plus libre, que les princes ses frères savaient mieux que personne ce qui convenait à son service, que dans de pareils temps la patrie était là où est l'honneur. La royauté, qui, à bout de ressources, devait placer son dernier espoir dans l'émigration, en avait d'abord compris tout le danger. La reine souffrait de la légèreté de cette noblesse imprévoyante qui émigrait par mode, et comme pour une partie de plaisir. Les fugitifs se faisaient au début les illusions les plus étranges; M. de Metternich a raconté qu'il leur entendait dire

Digitized by Google

à tous : « Il y en a pour quinze jours. » Pendant ce temps, la reine écrivait : « Les frères du roi sont entourés d'ambitieux et de brouillons qui ne peuvent que nous perdre après s'être perdus eux-mêmes, car ils ne veulent pas écouter ceux qui ont notre confiance sous prétexte qu'ils n'ont pas la leur, et les émigrants armés sont ce qu'il y a de plus triste en ce moment. »

Autant l'infortunée reine se montrait affligée de la conduite des émigrés, autant elle était reconnaissante de l'abnégation héroïque de madame de Lamballe. « Quel bonheur que d'être aimée pour soi-même ! lui écrivait-elle dans un élan de gratitude. Votre attachement avec celui de quelques amis fait ma force. Non, ne le croyez pas, je ne manquerai pas de courage. Mon cœur est à vous jusqu'à mon dernier souffle de vie. » Plus le dénoûment approche, plus ces deux femmes, exaltées par les épreuves et sanctifiées par l'adversité, montrent d'élévation de sentiments et de fermeté de caractère. Marie-Antoinette écrit au comte de Mercy-Argenteau : « Jamais je ne consentirai à rien d'indigne de moi. C'est dans le malheur qu'on sent davantage ce qu'on est. » La princesse de Lamballe dit à madame de la Rochejaquelein : « Plus le danger augmente, plus je me sens de force. Je suis prête à mourir. Je ne crains rien. » Le 20 juin, quand la foule envahit les Tuile-

Digitized by Google

ries, quand la reine veut se précipiter au-devant des piques en s'écriant : « Ma place est auprès du roi, » une voix lui dit avec douceur : « Votre place est auprès de vos enfants. » Cette voix, c'est celle de madame de Lamballe. La fidèle servante de l'infortune s'associe à toutes les angoisses de l'agonie de la royauté. Elle suit la famille royale au Temple. Elle ne la quitte que pour être jetée dans la prison de la Force, où l'attendent les bourreaux. Ils lui ordonnent de jurer la liberté, l'égalité, la haine du roi, de la reine et de la royauté. « Je prêterai facilement les deux premiers serments, dit-elle; je ne puis prêter le dernier, il n'est pas dans mon cœur. » Un assistant lui dit tout bas : « Jurez donc! Si vous ne jurez pas, vous êtes morte. » Elle ne répond rien, lève ses deux mains à la hauteur de ses yeux, et fait un pas vers le guichet. Une voix crie : « Qu'on élargisse madame! » Cette phrase est le signal de la mort. « Plusieurs voix sorties du sein de la foule pour demander la grâce de la victime, firent un instant hésiter le fer aux mains des sicaires, quand Gonchon, l'orateur sanglant du faubourg Saint-Antoine, la frappa de son sabre. Elle glissa dans le sang et tomba résignée. Les tueurs l'achevèrent, profanèrent indignement ses restes, et portèrent sa tête au bout d'une pique pour la montrer à la reine, à la prison du Temple. Et comme si, dans la mort même, la

Digitized by Google

princesse de Lamballe ne dût pas être séparée de celle pour qui elle mourait, trois lettres de Marie-Antoinette, reçues à l'étranger, tombèrent de l'édifice de sa coiffure dans le sang. Plus heureuse que la noble reine, elle eut cette fortune qu'elle entra dans la tombe respectée par la calomnie. La populace battit, mutila, traîna son cadavre, la Révolution laissa pure sa mémoire[1]. »

II

La princesse de Lamballe et Charlotte Corday se ressemblent par l'esprit de sacrifice et d'abnégation. Toutes deux se sont dévouées, l'une à la reine, l'autre à la patrie. Si madame de Lamballe est venue volontairement se jeter dans le gouffre qui devait la dévorer, Charlotte Corday, parée comme Judith « de la merveilleuse beauté dont le Seigneur lui avait fait présent, » a sacrifié sans regret cette beauté, cette jeunesse et cette espérance. Sans doute elle s'est trompée, car l'homicide n'est pas

[1] M. Feuillet de Conches. Introduction du recueil : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth.*

Digitized by Google

permis, même contre les plus féroces comptemteurs de l'humanité. On a eu raison de le dire : « Personne n'a le droit de se mettre seul, soit comme vengeur de la liberté, soit comme redresseur du destin, à la place de tout un peuple, presque à la place de l'histoire. Un coup de poignard est une usurpation. » Le meurtre de Marat, ce meurtre que Charlotte Corday dans sa prison avait appelé « la préparation de la paix, » n'eut d'autre résultat que de faire redoubler les cruautés des terroristes ; mais si la froide raison condamne Charlotte, assurément le cœur l'absout. Elle trouvait dans la Bible et plus encore dans les souvenirs de l'antiquité païenne, dont elle s'était nourrie, une justification si éclatante, elle écouta si religieusement le cri de sa conscience, elle fut si simple, si modeste, si courageuse devant la mort, que l'on comprend l'enthousiasme d'Adam Lux la glorifiant en face même des bourreaux et payant de sa tête l'audacieux héroïsme de ce tribut d'admiration.

Dans un ouvrage qui a près de cinq cents pages, M. Chéron de Villiers, complétant les informations déjà données dans la *Revue des Deux-Mondes* [1] par M. Casimir Perier, a retracé les moindres détails de la vie et de la mort de cette femme extraor-

[1] Voy. la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1862.

Digitized by Google

dinaire. Ce livre est une biographie qui n'a peut-être qu'un défaut, c'est d'être trop circonstanciée, trop complète. Cependant, s'il est vrai de dire qu'un pareil système de récit est à l'histoire ce que la photographie est à la grande peinture, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il attache le lecteur par un incontestable prestige de vie et de réalité. Quoi de plus curieux que d'étudier tout ce qui montre comment la résolution de l'héroïne se grava dans le fond de son cœur, tout ce qui fait comprendre par quelle succession d'idées et de sentiments cette jeune fille qui n'était jamais venue à Paris, qui vivait ignorée dans le recueillement d'une modeste retraite, sans autre société que celle d'une parente sexagénaire, fit preuve comme par miracle d'une si intrépide énergie?

Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont était née le 27 juillet 1768 à Saint-Saturnin des Ligneries, près d'Argentan. Sa famille appartenait à la plus ancienne noblesse normande et tirait son nom de la terre de Corday, située dans la commune de Boussay, non loin de Saint-Saturnin des Ligneries. Autrefois riche et puissante, elle était déchue de sa splendeur; au moment de la naissance de Charlotte, ses parents occupaient une maisonnette couverte en chaume, comme les petites fermes normandes, avec une cour, quelques arbres, un puits, et pour

Digitized by Google

clôture un mur couvert de lierre. Son père était si pauvre qu'il dut consentir à se séparer de plusieurs de ses enfants pour les confier à des parents généreux qui voulurent bien se charger de leur éducation. Charlotte fut envoyée à Vicques auprès de son oncle, l'abbé de Corday, curé de ce village. Elle passa plusieurs années dans le presbytère, qui existe encore sur le bord du chemin de Jort à Morteaux. Elle apprit à lire dans un vieil exemplaire des œuvres du grand Corneille. Son quadrisaïeul avait épousé une nièce de l'auteur de *Cinna*. Les premières impressions que reçut le cœur de Charlotte furent celles de la religion et de l'héroïsme. Agée de quatorze ans, quand elle perdit sa mère, elle fut alors gratuitement accueillie à l'Abbaye-aux-Dames de Caen par l'abbesse, madame de Belzunce. Le neveu de l'abbesse, major en second du régiment de Bourbon-Infanterie, s'éprit de Charlotte et voulut demander sa main; mais, au moment où la jeune fille touchait au bonheur, M. de Belzunce, à la suite d'une collision entre son régiment et des bandes révolutionnaires, tombait sous les coups d'assassins. Sa tête était portée au bout d'une pique, son cœur arraché de la poitrine et brûlé sur des charbons ardents. Après avoir perdu son fiancé, Charlotte ne tarda pas à être privée de son asile. Les couvents ayant été supprimés, elle dut quitter

Digitized by Google

cette Abbaye-aux-Dames qui avait abrité sa douleur. C'est alors qu'elle arriva à l'improviste chez une vieille parente, madame de Bretteville, qui habitait à Caen une ancienne et sombre maison, d'une architecture à demi gothique, qu'on appelait le Grand-Manoir. M. Chéron de Villiers peint très-bien l'étonnement de cette dame, qui, suivant ses propres expressions, ne connaissait « ni d'Ève ni d'Adam » la nouvelle venue. Elle ne lui en accorda pas moins l'hospitalité, et Charlotte ne devait quitter le Grand-Manoir que pour aller frapper Marat.

Quel temps que celui où une pareille jeune fille saisissait un poignard, et quelle tempête d'indignation dut agiter ce tendre cœur! Charlotte, qui avait rêvé une république idéale, qui, en 1791, refusait de boire à la santé du roi en disant : « Je le crois vertueux, mais un roi faible ne peut être bon, il ne peut empêcher les malheurs de son peuple, » Charlotte fut accablée de la douleur la plus profonde en apprenant le supplice de l'infortuné monarque. M. Chéron de Villiers a publié pour la première fois une lettre qu'elle écrivit le 28 janvier 1793 à une de ses amies, mademoiselle Rose Fougeras du Fayot. « Vous savez l'affreuse nouvelle, ma bonne Rose; votre cœur, comme mon cœur, a tressailli d'indignation. Voilà donc notre pauvre France livrée aux misérables qui nous ont déjà fait tant de mal! Dieu

Digitized by Google

sait où cela s'arrêtera... Tout ce qu'on peut rêver d'affreux se trouve dans l'avenir que nous préparent de tels événements... J'en suis presque réduite à envier le sort de ceux de nos parents qui ont quitté le sol de la patrie, tant je désespère pour nous de voir revenir cette tranquillité que j'avais espérée il n'y a pas encore longtemps. Tous ces hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée; ce ne sont que des bourreaux. Pleurons sur le sort de notre pauvre France. » Charlotte avait-elle déjà la pensée de sa résolution terrible? Peut-être, car elle ajoutait dans la même lettre : « Tous mes amis sont persécutés. Ma tante est l'objet de toute sorte de tracasseries depuis qu'on a su qu'elle avait donné asile à Delphin quand il a passé en Angleterre. J'en ferais autant que lui, si je le pouvais; mais *Dieu nous retient ici pour d'autres destinées.* »

Depuis ce moment jusqu'à l'heure suprême, on remarque dans le cœur de la jeune fille une gradation de douleur et de colère. Déjà l'idée du sacrifice a germé dans son âme. « On ne meurt qu'une fois, a-t-elle dit, et ce qui me rassure contre les horreurs de notre situation, c'est que personne ne perdra en me perdant. » Lorsque les girondins viennent chercher à Caen un refuge, elle croit voir en eux les sauveurs de la patrie. Elle n'a pas, comme on l'a dit

Digitized by Google

à tort, d'amour pour Barbaroux, mais elle s'exalte à cette parole ardente et colorée. La pensée que, pour terminer la guerre civile, il suffirait de la main d'une femme s'empare de son imagination. Personnifiant dans un seul homme toutes les hontes, tous les crimes : « Non! s'écrie-t-elle, il ne sera pas dit qu'un Marat a régné sur la France. » Au moment de se mettre en route pour Paris, elle écrit à son père qu'elle se rend en Angleterre. « Je vous dois obéissance, mon cher papa; cependant je pars sans votre permission, je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre, parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous, et quand vous la recevrez, je ne serai plus en ce pays. Le ciel nous refuse le bonheur de vivre ensemble, comme il nous en a refusé d'autres. Il sera peut-être plus clément pour notre patrie. »

La patrie! c'est désormais sa seule pensée. Elle ne doute pas de la légitimité de l'acte qu'elle est sur le point d'accomplir. « Si je suis coupable, écrit-elle avant de frapper Marat, Alcide l'était-il donc lorsqu'il détruisit les monstres! » A cette âme intrépide rien ne paraît plus naturel que le dévouement qui va jusqu'à la mort. Le sacrifice de sa vie lui semble

Digitized by Google

une chose toute simple. Sincèrement étonnée de l'admiration qu'elle inspire, elle a la conviction qu'en poignardant Marat elle a rempli un devoir sacré. Il se fait aussitôt en elle une sorte d'apaisement. Jamais il n'y a eu sur son visage plus de calme, plus de sérénité. Conduite à l'Abbaye, dans la chambre précédemment occupée par madame Roland, — Madame Roland qui, dans ses mémoires, l'appelle une héroïne digne d'un meilleur siècle, — elle montre tant de résignation, tant de simplicité, tant de douceur que ses geôliers eux-mêmes en sont émus. « Je suis on ne peut mieux dans ma prison, écrit-elle le lendemain de la mort de Marat[1]; les concierges sont les meilleurs gens du monde... Je jouis délicieusement de la paix, ajoute-t-elle, il n'est point de dévouement dont on ne retire plus de jouissance qu'il n'en coûte à s'y décider[2]. » Elle renonce à la vie sans un regret, sans un murmure. Ne voulant pas être pleurée, elle ne demande qu'un prompt oubli. A ses yeux, « l'affliction de ses amis déshonorerait sa mémoire. »

Autant elle a été calme dans sa prison, autant elle se montre noble et fière devant ses juges. « J'étais républicaine bien avant la révolution, leur dit-

[1] Lettre à Barbaroux, 14 juillet 1793.
[2] Seconde lettre à Barbaroux, 16 juillet 1793.

Digitized by Google

elle, et je n'ai jamais manqué d'énergie. — Qu'entendez-vous par énergie? — La résolution que prennent ceux qui mettent l'intérêt particulier de côté et savent se sacrifier pour la patrie. » Elle n'a qu'une crainte, c'est que son défenseur Chauveau-Lagarde n'essaye de plaider la folie : elle ne veut pas être justifiée; elle accepte devant les hommes et devant Dieu la responsabilité de son action. Elle vient d'être condamnée à mort; elle se tourne du côté de Chauveau-Lagarde. « Je vous remercie bien, lui dit-elle, du courage avec lequel vous m'avez défendue d'une manière digne de vous et de moi. Ces messieurs me confisquent mon bien, mais je veux vous donner un plus grand témoignage de ma reconnaissance, je vous prie de payer pour moi ce que je dois à la prison, et je compte sur votre générosité. » Portant la chemise rouge des assassins, elle monte d'un pas ferme sur la charrette fatale. « Vous trouvez que c'est bien long, n'est-ce pas? lui dit Sanson, l'exécuteur des hautes-œuvres. — Bah! lui répond-elle. Nous sommes toujours sûrs d'arriver. » A l'heure où le soleil se couche derrière les arbres des Champs-Élysées, la charrette arrive sur la place de la Révolution. Sanson veut se placer devant Charlotte pour l'empêcher de voir la guillotine; mais elle se penche et lui dit : « J'ai bien le droit d'être curieuse, je n'en ai jamais vu. » Au

Digitized by Google

moment où elle monte sur l'échafaud, plus calme, plus impassible que jamais, on entend des voix qui murmurent : « Quel dommage ! si jeune et si belle. » Elle salue la foule avec un doux sourire, et de son propre mouvement place la tête sur la bascule. « Elle nous tue, dit Vergniaud, déjà emprisonné ; mais elle nous apprend à mourir. »

III

S'il ne fut pas donné à la marquise de Montagu, comme à la princesse de Lamballe et à Charlotte Corday, d'offrir sa vie en holocauste, elle tient du moins un noble rang parmi ces femmes du dernier siècle qui ont montré à la France, aussi bien qu'aux nations étrangères, le spectacle d'un courage au niveau des plus grands malheurs. Emportée sur la terre d'exil par le flot révolutionnaire, elle est venue en aide aux misères de l'émigration, et par son initiative individuelle elle a prouvé que, comme la foi, la charité fait des miracles. Elle a été grande par la résignation, par la bonté, par le cœur. L'histoire de la marquise de Montagu n'était d'abord

Digitized by Google

qu'un recueil de souvenirs de famille ; mais ce livre, tiré à un nombre très-restreint d'exemplaires et réservé pour ainsi dire à un petit cénacle, a paru si touchant aux rares lecteurs qui en avaient eu connaissance, que l'auteur, tout en refusant de dire son nom, a consenti à faire vendre l'ouvrage au profit des pauvres.

La vertu de madame de Montagu ne procède pas de la même source que le courage de Charlotte Corday. M. Chéron de Villiers insiste, je le sais, sur les sentiments religieux de son héroïne, sur l'éducation chrétienne qu'elle reçut de son oncle, l'abbé de Corday, sur la piété qu'elle témoignait à l'Abbaye-aux-Dames de Caen, sur sa profonde répulsion pour les ecclésiastiques assermentés, les *intrus*, comme elle les appelle dans ses lettres, sur son indignation contre ces lâches paysans qui la veille allaient à la messe et le lendemain auraient vendu leur curé. Il soutient que si, avant de mourir, elle refusa de se confesser, ce fut, comme Marie-Antoinette, parce que ses principes lui défendaient de recevoir le pardon du Seigneur par l'intermédiaire d'un prêtre assermenté. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme à cet égard, il n'en est pas moins vrai que l'action qui a immortalisé Charlotte n'a rien de chrétien, et qu'elle relève directement des souvenirs de l'antiquité païenne, si répandus et si puissants à

Digitized by Google

cette époque. Madame de Montagu au contraire et son aïeule la maréchale de Noailles, sa mère la duchesse d'Ayen, sa sœur la vicomtesse de Noailles, mortes toutes trois à la même heure sur le même échafaud, sont des figures essentiellement chrétiennes. Elles n'ont pas le stoïcisme impassible de Charlotte Corday, elles s'attendrissent. C'est bien moins la patrie humaine que la patrie céleste qui préoccupe leur cœur. Elles n'ont aucune pensée de colère ou de vengeance ; elles s'élèvent par un élan de piété à cette mansuétude suprême, à cette sérénité céleste qui est l'idéal de la vertu, et au lieu de songer à frapper leurs ennemis, elles leur pardonnent du fond de l'âme. C'est le sentiment chrétien qui aida madame de Montagu à supporter l'amertume de l'exil, la vie sans foyer, la misère qui use la santé et les forces. C'est le sentiment chrétien qui lui fit accepter sans murmure contre la Providence une des plus grandes douleurs que l'imagination puisse concevoir.

Pendant que madame de Montagu était à l'étranger, la maréchale de Noailles, la duchesse d'Ayen et la vicomtesse de Noailles, étaient restées en France. Elles fermèrent les yeux au vieux maréchal, qui mourut à Saint-Germain en août 1793. Malgré l'abnégation admirable avec laquelle il avait provoqué aux états-généraux la renonciation de la

Digitized by Google

noblesse à ses priviléges, le vicomte de Noailles était proscrit. Réfugié à Londres, il y attendait sa femme, tout prêt à s'embarquer avec elle pour les États-Unis. La vicomtesse avait des moyens de fuite assurés ; mais elle différa son départ pour assister son aïeul mourant. Ces trois femmes, arrêtées en octobre et d'abord détenues dans leur propre maison, par suite de la loi des suspects, avaient été transférées en avril 1794 à la prison du Luxembourg. Elles y avaient trouvé le maréchal et la maréchale de Mouchy et la veuve de Philippe-Égalité ! la vertueuse fille du duc de Penthièvre, gravement malade, couchant sur un grabat ; sans pouvoir se procurer un lit de sangle. La vicomtesse de Noailles faisait les lits, lavait la vaisselle. Au dire d'une des compagnes de sa captivité, « elle s'attachait le soir un cordon au bras, et de l'autre côté au lit de sa grand mère, pour que celle-ci l'éveillât, si elle avait besoin d'elle. Elle relevait aussi sa mère auprès de la duchesse d'Orléans, et chacune à son tour passait la nuit au chevet de l'auguste malade. »

Pendant ce temps, madame de Montagu, alors en Suisse, était en proie aux plus sombres pressentiments sur le sort des trois captives. Le 27 juillet 1794 elle écrivait les lignes suivantes : « Éveillée de grand matin dans la vive appréhension d'un malheur dont

Digitized by Google

je ne puis mesurer l'étendue, m'attendant à toute heure à apprendre la mort de ma mère et celle de quelques-uns des êtres qui, avec elle, sont les plus chers à mon cœur, je cherche en vain à remonter mon courage. Je suis sans force et sans vertu pour un tel sacrifice. O mon âme, vous laisserez-vous toujours dominer par les mouvements d'une nature lâche que la mort effraye, parce qu'elle n'est pas faite, comme vous, pour l'immortalité ?... Tu crains malheureuse fille, de n'avoir plus de mère, cette mère à qui tu aurais souhaité, si tu l'avais osé, une vie éternelle en ce monde si peu digne d'elle?... O mon Dieu, réunissez-moi à elle ou fortifiez-moi ! Que jamais je ne quitte cette ombre chérie, et qu'après avoir été si longtemps sanctifiée par sa vie, je sois encore sanctifiée par sa mort, puisque c'est à sa mort qu'il faut me préparer ! »

Le lendemain, madame de Montagu se mettait en route pour le pays de Vaud, où elle allait rejoindre son père, le duc d'Ayen. Tout à coup elle aperçut un char-à-bancs qui s'avançait avec vitesse. Dans cette voiture était son père. Il avait les traits si altérés qu'elle ne le reconnut qu'à la voix. En proie à une anxiété inexprimable, elle s'élanca hors de la voiture et s'adossa contre un arbre, en demandant à Dieu de ne pas l'abandonner. Son père lui dit alors qu'il n'était pas sans inquiétude sur le

Digitized by Google

sort de la maréchale de Noailles, de madame d'Ayen, et même de la vicomtesse de Noailles. A ces mots, madame de Montagu comprit l'affreuse réalité. « Mon Dieu s'écria-t-elle, mon Dieu! soumettons-nous. » Puis, comme elle parlait de la piété, du courage de sa mère, elle se rappela une hymne que cette femme admirable avait coutume de dire dans les jours de douleur, et d'une voix étouffée par les sanglots elle récita le *Magnificat*.

Il y a peu de récits aussi pathétiques que celui des derniers instants et du supplice des trois victimes. Quoi de plus touchant que ce billet de la vicomtesse de Noailles à ses enfants : « Adieu, Alexis, Alfred, Euphémie !... Souvenez-vous de votre mère, et que son unique vœu a été de vous enfanter pour l'éternité. J'espère vous retrouver dans le sein de Dieu, et je vous donne à tous mes dernières bénédictions. » Ne préférez-vous pas ce langage à celui de Charlotte Corday demandant à ses parents et à ses amis de l'oublier ? La même femme d'ailleurs qui a versé des torrents de larmes en pensant à sa famille, à ses enfants, aura l'œil sec quand il faudra gravir les marches de l'échafaud. Quelques heures avant le supplice, madame d'Ayen engageait sa fille, la vicomtesse de Noailles, à prendre un peu de repos : « A quoi bon, répondit-elle, se reposer à la veille de l'éternité? »

Digitized by Google

Pendant que les trois femmes étaient encore détenues dans leur propre maison, à l'hôtel de Noailles, d'où elles furent, nous l'avons déjà dit, transférées à la prison du Luxembourg, le père Carrichon, un de ces prêtres courageux qui, sous les vêtements séculiers, continuaient à remplir leur saint ministère, était venu leur apporter des consolations religieuses. La vicomtesse de Noailles lui avait alors demandé s'il consentirait à les accompagner jusqu'au pied de la guillotine. Il leur avait promis que, quoi qu'il pût arriver, il se mêlerait, pour les bénir, à la populace qui serait autour de l'échafaud. Il ajouta qu'il porterait ce jour-là un habit bleu foncé avec une carmagnole rouge, et qu'elles le reconnaîtraient à ce signe. Le 22 juillet au matin, le père Carrichon vit entrer chez lui les enfants de madame de Noailles avec leur précepteur. « C'en est fait, lui dit ce dernier, c'en est fait mon ami, ces dames sont au tribunal révolutionnaire. Je viens vous sommer de tenir la parole que vous leur avez donnée. » La foule était si compacte que le prêtre crut un instant ne pouvoir rejoindre la charrette; mais un orage ayant éclaté, la foule se dispersa, et, trempé de sueur et de pluie, il put approcher du tombereau. Les victimes le reconnurent sous le déguisement convenu, et au moment où il les bénit, à la lueur des éclairs, au bruit de la

Digitized by Google

foudre, elles baissèrent la tête avec un air de contrition et d'espérance. « Quelqu'un qui serait venu dans ce moment pour délivrer ces dames de la mort, dit le biographe de madame de Montagu, leur eût peut-être causé moins de joie que ne leur en donnait la vue de ce vieux prêtre qui ne venait que pour les aider à mourir. Elles ne tenaient plus à ce monde que par le désir d'en sortir, comme elles y avaient vécu, humblement et chrétiennement. » La vieille maréchale de Noailles, ayant mis pied à terre, s'assit, à cause de son grand âge, sur un banc de bois, près de la guillotine ; puis, après avoir pris un instant de repos, elle en monta les marches. Elle mourut la première ; ce fut ensuite le tour de sa fille, puis de sa petite-fille. Trois générations périssaient en un jour. Comme sa mère, la vicomtesse de Noailles exhortait ses compagnons de supplice, et particulièrement un jeune homme qu'elle avait entendu blasphémer. Déjà elle avait le pied sur l'escalier sanglant, quand, se tournant encore une fois du côté de ce jeune homme : « En grâce, lui dit-elle d'une voix suppliante, en grâce, dites pardon ! » Ce fut sa dernière parole.

Il serait difficile de peindre la douleur dont de pareilles nouvelles accablèrent l'âme de la marquise de Montagu. L'abbé Edgeworth, le confesseur de Louis XVI, ayant lu une lettre où elle se reprochait

Digitized by Google

l'excès de son affliction comme une défaillance de sa foi, lui adressa par écrit les plus nobles consolations. Il lui rappelait que le Christ lui-même n'avait pas craint de répandre des larmes, qu'il y avait attaché une béatitude spéciale en disant : « Bienheureux ceux qui pleurent ! »

Réfugiée auprès de sa tante madame de Tessé, à Witmold, en Holstein, près du lac de Ploen, l'exilée toute pauvre qu'elle était, trouva le moyen de subvenir à d'innombrables misères et d'organiser une œuvre de charité des plus étendues, sous le nom d'œuvre des émigrés. A la vue de ces vieillards et de ces prêtres sans asile, de ces veuves, de ces jeunes mères ayant à peine de quoi couvrir la nudité de leurs enfants, elle conçut le projet d'établir sur une grande échelle des secours pour tant de souffrances. L'œuvre commencée en Holstein ne tarda pas à devenir universelle. Madame de Montagu adressait ses requêtes à tous les pays de l'Europe, et les dons en argent et en nature arrivaient de toutes parts. C'est d'elle-même que partait l'exemple de la générosité. Elle donnait, non-seulement son travail, son temps, son sommeil, mais les modestes épargnes qui lui restaient encore, tout enfin, jusqu'à son livre d'heures, jusqu'à l'habillement de drap noir qu'elle avait porté pour le deuil de sa mère, et que d'abord elle avait pieusement gardé comme une

Digitized by Google

sorte de relique. Par un de ces prodiges que le dévouement chrétien peut seul produire, cette femme qui aurait eu besoin elle-même d'être secourue, parvenait à assister quarante mille Français dans leur détresse. Comme le dit son biographe, c'est la gloire de l'humanité qu'il y ait des âmes ainsi faites. Elles souffrent plus que d'autres, mais leurs souffrances sont fécondes.

Madame de Montagu et ses deux sœurs, mesdames de Grammont et de la Fayette se réunirent, au printemps de 1799, à Vianen, petite ville de Hollande, sur un des bras du Rhin, dans le voisinage d'Utrecht. C'est là que les trois sœurs composèrent ensemble, en mémoire des saintes victimes, une prière qui commence par ces mots : « Litanies de nos mères, à dire à l'heure où nous nous transportons en esprit au champ Haceldama, ou plutôt où nous nous élevons avec elles vers le paisible, céleste et éternel séjour. Les âmes des justes sont sous la main de Dieu. Les tourments de la mort ne les toucheront pas. Ils ont paru morts aux yeux de l'insensé. La sortie de ce monde a passé pour un comble d'affliction, et leur séparation d'avec nous pour une entière ruine. Cependant ils sont en paix. S'ils ont souffert des tourments devant les hommes, leur espérance est remplie par l'immortalité qu'ils attendaient. » Après cette exposition, la prière prend la for-

Digitized by Google

me de litanies : « Seigneur, qui avez fait briller sur elles votre lumière et votre vérité, pour les conduire sur votre montagne sainte, et les faire entrer jusque dans votre sanctuaire, ayez pitié de nous. Seigneur qui avez été leur force, leur libération, leur appui, ayez pitié de nous. Seigneur, qui les avez créées pour votre gloire, protégées par votre puissance, sauvées par votre miséricorde, ayez pitié de nous..... » Ces litanies finissent par un cantique : « Vous les avez fait passer par le feu et par l'eau pour les conduire enfin, Seigneur, dans un lieu de rafraîchissement. Alleluia. Vous avez voulu que, délivrées de toutes leurs inquiétudes, elle unissent toutes leurs joies à chanter éternellement vos louanges. Alleluia. Ainsi que dans la fournaise Ananie, Azarie et Misaël bénissaient le Seigneur, ainsi les sœurs qui restent dans cette vallée de larmes désirent le glorifier au milieu de leur douleur. »

Revenue à Paris en 1800, madame de Montagu y obtint la radiation de nombreux émigrés. Son retour au château de Plauzat fut une fête. Les pauvres femmes du village l'entouraient, en exprimant leur joie. C'est moi, disait l'une, que vous avez soignée, quand j'étais malade. C'est moi, disait l'autre, dont on pansait la blessure au château. Voyez, disait une troisième, j'ai encore la robe que vous m'avez tricotée, je ne la porte qu'aux bons jours.

Digitized by Google

Les dernières années de madame de Montagu se passèrent dans le recueillement et dans la pratique des bonnes œuvres. On était obligé de cacher ses propres vêtements, parce que, sans cela, elle aurait tout donné aux pauvres. Ne dormant presque plus, elle occupait ses insomnies à méditer et à travailler, dans le silence de la nuit, au perfectionnement de son âme déjà si belle. Elle mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 29 janvier 1839. Après avoir béni ses enfants, qui entouraient pieusement son lit de mort, elle leur demanda de répéter avec elle ces mots qui avaient été la pensée de toute sa vie : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite. »

Le corps de madame de Montagu fut enseveli au cimetière de Picpus, près de la fosse où reposaient déjà sa grand'mère, sa mère et sa sœur, les victimes de 1794. L'établissement de ce cimetière avait été l'une de ses plus belles œuvres. Lors de son retour en France, après l'émigration, son premier soin avait été de rechercher le lieu où sa mère était enterrée. C'est à grand'peine qu'elle était parvenue à le trouver. Sous la Terreur, les bourreaux, pour aller plus vite, ne s'étaient pas contentés de l'échafaud de la place Louis XV. Ils en avaient élevé un second à la barrière du Trône. C'est là qu'avaient péri la duchesse d'Ayen, ainsi que sa mère et sa fille. Non loin de la barrière, près d'un monastère en ruines,

Digitized by Google

se trouvait un champ abandonné. On y avait creusé un trou de 30 pieds carrés, Chaque jour, après les exécutions, on y jetait pêle-mêle les cadavres sans cercueil, ni linceul. Depuis, le trou avait été refermé. Il contenait le corps des treize-cent sept victimes qui, en quarante-trois jours, avaient été immolées à la barrière du Trône. Aucune croix, aucun indice ne distinguait cette place funèbre, et ce ne fut que par hasard que madame de Montagu et ses sœurs arrivèrent à la découvrir. N'étant pas assez riches pour racheter à elles seules le champ et les ruines, elles ouvrirent une souscription parmi les parents des autres martyrs. L'enclos fut entouré d'un mur. Une église s'édifia. Le monastère relevé servit de retraite aux religieuses de l'Adoration perpétuelle, et une congrégation de missionnaires vint placer dans ce lieu le centre de ses études et de ses migrations apostoliques. La terre où reposent le corps des victimes fut bénie. On y planta une croix; sur des plaques de marbre placées dans le fond des chapelles de l'église on grava la nomenclature des treize cent sept suppliciés, avec l'indication de leur condition et de leur âge, comme ils sont portés sur les registres de la Conciergerie. On remarque sur ses tables funéraires les noms de Lavoisier, du poëte Roucher, d'André Chénier, de M. de Sombreuil, du maréchal de Mouchy et de sa femme, de la maréchale de

Digitized by Google

Noailles, de la duchesse d'Ayen, de la vicomtesse de Noailles. A côté de ces noms illustres figurent ceux d'humbles laboureurs, de pauvres ouvriers, de marchands, de femmes du peuple, de domestiques. D'heure en heure les religieuses de l'Adoration perpétuelle se succèdent au pied de l'autel, où est exposé le Saint-Sacrement, de sorte, que, dans ce lieu d'expiation, dans cette église construite sur un sanglant calvaire et dédiée à Notre-Dame de Paix, il n'y a pas un moment du jour et de la nuit où l'oraison soit interrompue. « Au lieu de figures de marbre, comme on en voit dans les cimetières, ce sont de vivantes épouses de Jésus-Christ qui gardent ces tombeaux. Les larmes sans doute sont taries, car les douleurs les plus légitimes n'ont qu'un temps, comme tout ce qui tient à notre nature mortelle ; mais la prière continue, dégagée, non pas, à Dieu ne plaise! de tout souvenir, mais de tout ressentiment. »

L'idée générale que fait naître la biographie de madame de Montagu est celle qui doit présider aux jugements sur la Révolution. Il faut en effet qu'aux ardentes controverses dont cette terrible époque a été le pretexte ou la cause, succède aujourd'hui une pensée de recueillement et d'apaisement. Au lieu de s'irriter, la postérité s'attendrit. Elle songe moins aux excès qui ont déshonoré la France qu'aux

Digitized by Google

exemple d'héroïsme qui l'ont ennoblie. Concevant une admiration profonde et comme une sorte de gratitude pour les âmes d'élite dont les vertus ont relevé la nature humaine outragée, notre génération comprend la beauté de cette parole évangélique de madame de Montagu, disant, à la nouvelle des massacres de septembre : « Le courage des victimes m'inspire des sentiments de joie et de reconnaissance qui surpassent l'horreur du forfait. »

Digitized by Google

LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN

L'ennui est peut-être l'un des maux dont les femmes souffrent le plus cruellement. Combien de fois, alors même qu'elles n'ont aucun motif sérieux pour s'attrister, ne se laissent-elles pas envahir par ce venin secret qui ronge et qui dévore des âmes en apparence heureuses ! Si quelque chose peut combattre d'une manière efficace cette funeste disposition, c'est l'étude attentive de certaines existences qui ont eu à lutter contre des malheurs exceptionnels. Rien ne fait plus rougir des misères factices, des souffrances d'imagination, que la vue des douleurs réelles, des chagrins respectables et sacrés ;

[1] *Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein. Vie de la marquise de La Rochejaquelein,* par M. Alfred Nettement.

Digitized by Google

rien ne fait mieux ressortir la honte des lâches défaillances que la contemplation des grands courages.

Aucune carrière n'est de nature à inspirer de plus utiles réflexions que celle de la marquise de la Rochejaquelein. Élevée au milieu du luxe et des grandeurs, parmi toutes les magnificences de la cour de Versailles, entourée des noms les plus illustres de la monarchie, auxquels elle touchait par de nombreuses alliances, cette femme d'élite, qui ne semblait née que pour la prospérité, dut boire jusqu'à la lie le calice des amertumes. Il lui fut donné de résumer en elle ce que l'infortune a de plus horrible : toutes les angoisses, toutes les terreurs, toutes les misères, tous les deuils, toutes les douleurs du corps et de l'âme. Cette grande dame, dont l'enfance avait été si heureuse, si privilégiée, sera obligée de garder les moutons. Traquée comme une bête fauve, elle fuira de cabane en cabane, n'ayant pas une tanière où poser tranquillement sa tête. A peine trouvera-t-elle quelques lambeaux de linge pour couvrir la nudité de ses pauvres petits enfants, qui ne tarderont pas à mourir de langueur. Elle souffrira de la faim et de la soif ; elle recevra l'aumône ; autour d'elle, tout sera meurtre et massacre. Ses parents, ses amis seront ou tués les armes à la main, ou fusillés, ou guillotinés. Noyée dans les

Digitized by Google

larmes et dans le sang, elle-même n'échappera que par miracle au supplice. Les femmes qui se plaignent amèrement de telle ou telle contrariété insignifiante apprennent, en lisant de pareilles histoires, ce que c'est qu'une douleur vraiment digne de ce nom. Elles font, par la comparaison de leur sort avec de semblables destinées, un retour salutaire sur elles-mêmes, et prennent quelquefois la sage résolution de ne plus importuner la Providence de leurs plaintes.

La vie de la marquise de la Rochejaquelein offre encore un autre enseignement. Elle montre comment les épreuves aguerrissent et fortifient les caractères, et comment des femmes qui, en temps ordinaires, auraient été faibles et craintives, sont devenues intrépides à l'école de l'adversité. L'héroïne de la Vendée, qui ne recula devant aucun péril, était née timide à l'excès. La première année de son mariage, tout l'effrayait. Ainsi qu'elle le raconte elle-même, elle pleurait de peur en montant le cheval le plus doux. Qui aurait alors pu prédire que cette jeune femme si pusillanime montrerait dans les plus horribles catastrophes une présence d'esprit admirable, qu'elle assisterait sans pâlir à tant de combats, qu'elle passerait à la postérité sous les traits d'une amazone chrétienne? Quelle puissance l'avait ainsi métamorphosée? une puis-

Digitized by Google

sance qui fait des miracles et donne aux êtres les plus faibles la force de supporter de terribles épreuves : le sentiment du devoir.

Victorine de Donnissan, successivement marquise de Lescure et marquise de la Rochejaquelein, naquit à Versailles, le 25 octobre 1772. Son père était le marquis de Donnissan et de Citran, maréchal de camp, grand sénéchal de Guyenne et de Libourne, gentilhomme ordinaire de Monsieur, frère du roi. Sa mère était Marie-Françoise de Durfort de Civrac, dont le père, le duc de Durfort, cordon bleu et chevalier d'honneur de Madame Victoire, fille de Louis XV, avait été ambassadeur de France à Venise et à Naples. Victorine de Donnissan fut tenue sur les fonts baptismaux par Monsieur, le futur Louis XVIII, et par Madame Victoire, tante de Louis XVI. Les premières années de sa vie s'écoulèrent au milieu du calme et de l'opulence. Ses qualités personnelles, aussi bien que l'éclat de sa position sociale, semblaient devoir lui ouvrir les perspectives les plus brillantes, quand les mauvais jours de la Révolution arrivèrent. Elle était à Versailles pendant les journées d'octobre 1789, et, après avoir assisté aux dernières pompes de la monarchie, elle en vit les premières angoisses. Ce fut au milieu de la tourmente, à la fin de l'année 1791, qu'elle épousa son cousin, le marquis de Lescure. Il avait vingt-cinq ans, elle dix-

Digitized by Google

neuf. « Quelquefois, dit M. Nettement, quand un grand fleuve sort de son lit, on aperçoit au milieu des débris des édifices et des grands arbres déracinés par ses eaux qu'il entraîne, un nid de mousse surnager à la surface du courant. C'est ainsi que les jeunes et purs amours de mademoiselle Donnissan vont un moment apparaître dans le déluge de la Révolution. » Le mariage fut célébré au château de Citran, dans le Médoc. On donna un grand dîner aux paysans, et, le soir, les jeunes époux dansèrent avec eux.

Le marquis de Lescure et sa femme se rendirent à Paris en 1792. C'était le moment où toute la noblesse émigrait. M. de Lescure resta. A ceux qui lui disaient que peut-être les émigrés, en rentrant en France, chercheraient à répandre des doutes sur son honneur et sa bravoure, il répondait : « Je ne me battrais pas en duel avec eux, la religion me le défend ; mais, à la première guerre juste qui s'allumerait en Europe, j'irais servir comme volontaire, et je saurais bien montrer si je manque de courage. » Il habitait, à Paris, l'hôtel Diesbach, rue des Saussaies. Le 10 août 1792, une foule menaçante en voulait à sa vie et entourait sa demeure, en poussant des cris de colère. A la tombée de la nuit, il alla chercher, avec sa femme, un asile chez une ancienne femme de chambre de la famille.

Digitized by Google

Quinze jours après, les deux époux, ayant obtenu de faux passeports, parvinrent à s'échapper de Paris et se rendirent au château de Clisson, situé dans cette partie du Poitou qu'on appelle le Bocage.

Au mois de mars 1793, le pays se soulève contre la république. Un pauvre colporteur de laine, Cathelineau, du village de Pin-en-Mauges, a donné le signal. Les paysans n'ont ni poudre, ni canons. Ils en prendront aux Bleus. Le jeune Henri de la Rochejaquelein, âgé de vingt ans, a tout à coup « cet air martial, ce regard d'aigle, » que désormais il ne quittera plus. « Mes amis, s'écrie-t-il, je ne suis qu'un enfant, mais par mon courage je me montrerai digne de vous commander. Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » La bravoure de ces guerriers improvisés a trouvé un utile auxiliaire dans la nature du pays, véritable labyrinthe, dont ils connaissent tous les détours, et où des haies innombrables entourent chaque champ et chaque prairie. Il n'y a pas de buisson qui ne devienne un rempart derrière lequel combattent d'invisibles soldats. Chaque trouée dans le feuillage est une meurtrière. L'écho des bois multiplie le bruit de la fusillade. Pour prendre des canons à l'ennemi, les Vendéens n'ont besoin que de bâtons. Au moment où ils voient la mèche allu-

Digitized by Google

mée s'approcher de la lumière, ils se jettent à plat ventre, laissant le coup partir ; puis, se relevant en un clin d'œil, ils bondissent sur les pièces, et s'en emparent, en assommant à coups de bâton les canonniers. Cette tactique qu'on admire avec raison chez les zouaves, les Vendéens l'ont inventée. Comme le remarque M. Nettement, il n'y a rien de nouveau pour les Français sous le soleil de la victoire. Les cavaliers sont sur des chevaux de meuniers, de colporteurs, de poissonniers, avec des brides et des étriers de cordes. La bataille une fois gagnée ou perdue, les combattants retournent dans leurs cabanes. Mais, dès qu'on veut tenter une nouvelle entreprise, l'armée se reforme bien vite. On sonne le tocsin. Les paysans arrivent en foule. Alors on lit, dans l'église du village, une réquisition ainsi conçue : « Au saint nom de Dieu, de par le roi, telle paroisse est invitée à envoyer le plus d'hommes possible en tel lieu, tel jour, à telle heure ; on apportera des vivres. » Et tous les combattants arrivent exactement au rendez-vous.

Curieux contraste, tandis que l'armée royaliste a pour général en chef un paysan, Cathelineau, l'armée républicaine a pour chef un grand seigneur, le duc de Gontaut-Biron, si célèbre par son élégance à la cour de Louis XVI, sous le nom de duc de Lauzun. Les gentilshommes vendéens ont grand soin de

Digitized by Google

traiter d'égal à égal avec chaque officier paysan, et l'égalité règne plus dans leurs rangs que dans les armées de la république. Le général Foy l'a dit : « On n'a vu nulle part ailleurs tant de noble vaillance et une pareille unanimité de dévouement. » Au combat de Torfou, les Vendéens faiblissent. « Y a-t-il 400 hommes assez braves pour venir mourir avec moi ? » s'écrie M. de Lescure. Les gens de la paroisse des Échaubroignes, qui, ce jour-là, sont 1,700 sous les armes, répondent tous à grands cris : « Oui, monsieur le marquis, nous vous suivrons où vous voudrez. » Une autre fois, Henri de la Rochejaquelein, comme Condé, jette son chapeau dans les retranchements ennemis, au plus fort de la mitraille : « Qui va me le chercher? » dit-il, et aussitôt les paysans s'élancent, rapides comme l'éclair. En poursuivant les Bleus devant Laval, il se trouve seul, dans un chemin creux, aux prises avec un fantassin de l'armée républicaine. Depuis le combat de Martigné, où il a été blessé, il porte le bras droit en écharpe, sans être pour cela moins actif, moins hardi. De la main gauche, il saisit le fantassin au collet, et gouverne si bien son cheval avec les jambes que cet homme ne peut lui faire aucun mal. Les paysans arrivent et veulent mettre à mort le soldat. La Rochejaquelein le leur défend. « Retourne vers les républicains, dit-il

Digitized by Google

au soldat. Raconte-leur que tu as été seul à seul avec le général des brigands, qui n'a qu'une main et point d'armes, et que tu n'as pu le tuer. »

Ce qui donne à cette guerre une physionomie saisissante, c'est son caractère religieux. « Si le ciel venait à tomber, disaient les vieux Gaulois, nous le soutiendrions de nos lances. » Les Vendéens aussi croient qu'ils soutiennent le ciel, et qu'ils sont les vengeurs de Dieu. Au combat de Dol, le curé de Sainte-Marie-de-Ré monte sur un tertre et s'écrie, pendant que la fusillade commence : « Mes enfants, je marcherai à votre tête, le crucifix à la main. Que ceux qui veulent me suivre se mettent à genoux. Je leur donnerai l'absolution. S'ils meurent, ils iront en paradis; mais les poltrons qui trahissent Dieu et abandonnent leurs familles, les bleus les égorgeront, et ils iront en enfer. » Au combat de Fontenay, les paysans aperçoivent une croix de mission. Aussitôt, ils se prosternent à la portée du canon. « Laissez-les prier, dit M. de Lescure, ils ne s'en battront que mieux. »

Au milieu de ces luttes vraiment extraordinaires, on rencontra des femmes qui rivalisèrent de courage avec les soldats les plus braves. Jeanne Robin, de la paroisse de Courlay, fut tuée, les armes à la main. « Mon général, disait-elle, vous ne me dépasserez pas, je serai toujours plus près des bleus que vous. »

Digitized by Google

Elle avait communié avant de partir pour la bataille. Une petite fille de treize ans, qui était tambour, périt au combat de Luçon. Renée Bordereau, qui s'était faite *cavalier* pour venger la mort de son père, se distingua par son héroïsme. A la bataille de Dol, les femmes firent des prodiges de valeur. Elles arrêtaient les fuyards, les frappaient, s'opposaient à leur passage. La femme de chambre de madame de la Chevalerie prit un fusil, mit son cheval au galop et cria : « En avant ! Au feu les Poitevines ! »

Ce n'est pas seulement par le courage que brillent les Vendéennes. « Anges de la prière et du dévouement, a dit Mgr l'évêque de Poitiers, dans l'oraison funèbre de la marquise de la Rochejaquelein, elles sont à genoux durant le combat. Elles ont préparé les scapulaires et les images du cœur sacré de Jésus, qui sont l'unique cuirasse des guerriers. Comme les filles de la charité, elles ont une adresse merveilleuse pour panser les blessures. Elles connaissent la vertu des plantes qui guérissent. Instruments de pardon et de miséricorde, elles obtiennent la grâce des transfuges et souvent celle des prisonniers. »

Au premier rang de ces femmes saintes et grandes par le cœur apparaissait la digne compagne de M. de Lescure. Un jour elle apprit que son

Digitized by Google

mari venait d'être blessé. Aussitôt elle sauta sur une mauvaise monture, sans laisser le temps d'arranger les étriers inégaux, et, partant au galop, elle fit trois lieues en trois quarts d'heure par les plus mauvais chemins pour aller rejoindre le blessé. « Et depuis lors, dit-elle dans ses mémoires, je n'ai eu aucune frayeur de monter à cheval. »

Le temps des grandes épreuves approchait. Au commencement de la campagne, lorsque les Vendéens étaient maîtres de la majeure partie du Bocage, madame de Lescure habitait avec sa mère le château de la Boulaye, qui servait de quartier général à l'armée. Mais bientôt il fallut renoncer à cet asile, errer de bourg en bourg, avec une mère malade, une tante octogénaire, une petite fille nouvellement sevrée. Souvent, dans les ténèbres, le bruit du canon annonçait qu'il était temps de fuir et que les bleus approchaient. Le 16 octobre 1793, madame de Lescure avait couché à Trementine. A trois heures du matin, elle fut réveillée par les détonations d'artillerie qu'on entendait du côté de Saint-Florent et de Mont-Jean. On se leva pour aller à la grand'messe que le curé devait célébrer la nuit. L'église du village était pleine. La plupart de ceux qui écoutaient les paroles du prêtre allaient mourir.

On avait annoncé que M. de Lescure venait

Digitized by Google

d'être tué, et le curé voulait préparer à cette nouvelle la femme qu'il croyait déjà veuve. Il lui disait : « Dieu vous éprouvera sans doute par de grandes infortunes. Vous devez vous résigner, et ne songer qu'au ciel et à la récompense qui vous y attend. » Glacée d'effroi, madame de Lescure l'écoutait, le regardait, ne sachant que croire, et pendant ce temps-là, le bruit du canon redoublait. Il fallut sortir de l'église. La pauvre femme faillit tomber évanouie. On la mit à cheval, et, comme elle continuait à fuir, sans savoir où elle trouverait un refuge, elle apprit, à une lieue de Beausse, que son mari n'avait pas été tué, mais qu'il était gravement blessé. Elle le trouva dans un état horrible. Une balle, l'ayant frappé au sourcil gauche, était sortie derrière l'oreille. Sa tête était toute fracassée, son visage prodigieusement enflé. C'est à peine s'il pouvait articuler une parole. L'inquiétude la plus affreuse s'était mêlée à ses souffrances. Il avait envoyé trois courriers à sa femme, sans qu'aucun d'eux l'eût rencontrée, et il la croyait tombée entre les mains d'ennemis qui n'épargnaient pas plus les femmes que les hommes.

Hélas! la réunion des deux époux avait lieu sous de tristes auspices, dans un village encombré de fuyards et de blessés, à la veille d'un nouveau combat. Les Vendéens, écrasés sous le poids

Digitized by Google

d'une lutte inégale ; allaient passer la Loire, dans l'espérance de trouver sur l'autre rive un sort moins rigoureux. Tandis qu'à l'horizon brillait le reflet des incendies allumés par les républicains, 80,000 personnes, soldats, blessés, femmes, vieillards, enfants se pressaient sur le bord du fleuve. Ce fut, comme on l'a dit, la Bérézina de la Vendée. Ce désordre, ce désespoir, cette terrible incertitude de l'avenir, ce spectacle immense, cette foule égarée, ce fleuve qu'il fallait traverser, tout cela rappelait à madame de Lescure, suivant ses propres expressions, « les redoutables images du jugement dernier. » De l'autre côté de la Loire, comme elle entrait dans le bourg de Varades, un paysan s'approcha d'elle : « Nous avons quitté notre pays, lui dit-il, nous voilà à présent tous frères et sœurs, nous ne nous quitterons plus ; je vous défendrai jusqu'à la mort. »

M. de Lescure suivait l'armée dans une charrette dont les cahots lui arrachaient des cris de douleur. Il apprit, sur la route, le supplice de Marie-Antoinette. « Ah ! dit-il, les monstres l'ont donc tuée ! Je me battais pour la délivrer ; si je vis, ce sera pour la venger. » Dieu en avait décidé autrement : peu de jours après, M. de Lescure rendait le dernier soupir. Quelques heures avant sa mort, il exprimait à sa fidèle compagne le chagrin

Digitized by Google

de la laisser au milieu d'une affreuse guerre civile, grosse et avec un petit enfant; et, comme il la voyait étouffer de larmes : « Oui, continua-t-il, ta douleur seule me fait regretter la vie; pour moi, je meurs tranquille. Assurément, j'ai péché; mais cependant je n'ai rien fait qui puisse me donner des remords et troubler ma conscience. J'ai vu souvent la mort de près, et je ne la crains pas; je vais au ciel avec confiance. Je ne regrette que toi. J'espérais faire ton bonheur. Si jamais je t'ai donné quelque sujet de plainte, pardonne-moi. »

Pendant les six semaines qui s'écoulèrent depuis la mort de Lescure jusqu'à la dispersion définitive de l'armée, la malheureuse veuve souffrit toutes les tortures physiques et morales : le froid, la faim, la fatigue, la maladie, la misère, surtout la douleur. Les chemins étaient affreux; une pluie glaciale venait transir les membres des fugitifs. L'hiver était d'une grande rigueur; on marchait dans la boue et dans le sang. C'est à peine si les survivants de tant de combats se reconnaissaient sous les misérables haillons dont ils étaient couverts. La marquise de Lescure, cette grande dame autrefois si riche, si élégante, fille d'un marquis, petite-fille d'un duc, portait des vêtements de mendiante, un capuchon de laine, une vieille couverture, un grand morceau de drap attaché au cou avec des ficelles, des pan-

Digitized by Google

toufles retenues aux pieds avec de petites cordes. Son cheval avait une selle à la houzarde avec une chabraque de peau de mouton. Le chagrin et la fièvre la rendaient plus méconnaissable encore que son costume. La nuit, elle couchait quelques heures avec sa petite fille mourante dans le chariot qui contenait la caisse de l'armée. Sa vieille tante l'abbesse fut prise par les bleus au milieu du désordre de la retraite d'Angers, et, malgré ses quatre-vingts ans, ils la fusillèrent.

Quand l'armée agonisante revit cette rive de la Loire qu'elle avait si souvent regrettée, la grande émigration vendéenne qui, deux mois auparavant, comptait 80,000 personnes, se trouvait réduite à 10,000, parmi lesquelles il n'y avait guère que 7,000 combattants. Plus de commandement, plus d'obéissance; chacun disposait de son sort. La Loire était débordée; les bleus garnissaient l'autre rive. Le passage du fleuve fut impossible. Il fallut quitter Ancenis et rester sur la rive droite. Madame de Lescure eut alors un nouveau sacrifice à accomplir. Sa petite fille était si malade que la pauvre mère, ne pouvant l'emmener dans une fuite qui était un désastre, la confia à d'honnêtes métayers des environs d'Ancenis. Elle ne devait plus la revoir; les funérailles de la malheureuse Vendée allaient sonner. La veille du jour où la grande armée livra sa

Digitized by Google

dernière bataille à Savenay, au mois de décembre 1793, M. de Marigny dit à madame de Lescure : « C'en est fait, nous sommes perdus ; nous ne sommes pas en état de résister à l'attaque de demain. Dans douze heures l'armée sera exterminée. J'espère mourir en défendant votre drapeau (le drapeau qu'elle avait brodé). Tâchez de fuir, sauvez-vous pendant cette nuit ; adieu. » Il fallut bien se résigner à suivre ce douloureux conseil. Le marquis de Donnissan, qui devait, quelques jours plus tard, être pris et fusillé, embrassa pour la dernière fois sa femme et sa fille, et les deux fugitives, habillées en paysannes bretonnes, allèrent chercher un refuge dans quelque cabane isolée. Elles partirent au milieu de la nuit.

De temps à autre on entendait dans le lointain des coups de fusil. Le terrain était entrecoupé de fossés remplis d'eau, et les fugitives, peu habituées à porter des sabots, glissaient et tombaient à chaque instant. Les bleus parcouraient la campagne, massacrant tout ce qu'ils rencontraient ; il serait difficile de dire ce qu'il fallut à madame de Lescure et à sa mère de prudence, de sang-froid, de présence d'esprit, pour échapper à une mort qui paraissait certaine. Pendant près d'une année, les deux femmes, toujours déguisées en paysannes bretonnes, et se faisant appeler l'une Jeannette, l'autre Marion, vé-

Digitized by Google

curent dans des alarmes continuelles. Quand une escouade républicaine approchait, une petite fille sourde et muette allait les avertir par signes des dangers qu'elles couraient. Dans le jour, madame de Lescure gardait les moutons, près du village de Prinquiaux. La nuit, elle couchait dans une grange, sur le même lit que madame de Donnissan. Combien de fois, en entendant le piétinement des bœufs dans l'étable voisine, ne crut-elle pas que c'étaient les bleus qui venaient l'égorger ! Elle dut changer souvent d'asile et accoucha, dans le hameau de la Bournelière, de deux jumelles qui moururent l'une au bout de quelques jours, l'autre au bout de quelques mois. La pauvre mère les pleura amèrement. « Et cependant, dit-elle, j'étais loin de regarder la vie comme un bonheur. »

En 1795 il y eut une amnistie. La terreur, épuisée par la fatigue du crime, était lasse de sang. Madame de Lescure et sa mère arrivèrent à Bordeaux, au mois de février, et se rendirent au château de Citran, dans le Médoc, sans y être d'abord inquiétées. Mais, le 18 fructidor amena une recrudescence de sévérité contre les royalistes. Madame de Lescure avait été inscrite sur la liste des émigrés, contre toute raison, puisqu'elle n'avait jamais quitté la France. Elle dut en sortir, sous peine de mort, comme les émigrés non rayés, et ce ne fut qu'au bout d'un exil de dix-

Digitized by Google

huit mois en Espagne, qu'elle fut autorisée à revenir dans sa patrie.

Sa mère la pressait de se remarier. Elle ne s'y décida qu'en 1802, lorsqu'elle eut vu dans le Poitou le marquis Louis de la Rochejaquelein, le frère de M. Henri, comme les paysans appelaient leur général. « Il me sembla, dit-elle, qu'épouser Louis de la Rochejaquelein, c'était m'attacher encore plus à la Vendée, en unissant deux noms qui ne devaient point se séparer. » Elle eut huit enfants de ce second mariage. Sa vie était devenue aussi calme qu'elle avait été agitée, et, sous les traits vénérables de la mère de famille, modeste et recueillie, on reconnaissait à peine la femme que l'imagination se représentait comme une guerrière, comme une Clorinde. A la première restauration, son mari fut nommé maréchal de camp et commandant de la compagnie des grenadiers à cheval de la maison du roi. Pendant les Cent jours, il prit part au soulèvement, et fut tué, les armes à la main, le 4 juin 1815. Lors de la prise d'armes de 1832, son fils, Louis de la Rochejaquelein, blessé d'un coup de feu près des ruines du château de Clisson, s'expatria, pour échapper aux poursuites judiciaires. Il alla chercher de nouveaux dangers au service d'une cause malheureuse en Portugal et périt, en 1833, à l'attaque d'une redoute devant Lisbonne.

Digitized by Google

La marquise de la Rochejaquelein a raconté elle-même sa vie jusqu'en 1814, dans les célèbres Mémoires qui, revus et mis en ordre par M. de Barante ont eu un tel succès d'intérêt et d'attendrissement. Il restait à faire le récit des dernières années de cette femme supérieure et à retracer dans son ensemble une existence si dramatique et si touchante. M. Alfred Nettement s'est chargé de ce soin. Dans un livre écrit avec émotion, il a suivi madame de la Rochejaquelein depuis le berceau jusqu'à la tombe. Il l'a montrée fidèle jusqu'à la dernière heure aux souvenirs de sa jeunesse, consacrant son temps, sa bourse, son crédit au service de toutes les familles vendéennes. « Durant plus de cinquante ans, dit-il, on la vit armée de l'aiguille et du fuseau, occupée à préparer de ses mains des habits de laine, des vêtements de toutes les tailles pour les vieillards, les femmes, les enfants. Elle connaissait par cœur toutes les familles, elle savait l'histoire des nouvelles générations, le nom et l'âge des enfants. Chacun de ces ouvrages avait sa destination marquée, qui le rendait encore plus précieux pour celui auquel il parvenait. Pendant que sa conversation charmait l'assistance attentive, elle ne quittait pas son tissu de laine. Tout au plus, dans le feu de la narration, abandonnait-elle un instant l'aiguille, qu'elle enfonçait alors dans la blanche et abondante chevelure

Digitized by Google

qui couvrait son vénérable front. Un moment après elle reprenait l'aiguille, et poursuivait sa trame en même temps que son discours. » Dans les dernières années de sa vie, elle habitait Orléans, où l'avait attirée le voisinage de deux de ses filles, mesdames de Chauvelin et de Mallet. Atteinte de cécité, elle supporta ce mal cruel avec la douceur que donne la religion, et mourut, le 15 février 1857, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle avait exprimé le désir d'être enterrée dans le caveau de Saint-Aubin-de-Baubigné. Son cercueil traversa, étapes par étapes, les mêmes contrées qu'elle avait parcourues, soixante-quatre ans auparavant, avec la Vendée victorieuse, puis avec la Vendée agonisante. Partout les populations s'inclinaient pieusement devant les restes de la femme qui avait mérité le nom de mère des pauvres. Un éloge funèbre fut prononcé dans l'église de Saint-Aubin-de-Baubigné par l'évêque de Poitiers. Il prit pour texte de son discours ce verset du livre des Proverbes : « Elle a mis sa main à de grandes entreprises, et ses doigts ont saisi le fuseau : *Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum.* »

Les hommes de tous les partis sont obligés de reconnaître ce qu'il y a de noble et d'élevé dans la carrière d'une femme qui a résumé en elle les souffrances de tout un pays, et qui restera certainement comme l'héroïne la plus intéressante d'une guerre

Digitized by Google

dont le caractère grandiose avait arraché à la république elle-même un cri de surprise. La postérité n'est ni blanche, ni bleue. Admirant le dévouement sous quelque drapeau qu'il se manifeste, elle rend hommage à la vertu, partout où elle la rencontre, et s'incline devant l'esprit de sacrifice, devant l'héroïsme dont royalistes et républicains ont donné des exemples mémorables. Le temps de la colère est passé. Celui de la justice et de l'impartialité commence. Aux ardentes récriminations que les partis se jetaient mutuellement à la face doit succéder une pensée plus grave, plus haute, plus conforme aux sentiments de patriotisme et d'humanité qui sont l'âme de la France, et les opinions politiques ne doivent influer en rien sur le respect que mérite tout ce qui est magnanime.

Digitized by Google

LA MARQUISE DE LA FAYETTE[1]

Parmi les femmes courageuses que la Révolution fit sortir tout à coup du dix-huitième siècle, jusque-là si amolli et si léger, il n'y a peut-être pas une figure plus vénérable que la marquise de la Fayette. Intrépide comme une stoïcienne, elle avait la douceur, la tendresse, la bonté des femmes évangéliques. Son caractère, fortifié par les plus rudes épreuves, résuma dans une seule existence ce que l'antiquité a de plus noble et ce que le christianisme a de plus pur. Il semble que la Providence ait voulu charger quelques belles âmes d'expier

[1] *Vie de madame de la Fayette,* par madame de Lasteyrie, sa fille, précédée d'une Notice sur sa mère, madame la duchesse d'Ayen. 1 vol. in-12. Techener.

Digitized by Google

les fautes et les scandales de tout un siècle. Aux femmes égoïstes, vicieuses, occupées de toutes les futilités coupables d'une société frivole et corrompue, devaient succéder des femmes qui reculèrent les bornes de la force morale et de l'esprit de sacrifice. Ces saintes ont attiré les bénédictions divines sur la France : elles ont contribué à l'apaisement des partis, développé la morale publique, légué à l'avenir des exemples qui sont des enseignements précieux. Elles ont rappelé par leurs vertus à la fois féminines et viriles ces paroles de saint Chrysostome : « Il est des femmes qui non-seulement ont été plus courageuses que les hommes, mais sont arrivées presque à l'impassibilité des anges... Il en est qui, semblables au rocher immobile, non-seulement n'ont point été entraînées par la vague, mais ont brisé autour d'elles l'onde écumante; c'était la solidité du fer et la dureté limpide du diamant : *ut ferrum, ut adamas.* » Méditer sur la vie de ces héroïnes du devoir, c'est se donner par la contemplation de grandes infortunes noblement supportées la force de subir avec résignation les mesquines misères et les contrariétés quotidiennes de la vie. En se reportant à ces époques terribles, on se reproche le moindre murmure contre sa destinée, et l'on finit par se dire qu'une plainte est un blasphème. Ainsi l'âme se relève et se retrempe. Qui-

Digitized by Google

conque lira la vie de la marquise de la Fayette, écrite par sa fille madame de Lasteyrie[1] avec un si profond sentiment de respect filial, tirera de cette lecture une impression de recueillement et de piété. Le succès de pareils livres est un bon signe pour notre époque. Il prouve combien les généreuses pensées ont d'écho dans les cœurs, et combien les esprits, fatigués par les puérilités et les exagérations d'une littérature toute factice, reviennent volontiers aux saines émotions et aux grands sentiments de la nature.

Adrienne de Noailles, marquise de la Fayette, naquit le 2 novembre 1759, du duc d'Ayen, fils aîné du maréchal de Noailles, et d'Anne-Louise-Henriette d'Aguesseau. Dès son enfance, elle montra un caractère sérieux et ferme. Troublée par des doutes religieux dont elle a depuis comparé le tourment aux plus grandes peines qu'elle ait ressenties dans une vie si remplie d'anxiétés et de douleurs, elle rechercha la vérité avec cette droiture, cette sincérité qui finit toujours par ouvrir les yeux à la lumière. Elle voulut différer sa première communion jusqu'au jour où la conviction serait profonde dans son âme. Ses sentiments chrétiens ne furent donc ni l'effet de l'habitude ni la

[1] Marie-Antoinette-Virginie de la Fayette, née en septembre 1782, mariée au marquis de Lasteyrie en 1083, morte le 23 juillet 1849.

Digitized by Google

suite d'idées irréfléchies. Sa foi, d'abord chancelante, devint inébranlable, et sa religion, affermie par les études les plus sérieuses comme par les méditations les plus graves, fut le secret de cette grandeur d'âme, de cette élévation d'esprit et de cœur qui eut le double caractère de l'héroïsme et de la sainteté.

Adrienne de Noailles n'avait que quatorze ans et demi quand elle épousa le marquis de la Fayette, qui n'en avait lui-même que seize. Le mariage fut célébré le 11 avril 1774. Portant un nom illustre, et orphelin de père et de mère, M. de la Fayette se trouvait déjà en possession d'une immense fortune. La destinée semblait sourire à sa charmante compagne. Jeunesse, beauté, grande position de naissance et de richesse, joies de l'intelligence et du cœur, elle avait tous les dons, et ne paraissait née que pour la prospérité, elle qui devait un jour faire un si noble usage du malheur. Elle habitait avec son mari et ses parents rue Saint-Honoré, dans le magnifique hôtel de Noailles, sur l'emplacement duquel on a construit la rue d'Alger. Il n'y avait pas dans la haute société française de milieu plus brillant. Toutes les élégances du luxe et de l'esprit se donnaient rendez-vous dans cette hospitalière et somptueuse demeure.

« Le vieil édifice social, dit M. de Ségur, était

Digitized by Google

totalement miné, sans qu'à la superficie aucun symptôme frappant annonçât sa chute prochaine... Retrouvant dans nos châteaux, avec nos paysans, nos gardes et nos baillis, quelques vestiges de notre ancien pouvoir féodal, jouissant à la cour et à la ville des distinctions de la naissance, élevés par notre nom seul aux grades supérieurs dans l'armée, et, libres désormais de nous mêler sans faste et sans entraves à tous nos concitoyens pour goûter les douceurs de l'égalité plébéienne, nous voyions s'écouler ces courtes années de notre printemps dans un cercle d'illusions et dans une sorte de bonheur, qui, je crois, en aucun temps, n'avait été destiné qu'à nous. » Le jeune marquis de la Fayette, qui pouvait jouir si facilement de cette position privilégiée, méditait de s'arracher à toutes les séductions qui étaient autour de lui, pour se jeter, tête baissée, dans des entreprises audacieuses.

Sous une apparence taciturne et modeste jusqu'à la timidité, il cachait une volonté inflexible, une âme de feu, une opiniâtreté de sentiments bien rare dans la jeunesse. Une voix secrète lui disait que de grandes choses allaient s'accomplir. La guerre de l'indépendance américaine venait d'éclater. Il était âgé de dix-neuf ans. Un enthousiasme irrésistible l'entraînait à mettre sa fortune et sa vie au service d'un peuple qui luttait pour la liberté. Ses proches

Digitized by Google

taxaient sa résolution de folie. Le gouvernement s'opposait par tous les moyens à son départ. Seule, sa femme, qui cependant l'aimait avec passion, n'essaya point de le retenir. Elle ne voulut pas être un obstacle à la gloire de l'homme qu'elle chérissait.

Du moment où son mari lui persuada qu'il obéissait à une inspiration de conscience, elle n'hésita plus, sacrifiant sans murmure son bonheur, et s'habituant ainsi, dès les premiers jours de la jeunesse, à cette abnégation, à ce dévouement sans bornes qui devait se manifester dans toutes les phases d'une existence si bien remplie. Heureux les hommes qui ont une pareille compagne! les joies de la famille, au lieu de les amollir, les fortifient; leur maison est un sanctuaire, et ils trouvent au foyer domestique une flamme qui, en réchauffant leur cœur, le rend capable de grandes actions!

M. de la Fayette reparut à Paris le 21 janvier 1782, au moment où on ne l'attendait pas. L'indépendance américaine était assurée. Ce jour-là on célébrait à l'Hôtel de Ville une grande fête en l'honneur de l'héritier du trône. Madame de la Fayette y assistait Informée de l'arrivée du vainqueur de Cornwallis à l'hôtel de Noailles, la reine y conduisit elle-même madame de la Fayette. La France entière tressail-

Digitized by Google

lait d'allégresse. A moins d'être doué du triste don de prophétie, personne n'aurait pu entrevoir l'abîme prochain vers lequel un rapide courant entraînait cette société française, qui se livrait avec tant de confiance aux nobles enivrements et aux aspirations patriotiques.

Madame de la Fayette avait au même degré que son époux le désir ardent du bien, l'horreur de toutes les injustices. Elle le vit avec joie travailler à la suppression de la traite des noirs, et acheter une plantation à Cayenne, afin d'y donner l'exemple d'un affranchissement graduel. C'est elle qui s'occupa spécialement de tous les détails et de toute la correspondance relative à l'entreprise. C'est elle encore qui encouragea son mari à réclamer, en 1787, pour les protestants le droit d'avoir un état civil. Plus elle était dévouée à l'Église, plus elle détestait les persécutions si opposées à l'esprit de l'Évangile. Les principes de tolérance s'alliaient dans son esprit à un zèle religieux très-ardent.

Le moment des orages approchait. En 1789, M. de la Fayette devint commandant de la garde nationale de Paris. Bientôt il courut les plus grands dangers. Jamais sa femme ne le voyait sortir sans avoir la pensée qu'elle lui disait adieu pour la dernière fois. Nommé, en 1791, commandant d'une des trois armées qu'on forma à cette époque, il n'échappa que

Digitized by Google

bien peu de temps à la persécution qui poursuivit alors tous les hommes de bien. Il fut contraint, pour sauver sa tête, de s'enfuir de France. Sa femme fut incarcérée au Puy. C'est de là qu'elle écrivit à Brissot une lettre qui finissait ainsi : « On adoucirait ma prison en me permettant de la choisir à Chavaniac[1], sur ma parole et la responsabilité de la municipalité de mon village. Si vous voulez me servir, vous aurez la satisfaction d'avoir fait une bonne action en adoucissant le sort d'une personne qui, vous le savez, n'a pas plus de moyens que d'envie de nuire. Je consens à vous devoir ce service. » On accéda d'abord à sa demande, et on lui permit de rester à Chavaniac, sous la seule responsabilité de l'administration. Mais bientôt après, le département décida que la commune fournirait chaque jour six hommes pour la garder.

Aussitôt elle se rendit à la séance et elle dit : « Je déclare, messieurs, que je retire la parole que j'ai donnée, si l'on met des gardes à ma porte. Choisissez entre les deux sûretés. Je ne puis me choquer que vous ne me croyez pas une honnête femme, mon mari a beaucoup mieux prouvé qu'il était un bon patriote; mais vous permettrez que moi-même je croie à ma probité, et que je ne cumule pas ma

[1] Chavaniac était le lieu de naissance de M. de la Fayette.

Digitized by Google

parole avec des baïonnettes. » Il fut alors convenu qu'on supprimerait la garde. Comme elle était respectable, cette noble marquise de la Fayette, dans ces montagnes de l'Auvergne dont l'air pur lui inspirait de grandes pensées, en face de cette majestueuse nature dont le calme grandiose contraste avec les misérables agitations des hommes! Longtemps on s'est souvenu à Chavaniac de la grande dame, prisonnière sur parole, qui ne permettait pas plus de douter de sa loyauté que de son courage, et devant qui les révolutionnaires les plus ardents, les plus criminels même, étaient obligés de s'incliner, tant le prestige de la vertu est supérieur à celui de la naissance et de la fortune! Elle était l'hôte de ces braves paysans qui la consolaient de ses malheurs par leur respect, et qui comprenaient tout ce qu'il y a de vénérable dans une grande infortune noblement supportée. Mais il fallut quitter ce séjour, qui était autant un asile qu'une prison. La Terreur réclamait sa proie. Il fallut se laisser conduire dans cette fournaise de Paris, dans ce gouffre béant qui dévorait tant de victimes. Madame de la Fayette était parfaitement convaincue, en s'éloignant de Chavaniac, qu'elle allait au supplice.

Ce qu'elle savait aussi, c'est qu'elle ne courberait le front que devant Dieu; que jamais les hommes ne lui arracheraint une action, une parole

Digitized by Google

indigne d'elle; que dans son frêle corps de femme habitait une âme indomptable; qu'elle pourrait être emprisonnée, torturée, assassinée; mais qu'aucune puissance humaine ne parviendrait à l'humilier, parce que sa force venait du ciel. Dans sa prison, elle rédigea un testament dont voici quelques passages : « Seigneur, tous les éléments de ma vie sont entre vos mains; soyez toujours avec moi, et alors je ne craindrai rien au milieu des ombres de la mort même... Je pardonne de tout mon cœur à mes ennemis, si j'en ai, à mes persécuteurs, quels qu'ils soient, et même aux persécuteurs de ce que j'aime... Je déclare que je n'ai jamais cessé d'être fidèle à ma patrie, que je n'ai jamais pris part à aucune intrigue qui pût la troubler, que les principes de mon attachement pour elle sont inébranlables, et qu'aucune persécution, de quelque part qu'elle vienne, ne peut les altérer. Un modèle bien cher à mon cœur me donne l'exemple de ces sentiments... Je donne à mes enfants mes plus tendres bénédictions, et je demande à Dieu, au prix de cette vie que j'eusse désiré consacrer à leur bonheur, de l'opérer lui-même en les rendant dignes de lui. »

Madame de la Fayette avait fait le sacrifice de son existence. Mais, hélas! il lui était réservé un destin plus affreux que la mort même. Elle allait perdre

Digitized by Google

le même jour sa grand'mère, sa mère et sa sœur. Ce que souffrit madame de la Fayette, en apprenant le triple supplice, il est difficile de le peindre. « Remerciez Dieu, écrivait-elle à ses enfants, d'avoir conservé ma vie, ma tête, mes forces. Dieu m'a préservée de la révolte contre lui, mais je n'eusse pas supporté l'apparence d'une consolation humaine. » Cependant, le 9 thermidor avait sonné. Les prisonniers étaient relâchés. Mais la marquise de la Fayette resta captive, tant le nom de son époux était devenu odieux aux hommes de la Révolution. Legendre, qui l'interrogea, lui répéta qu'il détestait son nom et son mari. Elle répondit avec autant de courage que de noblesse qu'elle saurait défendre son nom et son mari toujours et contre tous. On la traita d'insolente et on la renvoya dans sa prison. Elle y était en compagnie d'anciens terroristes, avec le gouverneur de Saint-Just, qui se glorifiait de son élève, avec l'accusateur du tribunal d'Orange, célèbre par ses atrocités. Elle obtint là, comme partout ailleurs, le respect de tous. Il semblait, comme a dit sa fille, que sa captivité eût été prolongée, afin qu'elle reçût les hommages des partis les plus opposés, et même des plus grands criminels.

Elle ne fut délivrée que le 22 janvier 1795, grâce à l'intervention du ministre des États-Unis. Elle en-

Digitized by Google

voya alors son fils Georges de la Fayette en Amérique avec une lettre pour le général Washington : « Je mets mon cher enfant, écrivait-elle dans cette lettre, sous la protection des États-Unis, qu'il est depuis longtemps accoutumé à regarder comme une seconde patrie, et sous la protection particulière de leur président, dont je connais les sentiments pour son père... Mon vœu est que mon fils mène une vie très-obscure en Amérique, qu'il y reprenne des études que trois ans de malheurs ont interrompues, et qu'éloigné des lieux qui pourraient ou abattre ou indigner trop fortement son âme, il puisse travailler à se rendre capable de remplir les devoirs d'un citoyen des États-Unis, dont les sentiments et les principes seront toujours d'accord avec ceux d'un citoyen français. »

Après avoir dit adieu à son fils, madame de la Fayette alla chercher ses deux filles restées en Auvergne pendant la Terreur, et partit avec elles pour l'Allemagne. Son mari était depuis trois ans incarcéré, par ordre de l'Autriche, dans la citadelle d'Olmütz. Elle n'eut plus d'autre pensée que de le rejoindre. A peine libre, elle sollicitait, comme une faveur suprême, une autre captivité.

Après s'être rendue à Vienne sous un faux nom, car alors il était défendu à tout Français d'entrer en Autriche, elle obtint une audience de l'Empe-

Digitized by Google

reur à l'insu de ses ministres. Reçue avec politesse, elle se borna à demander la permission de partager la prison de son mari. Cette autorisation lui fut accordée. Le 15 octobre 1795, jour qu'elle considéra comme le plus beau de sa vie, madame de la Fayette arriva à Olmütz. Quand le postillon lui montra de loin les clochers de la ville, elle fut quelque temps suffoquée par les larmes ; puis, lorsqu'elle eut recouvré la possibilité de parler, elle bénit Dieu, en récitant le cantique de Tobie : « Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité et votre règne s'étend dans la suite de tous les siècles. Vous châtiez et vous sauvez. Vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau et vous les en ramenez, et nul ne peut se soustraire à votre puissance. Rendez grâces au Seigneur, enfants d'Israël, et louez-le devant les nations, parce qu'il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent pas, afin que vous publiiez ses merveilles et que vous leur appreniez qu'il n'y a que lui qui soit le Dieu tout-puissant. C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités, et qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. » M. de la Fayette était tenu au secret ; il ne voyait personne, pas même le geôlier ; il savait vaguement qu'il y avait eu une Terreur, mais il ignorait si les objets de son affection vivaient encore.

Qu'on juge donc de son étonnement quand, sans

Digitized by Google

préparation aucune, il vit entrer dans sa prison sa femme et ses deux filles. Madame de la Fayette était au comble de la joie, et pourtant on n'épargnait pas aux trois captives volontaires les plus dures rigueurs. On leur refusa une femme pour les soins du ménage ; on s'empara de trois fourchettes qui étaient dans leurs paquets, et on ne leur en donna pas d'autres. Il ne leur était point permis d'entendre la messe, quoiqu'elle se dît dans une église qui tenait au bâtiment où elles étaient enfermées. Elles n'avaient ni papier ni plumes. Ce fut avec un cure-dents et un petit morceau d'encre de Chine que madame de la Fayette écrivit, sur les marges des gravures d'un volume de Buffon, la vie de sa grand' mère, la duchesse d'Ayen. Sa santé ne tarda pas à être cruellement éprouvée par l'absence d'air et d'exercice. Durant onze mois de maladie grave, d'octobre 1796 à septembre 1797, il n'y eut pour elle aucun adoucissement au régime de la prison. Elle n'avait pas même un fauteuil. Quand elle croyait approcher de la convalescence, elle demanda la permission d'aller passer quelques jours à Vienne pour y consulter un médecin. Non-seulement elle n'obtint pas cette autorisation, mais on lui déclara que si elle quittait un instant la prison de son mari, elle n'y rentrerait plus.

Alors elle écrivit cette lettre : « M. le comman-

Digitized by Google

dant d'Olmütz m'ayant annoncé que, d'après ma demande de passer huit jours à Vienne pour y consulter les médecins, Sa Majesté Impériale ne permet dans aucun cas que j'aille à Vienne, et ne permet que je sorte de cette prison qu'à la condition de n'y plus rentrer, j'ai l'honneur de répéter ici ma réponse. J'ai dû à ma famille et à mes amis de demander les secours nécessaires à ma santé, mais ils savent bien que le prix qu'on y met n'est pas acceptable pour moi. Je ne puis oublier que, tandis que nous étions prêts à périr, moi par la tyrannie de Robespierre, M. de la Fayette par les souffrances morales et physiques de sa captivité, il n'était permis ni d'obtenir aucune nouvelle de lui, ni de lui apprendre que nous existions encore, ses enfants et moi. Je ne m'exposerai pas à l'horreur d'une autre séparation. Quels que soient donc l'état de ma santé et les inconvénients de ce séjour pour mes filles, nous profiterons toutes trois avec reconnaissance de la bonté qu'a eue Sa Majesté Impériale en nous permettant de partager cette captivité dans tous ses détails. »

Les prisonniers d'Olmütz ne furent rendus à la liberté que grâce au général Bonaparte, qui exigea à Campo-Formio leur délivrance. Ils quittèrent leur prison le 19 septembre 1797. C'était cinq ans et un mois après l'arrestation de la Fayette, vingt-trois

Digitized by Google

mois après qu'il avait été rejoint par sa femme et ses filles.

Les deux époux arrivaient le 10 octobre à Witmold, chez madame de Tessé, leur parente, et retrouvaient là madame de Montagu. Les idées de M. de la Fayette n'avaient en rien changé. Calme, impassible, sans rancune contre les personnes ou les partis, il parlait de la Révolution comme il aurait parlé de l'antiquité grecque ou romaine. La Terreur à ses yeux n'était qu'un accident, et il pensait que l'histoire des naufrages ne doit pas décourager les bons marins. Cet homme aux convictions inébranlables avait supporté tour à tour avec la même philosophie la richesse et la pauvreté, la faveur et la haine populaires. Enthousiaste incorruptible, comme l'appellent les Mémoires du marquis de Bouillé, ayant dans ses idées cette confiance aveugle, irrésistible, que les uns traitent d'entêtement, les autres d'héroïsme, aussi calme en sortant de la citadelle d'Olmütz qu'en y entrant, aussi courageux devant les Jacobins que devant les potentats, homme d'action doctrinaire et révolutionnaire, grand seigneur apportant dans les camps de la démocratie quelque chose de l'orgueil du rang et de la naissance, M. de la Fayette avait vu sans trouble s'écrouler l'édifice social. Il ne regrettait aucun de ses actes, aucune de ses paroles, et le biographe de la marquise de

Digitized by Google

Montagu nous le montre tout disposé « à se rembarquer au premier jour, si l'occasion s'en présentait, sur les quatre planches un peu rajustées du radeau de 1791. »

Les dernières années de madame de la Fayette furent calmes et recueillies. Ainsi que l'a remarqué sa fille, « ni les grandeurs qu'elle avait vues de près, ni l'éclat même de ses malheurs n'avaient excité en elle cet orgueil de l'imagination qui ne peut plus supporter une existence simple. Les sentiments et les devoirs faciles d'une obscure destinée suffisaient à son cœur. » Le prophète royal a dit que l'on sème dans la peine, dans les larmes, mais qu'on moissonne dans la joie. Mgr Landriot ajoute, en commentant cette parole : « N'est-ce pas là l'abrégé de la vie de la femme ? Elle sème dans la douleur, dans le travail : après les semailles, viennent souvent le froid, les frimas, la neige, les ardeurs du soleil ; mais aussi quel riche automne ! quelle douce saison que celle où l'on recueille une moisson d'autant plus abondante qu'on a plus souffert !... Quand la femme forte marche dans la maison avec une attitude pleine de grâce et de dignité, on dirait que toute sa famille se lève pour lui faire un cortége d'honneur et pour dire à l'envi : Voilà notre gloire, la racine de notre vie et de notre bonheur, le centre de notre amour, centre bien-aimé, où

Digitized by Google

tous les cœurs viennent se fondre et resserrer leurs liens en se purifiant ! »

Madame de la Fayette expira dans la nuit de Noël de l'année 1807. Sa mort fut digne de sa vie. Dans une lettre adressée à M. de Latour-Maubourg, M. de la Fayette retraça tous les détails de cette agonie si noble et si touchante. La mourante tomba dans un délire d'un genre extraordinaire. Brouillant presque toutes les idées qui ne tenaient pas à son cœur, elle se croyait en Égypte, en Syrie, mêlée aux événements de la Bible. « Et en même temps une douceur inaltérable, et cette obligeance qui cherchait toujours à dire quelque chose d'agréable, cette reconnaissance pour les soins qu'on prenait d'elle, cette crainte de fatiguer les autres, ce besoin de leur être utile, tels qu'on aurait trouvé tous ces sentiments, toute cette bonté en elle dans l'état de parfaite raison. » — « Que j'ai été heureuse ! disait-elle à son mari. Quelle part d'être votre femme !... Si vous ne vous trouvez pas assez aimé, prenez-vous-en à Dieu ; il ne m'a pas donné plus de facultés que cela... Que de grâces à rendre au ciel de ce qu'un entraînement si violent ait été pour moi un devoir !... Je vous aime, s'écriait-elle au milieu de son délire. Je vous aime chrétiennement; mondainement, passionnément. » Et puis elle ajoutait : « Ne suis-je pas folle ? Approchez-vous,

Digitized by Google

dites-moi si j'ai perdu la raison. Quoi ! je suis mariée au plus sincère des hommes, et je ne saurai pas la vérité ! C'est encore votre bonté, vous ménagez ma tête ; mais dites-le-moi, je me résigne à l'opprobre d'être folle. Voyez où en est ma pauvre tête ; c'est plaisant que je ne puisse plus me rappeler si Virginie et M. de Lasteyrie sont accordés ou unis. Aidez-moi à me retrouver. » La raison lui revenant, elle évoquait les images du passé. « Vous rappelez-vous, lui disait son mari, mon premier départ pour l'Amérique ? Vous cachiez vos larmes au mariage de M. de Ségur. Vous ne vouliez pas paraître affligée, de peur qu'on m'en sût mauvais gré. — C'est vrai, répondit-elle ; c'était assez gentil pour une enfant. Mais que c'est aimable à vous de vous souvenir de si loin ! » Quand vint l'heure suprême : « Avez-vous quelque rancune contre moi ? dit-elle à M. de la Fayette. — Et de quoi ? chère amie ; vous avez toujours été si bonne, si tendre ! — Je vous ai donc été une douce compagne ? — Oui, sans doute. — Eh bien, bénissez-moi. »

La mémoire de madame de la Fayette ne périra point. A son souvenir s'attache la poésie suprême, la poésie de la douleur. Elle les versa en abondance, ces larmes saintes qui changent le chagrin en extase et joignent à la souffrance un secret enthousiasme, ces larmes qui sont le sang de l'âme, la

Digitized by Google

sueur de l'angoisse, mais qui sont aussi la rosée féconde nécessaire pour faire fructifier la vertu. On pouvait lui dire ce que saint Jean Chrysostome disait à une chrétienne : « Vous possédez une science supérieure à tous les orages, vous avez l'énergie d'un esprit vigoureux, qui est plus puissant que les murailles et que les tours avancées. » Son caractère si héroïque dans les grandes circonstances, si bon, si simple, si facile, dans le commerce de la vie, montra la véritable fermeté, non pas cette fermeté âpre, hautaine et inquiète, qui est indigne de soutenir les œuvres de Dieu, mais la fermeté douce, la fermeté humble et tranquille. Là où le paganisme aurait mis la vengeance, le christianisme avait mis la charité. La mansuétude habitait cette âme, qui aurait eu tant de motifs pour se livrer au ressentiment et à la colère. Les hommes de tous les partis vénéraient la femme sainte qui donnait un si noble exemple de l'oubli des injures, et qui, après n'avoir pâli ni devant l'exil, ni devant la pauvreté, ni devant la prison, ni devant le supplice, réalisait ces belles paroles de l'Écriture : « Une force mêlée de grâce est son vêtement. Elle aura la joie à son dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur ses lèvres. »

Digitized by Google

MADAME TALLIEN[1]

Il y a peu de destinées aussi pleines de contrastes et de péripéties que celle de madame Tallien. Fille d'un négociant de Bayonne, qui devint, à Madrid, banquier, comte et ministre, mariée trois fois — à un marquis de la cour de France, à un conventionnel, à un grand seigneur belge — elle a traversé les conditions les plus différentes, connu tous les succès de la femme brillante et adulée, ressenti toutes les angoisses d'une société en révolution, avant de se réfugier dans le recueillement d'une retraite précoce. Jeune fille, elle charmait les salons parisiens pendant les derniers jours de la monar-

[1] *Notre-Dame de Thermidor*, par M. Arsène Houssaye. 1 vol. in-8. Chez Plon.

Digitized by Google

chie; marquise de Fontenay, on la vit réunir autour d'elle ce que la société française avait de plus élégant; devenue la femme d'un régicide, elle parlait dans les clubs, et apparaissait à Bordeaux comme une sorte de déesse de la liberté. Après la chute de Robespierre, elle donna le signal de la renaissance des plaisirs et du luxe; sous le Directoire, elle fut l'idole des merveilleux et des incroyables; puis après les jours d'orages, de luttes et de triomphes, une transformation complète s'accomplit en elle, et, sous les traits de madame la princesse de Chimay, on ne vit plus, au lieu de la citoyenne Tallien, qu'une personne attristée qu'inquiétait le souvenir de son ancien éclat. Peu de femmes furent aussi célèbres, et pourtant il n'est permis de lui accorder dans l'histoire qu'une place épisodique. N'est-ce pas aller trop loin que de vouloir, comme on a essayé de le faire, dans un livre d'ailleurs intéressant, lui élever un autel, débiter en son honneur une sorte de litanies de la Vierge, la nommer dévotement Notre-Dame de Fontenay, Notre-Dame de Thermidor, Notre-Dame de Chimay? D'une femme charmante, mais qui n'a pas droit à un culte, on a prétendu faire un être providentiel, une envoyée de la justice céleste, une sainte du calendrier républicain. Certes nous admirons dans madame Tallien la grâce, la bonté, l'attrait irrésis-

Digitized by Google

tible ; mais devant cette figure, si agréable qu'elle puisse être, nous demandons la permission de ne pas nous agenouiller. Placée sous son jour véritable, l'héroïne du 9 thermidor est encore séduisante, et, pour bien faire comprendre le charme qu'elle exerça sur ses contemporains, on n'a besoin ni de lui attribuer plus d'importance historique qu'elle n'en a, ni de la transformer en déesse, elle qui fut essentiellement femme.

Terezia Cabarrus naquit à Saragosse en 1775. Son père était un Français de Bayonne établi en Espagne. Après avoir dirigé une fabrique près de Madrid, il s'occupa des finances espagnoles, et proposa une émission de bons royaux qui eut un véritable succès. Placé par le roi Charles III à la tête d'une banque d'État désignée sous le nom de banque de Saint-Charles, il fit instituer une compagnie pour le commerce des Philippines. Mademoiselle Terezia Cabarrus passa son enfance tantôt à Madrid, tantôt dans le domaine de Caravanchel, qui appartient maintenant à madame la comtesse de Montijo. Elle vint à Paris pour y terminer son éducation, et fut confiée aux soins d'un ami de son père, M. de Boisgeloup. Dès son apparition dans la société parisienne, elle fit admirer de tous sa grâce et sa beauté. Un homme beaucoup plus âgé qu'elle, mais bien placé par sa fortune, le marquis de Fontenay, an-

Digitized by Google

cien conseiller au parlement de Bordeaux, la demanda en mariage et fut agréé. Elle n'avait alors que seize ans. Les fêtes du château de Fontenay ne tardèrent pas à devenir célèbres. La jeune et séduisante marquise commençait avec éclat sa vie de femme à la mode. C'était l'âge d'or de la Révolution, une heure singulièrement animée et brillante dans l'histoire des salons français. Les beaux songes devaient avoir un terrible réveil. Vers la fin de 1793, madame de Fontenay voulut chercher avec son mari un refuge en Espagne ; mais au moment où ils allaient s'embarquer, ils furent arrêtés comme suspects et emprisonnés à Bordeaux.

Cette ville était alors sous le joug de Tallien, qui depuis le mois d'octobre 1793 y avait établi le régime de la Terreur. Il écrivait à la Convention : « Le désarmement s'exécute avec un zèle incroyable. Il donnera des armes superbes et en grande quantité à nos chers sans-culottes. Il y a des fusils garnis en or. L'or ira à la Monnaie, les fusils aux volontaires, et les fédéralistes à la guillotine. » Le jeune proconsul (il n'était âgé que de vingt-quatre ans) avait installé l'échafaud sous les fenêtres de son hôtel. Fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, il était devenu député de Versailles après avoir été successivement prote d'imprimerie dans les bureaux du *Moniteur*, secrétaire de M. Alexandre de Lameth,

Digitized by Google

rédacteur du *Journal des Sans-Culottes* et de *l'Ami des citoyens*, membre et greffier de la Commune. Il s'était fait remarquer dans la journée du 10 août et surtout lors des massacres de septembre. Il avait entrepris à la tribune l'apologie de ces meurtres organisés, et il se plaisait à répéter que les arbres de la liberté avaient besoin d'être arrosés de sang. Pendant le procès de Louis XVI, il avait trouvé le moyen d'indisposer par la violence de son langage la Convention elle-même. Elle venait de décréter la libre communication du roi et de sa famille. « Vous aurez beau l'ordonner, s'écriait Tallien à la tribune, si la Commune ne le veut point, cela ne sera pas !... » C'est encore lui qui, après avoir voté la mort de Louis XVI, demandait avec insistance, sous prétexte de ne pas prolonger les angoisses du condamné, que l'exécution eût lieu le jour même. Plus bruyant qu'éloquent, âme versatile sous des dehors terribles, Tallien ne se distinguait par aucun talent des autres députés jacobins.

Tel était l'homme à qui la prisonnière de Bordeaux apparut comme l'image de la volupté. « C'était une de ces femmes, a dit M. de Lamartine, dont les charmes sont des puissances, et dont la nature se sert, comme de Cléopâtre ou de Théodora, pour asservir ceux qui asservissent le monde et pour tyranniser l'âme des tyrans. » Arracher cette beauté

Digitized by Google

merveilleuse d'abord à son mari, ensuite à la prison, contraindre le marquis de Fontenay à s'enfuir en Espagne, et faire de la marquise, de la célèbre aristocrate, l'ornement des victoires républicaines, ce fut le projet que réalisa le fougueux proconsul devant qui tout tremblait. Pour madame de Fontenay, point d'autre alternative que Tallien ou la mort. Elle préféra Tallien. Obéit-elle à un entraînement des sens ou du cœur? ne céda-t-elle au contraire que pour échapper à l'échafaud? « Quand on traverse la tempête, a-t-elle écrit plus tard, on ne choisit pas toujours sa planche de salut. » Cette réflexion est significative. Au surplus, on voit la marquise se transformer avec une facilité singulière; un changement complet s'opère comme par magie dans les manières, le langage, le costume de la grande dame, devenue tout à coup l'inspiratrice d'un parvenu de la Terreur. Les républicains bordelais l'applaudissaient avec enthousiasme dans son nouveau rôle. Vêtue en amazone, la tête couverte d un chapeau à panache tricolore, elle débitait le décadi à l'église des Récollets des homélies patriotiques. Tantôt elle se promenait dans de splendides équipages en se drapant avec grâce dans les plis de sa chlamyde grecque, tantôt elle paraissait debout sur un char, éblouissante de jeunesse, une pique à la main, le bonnet rouge sur la tête. Il faut du reste

Digitized by Google

lui rendre cette justice, qu'elle exerça son influence au profit des idées d'humanité, et qu'elle eut le bonheur de tirer des mains des bourreaux un assez grand nombre d'accusés. Ces velléités de modération, signalées à Robespierre, devaient éveiller ses défiances. Tallien fut rappelé à Paris, où Terezia Cabarrus ne tarda pas à le suivre. On le laissa présider la Convention pendant le mois de mars 1794, lors du procès de Danton et d'Hébert ; mais sa perte était déjà résolue dans l'esprit de Robespierre. L'orage commença par atteindre Terezia Cabarrus. Arrêtée le 22 mai 1794, elle était jetée dans la prison de la Force. Mise d'abord au secret, elle fut ensuite placée dans la même chambre que huit autres femmes de tous les rangs. A ces moments affreux, elle montra de la présence d'esprit, du courage, de la gaieté même. L'Athénienne devenait Spartiate, et par son énergie fortifiait l'âme de ses compagnes. Ces exemples de fermeté n'étaient pas rares alors. L'atmosphère de la Révolution donnait une sorte de fièvre qui faisait braver tous les périls, et le mépris de la mort se respirait dans l'air.

Grâce à des intelligences avec le geôlier, la prisonnière trouva le moyen de faire parvenir à Tallien des billets et de recevoir les réponses ; mais Tallien avait inutilement essayé de la sauver, le moment fatal approchait. Le matin du 7 thermidor, le geôlier

Digitized by Google

dit à la citoyenne Cabarrus qu'elle n'avait pas à prendre la peine de faire son lit pour le soir. Ce fut alors qu'elle écrivit à Tallien cette lettre justement célèbre : « L'administrateur de la police sort d'ici. Il est venu m'annoncer que demain je monterai au tribunal, c'est-à-dire sur l'échafaud. Cela ressemble bien peu au rêve que j'ai fait cette nuit. Robespierre n'existait plus, et les prisons étaient ouvertes ; mais, grâce à votre insigne lâcheté, il ne se trouvera bientôt plus personne en France pour le réaliser. »

Sans doute ce laconique billet augmenta l'énergie de Tallien, et lui donna de l'audace pour la lutte suprême. Il comprit que le seul moyen de sauver la femme qu'il aimait et de se sauver lui-même était de renverser Robespierre. Qui ne se rappelle les détails de la mémorable séance du 9 thermidor, la plus dramatique de toutes celles de la Convention ? Les députés debout dès le matin, rendus à l'assemblée avant l'heure ordinaire, et parcourant les couloirs en tumulte ; Tallien, qui à l'une des portes de la salle encourage ses collègues et s'écrie, quand Saint-Just se dirige vers la tribune : « C'est le moment, entrons ! » l'anxiété de tant d'hommes qui vont jouer leur tête, l'émotion des spectateurs de ce grand combat, le silence précurseur de l'orage, puis le discours menaçant de Saint-Just, la réplique de Tallien, l'hésitation des députés, les gradations de leur audace,

Digitized by Google

leurs applaudissements d'abord timides, un moment après enthousiastes, lorsque Tallien s'écrie « Je demande que le voile soit déchiré ! » lorsqu'au milieu des frémissements de colère et de vengeance il prononce ces paroles qui tuent Robespierre : « J'ai vu se former l'armée du nouveau Cromwell, et je me suis armé d'un poignard pour lui percer le sein, si la Convention n'avait pas le courage de le décréter d'accusation ! » Les imprécations retentissaient de toutes parts. « Ah ! qu'un tyran est dur à abattre ! » s'écriait Fréron. Enfin le décret de mise en accusation était rendu contre les deux Robespierre, Couthon, Saint-Just, Lebas. Ces hommes inspiraient encore une telle terreur, que les huissiers de la chambre n'osaient pas se présenter pour les traduire à la barre. Le cri : *A la barre !* devint bientôt général. Les cinq accusés finirent par y descendre.

Malheureusement les hommes de Thermidor n'étaient pas dignes de protester au nom de la conscience du genre humain. Ce qu'ils avaient reproché à Robespierre, c'était sa dictature bien plutôt que ses crimes. Les vainqueurs ne valaient guère mieux que les vaincus, il n'y avait entre eux que la différence du succès. Tallien, dont le nom était inscrit le troisième sur la liste des proscriptions qui devaient *épurer* la Convention en la décimant, apparaissait, non pas comme un vengeur de la justice

Digitized by Google

et de l'humanité, mais comme un homme qui avait su défendre sa tête. Sans aller aussi loin que le *Mémorial de Sainte-Hélène*, où il est dit : « C'étaient des gens plus affreux et plus sanguinaires que Robespierre qui le firent périr, ils ont tout jeté sur lui, » on peut attester avec M. de Barante « que cette clôture du règne de la Terreur lui appartenait encore. » Le 10 thermidor, soixante-dix membres de la commune étaient exécutés en masse sans plus de formalités. Le même jour, Barère annonçait à la Convention que la force du gouvernement révolutionnaire allait être centuplée par la chute du tyran, et il demandait le maintien de toutes les lois draconiennes, même du tribunal où figurait Fouquier-Tinville. Les thermidoriens furent entraînés toutefois dans la voie de la modération par leurs alliés de la Plaine, et plus encore par l'opinion publique, révoltée de tant de supplices. Un grand nombre de détenus ne furent pas élargis, mais beaucoup d'autres sortirent de prison. Tallien faisait entendre des paroles de clémence, tout en conservant encore le langage révolutionnaire. « Qu'on dénonce les individus élargis mal à propos, disait-il à la tribune le 26 thermidor, et ils seront réincarcérés. Pour moi, je fais ici un aveu sincère : j'aime mieux voir aujourd'hui en liberté vingt aristocrates que l'on reprendra demain que de voir un patriote rester dans

Digitized by Google

les fers. Eh quoi! la république, avec ses douze cent mille citoyens armés, aurait peur de quelques aristocrates! Non, elle est trop grande, elle saura partout découvrir et frapper ses ennemis! »

Terezia Cabarrus sortit de prison le 12 thermidor (30 juillet 1794). Elle y était restée deux mois et huit jours. Ce fut alors qu'elle épousa Tallien et qu'elle ouvrit son célèbre salon. Tallien était à ce moment un des hommes les plus en vue de Paris, et sa femme rêva un instant d'en faire le réparateur des maux causés par la Révolution. Ni le mari ni la femme n'étaient à la hauteur d'un tel rôle; mais ce qui donne à madame Tallien un charme sympathique, c'est qu'elle essaya de faire renaître l'urbanité française. Pareille tâche semblait impossible. Jamais il n'y avait eu plus de sujets de divisions, de querelles, de rancunes. Dès qu'on parlait de politique, on criait à en perdre la voix. Les arts étaient proscrits, la richesse n'osait pas se montrer. On commençait cependant à revoir quelques nobles qui n'avaient pas quitté la France, des fournisseurs qui ne craignaient plus les rigueurs du comité de salut public. Les théâtres étaient encore fermés, et les acteurs de la Comédie-Française en prison; mais il y avait des concerts à Feydeau, et le chanteur Garat s'y faisait applaudir à outrance. On aurait pu croire que la société, puri-

Digitized by Google

fiée par le malheur, allait se régénérer ; il n'en fut pas ainsi. Ce qu'on vit se manifester à Paris au sortir de tant d'angoisses et de souffrances, ce fut une soif immodérée de distractions et d'amusements, une rage de regagner le temps perdu pour le plaisir. Comme si elle ne voulait réfléchir ni sur un passé trop horrible, ni sur un avenir trop incertain, la France cherchait avant tout l'oubli, l'étourdissement. Le caractère français tournait en plaisanterie même la douleur et la vengeance. L'ancien cimetière de Saint-Sulpice était transformé en bal public, et sur la porte sculptée, au-dessous de l'inscription latine : *Has ultra metas beatam spem expectantes requiescunt*, on lisait l'enseigne : *Bal des Zéphyrs*. Des modes nouvelles apparaissaient. Les femmes, renonçant à la poudre et aux paniers, portaient des chlamydes grecques, des bandelettes autour des cheveux, des sandales. Les hommes avaient des collets d'habits verts ou noirs suivant l'usage des chouans, et se mettaient un crêpe au bras, comme parents des victimes du tribunal révolutionnaire. Les muscadins avec leurs cannes plombées poursuivaient dans les sections, dans les clubs, au Palais-Royal, aux Tuileries, les débris du jacobinisme, et ils acclamaient le soir les chanteurs entonnant l'air du *Réveil du peuple*, ce chant de triomphe de Thermidor.

Digitized by Google

Ce fut l'époque de la grande vogue de madame Tallien. Elle habitait alors sa jolie chaumière du Cours-la-Reine. C'était au bout de l'allée des Veuves, en face de la Seine, une petite maison cachée par un massif de peupliers et de lilas, recouverte de chaume, mais peinte à l'huile comme un décor et entourée de fleurs. Les jeunes élégantes étaient vêtues de draperies grecques, de tissus diaphanes, de costumes de nymphes. A la religion chrétienne, que les philosophes de l'époque croyaient avoir détruite, succédaient les mœurs du paganisme. Les étranges Périclès de la Révolution voulaient avoir leurs Aspasies. Au premier rang brillait l'héroïne du 9 thermidor. Elle avait ce goût de plaire, ce désir de rendre service, cette égalité d'humeur, ce charme instinctif, qui caractérisent les natures aimables. Elle mettait son honneur à rapprocher dans son salon les types les plus opposés, le terroriste et le muscadin, le jacobin et l'émigré. Nous nous la représentons facilement avec ses beaux cheveux noirs, son œil doux et brillant, sa physionomie mobile et séduisante, ayant pour chacun des paroles d'apaisement et de conciliation, amenant par ses enchantements des ennemis mortels à se serrer la main. Il fallut toute sa grâce pour opérer de pareils prodiges, encore n'y réussit-elle pas toujours. Plus d'une fois les haines à peine assoupies éclatèrent

Digitized by Google

malgré ses efforts, et de tristes échecs, d'amers outrages même lui firent cruellement expier ses triomphes. Tandis qu'on travaillait à ramener la sociabilité, à ressusciter le goût du luxe et de l'élégance, bien des causes de souffrances et de malaise troublaient cette société si profondément bouleversée. Le papier-monnaie était réduit presque au millième de sa valeur nominale. La famine sévissait à Paris. Les portes des boulangers et des bouchers étaient assiégées jour et nuit par des femmes qui poussaient des cris de détresse et de fureur. Les fêtes de madame Tallien formaient un contraste choquant avec ce sombre tableau; on l'accusa de prolonger les maux du peuple, on la représenta comme la protectrice des accapareurs et des aristocrates. Tallien se crut obligé de la défendre publiquement. « On a parlé de la fille Cabarrus, dit-il à la tribune en janvier 1795. Eh bien, je le déclare au milieu de mes collègues, au milieu du peuple qui m'entend, cette femme est mon épouse. Je l'ai connue à Bordeaux, il y a dix-huit mois. Ses malheurs, ses vertus, me la firent chérir. Arrivée à Paris dans des temps d'oppression, elle fut persécutée et jetée dans une prison. Un émissaire du tyran lui fut envoyé et lui dit : « Écrivez que vous « avez connu Tallien comme un mauvais citoyen, « alors on vous donnera la liberté et un passe-port

Digitized by Google

« pour aller en pays étranger. » Elle repoussa ce vil moyen, et ne sortit de prison que le 12 thermidor. Voilà, citoyens, voilà celle qui est mon épouse. »

Pendant les quinze mois qui s'écoulèrent entre le 9 thermidor et la fin de la Convention (du 27 juillet 1794 au 26 octobre 1795), Tallien ne fut pas sans exercer, comme nous l'avons dit, une certaine influence. Le 9 septembre 1794, on tira sur lui un coup de pistolet à bout portant, et il fut blessé à l'épaule. Les uns attribuaient cette tentative d'assassinat aux jacobins, les autres aux royalistes. Il était devenu suspect aux deux partis. On l'accusait de flotter indécis entre la terreur blanche et la terreur rouge, et, tandis que les républicains le désignaient comme le complice des compagnies de Jéhu, les royalistes voyaient toujours en lui le proconsul de Bordeaux. Un jour qu'il venait de critiquer à la tribune les actes de Cambon (octobre 1794), le financier de la Convention lui fit cette foudroyante réplique : « Ah ! tu m'attaques, tu veux jeter des nuages sur ma probité ! Eh bien, je vais te prouver que tu es un voleur et un assassin. Tu n'as pas rendu tes comptes de secrétaire de la commune, et j'en ai la preuve au comité des finances ; tu as ordonné une dépense de 1,500,000 francs pour un objet qui te couvrira de honte. Tu n'as pas rendu tes comptes pour ta mission à Bordeaux. Tu reste-

Digitized by Google

ras à jamais suspect de complicité dans les crimes de septembre, et je vais te prouver par tes propres paroles cette complicité, qui devrait te condamner à jamais au silence. » Tallien balbutia quelques mots, et dit qu'il ne répondait pas à ce qui lui était personnel. Il comprenait lui-même combien sa position était fausse, et il avait donné dès le mois de septembre 1795 sa démission de membre du comité de salut public.

Après des hésitations qui convenaient à sa nature violente, mais versatile, il abandonna ses alliés de la Plaine et se rallia aux restes de la Montagne. Au moment de l'expédition de Quiberon (juillet 1795), il disait qu'on devait réveiller la terreur chez les royalistes, si l'on ne voulait point que la contre-révolution fût faite constitutionnellement avant trois mois. Le général Hoche venait de prendre les émigrés les armes à la main. Aucune capitulation n'avait eu lieu, mais des grenadiers avaient dit : « Rendez-vous, on ne vous fera rien, » et Hoche se demandait s'il avait le droit de faire exécuter les prisonniers. Il en référa au comité de salut public. Tallien, jaloux de donner un gage aux révolutionnaires ardents, se fit envoyer à Quiberon en qualité de commissaire, et par ses ordres les sept cent onze émigrés qui s'étaient rendus furent fusillés. Madame Tallien tenait la plus grande place dans les

Digitized by Google

fêtes que donna son mari en revenant de Quiberon. La Convention célébrait avec pompe l'anniversaire du 9 thermidor. Les représentants siégeaient en costume; des chœurs chantaient des hymnes de Chénier. Tallien fut le héros du jour; il déclama un rapport emphatique. « L'Océan, disait-il, a tressailli à l'aspect de nos braves, armés par la vengeance, poursuivant au sein des flots qui les ont rejetés sous le glaive de la loi ce vil ramas des complices, des stipendiés de Pitt... Ils ont osé remettre les pieds sur la terre natale, la terre natale les a dévorés. » Le soir il y eut un banquet chez Tallien. Les députés marquants de tous les partis y assistèrent. Les montagnards s'assirent à côté des anciens girondins. Lanjuinais porta un toast aux « courageux représentants qui avaient abattu Robespierre; » Tallien, aux « députés victimes de la Terreur. » Le repas faillit se terminer par une dispute générale. La conversation s'engagea sur la politique, et, malgré toute sa présence d'esprit, madame Tallien vit le moment où l'altercation allait dégénérer en violences. Alors elle se leva et porta ce toast dont M. Ponsard paraît s'être souvenu dans les derniers vers de son *Lion amoureux :* « A l'oubli des erreurs, au pardon des injures, à la réconciliation de tous les Français ! »

Le rôle de Tallien sous le Directoire fut très-effacé.

Digitized by Google

Nommé membre de l'assemblée des Cinq-cents, il essaya en vain d'y prendre une grande place. Ce n'était plus lui, c'était Barras qui occupait l'attention. Madame Tallien, qui s'empressa d'accourir aux brillantes fêtes du directeur, en fut une des merveilles. Elle apportait dans les salons du Luxembourg les mêmes grâces qui avaient fait son triomphe à la maison du Cours-la-Reine, et elle y retrouvait cette société mélangée du Directoire qui l'enivrait d'hommages; elle rencontrait de jeunes généraux dont l'élévation s'était faite en deux ans, des fournisseurs qui s'étaient scandaleusement enrichis par les spéculations et les rapines, des émigrés qui ambitionnaient de se rattacher au nouveau pouvoir, des femmes « coiffées et habillées à la grecque, suivant les modes de l'an 400 avant Jésus-Christ, tout en minaudant à la manière de 1798, la plus mauvaise de toutes, » des jeunes gens « présomptueux plus que la jeunesse ne l'est d'ordinaire, ignorants, parce que depuis six ou sept ans l'éducation était interrompue[1]. » Il est difficile de se faire une juste idée de la confusion bizarre qui régnait dans ce milieu. Toutes les fortunes étaient déplacées, toutes les convenances bannies. Le bouleversement quotidien des situations ressemblait à

[1] Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès.

Digitized by Google

une loterie toujours ouverte, on eût dit que les temps de la rue Quincampoix étaient revenus. On agiotait sur tout, même sur le divorce. Le mariage, qui, suivant l'expression du projet de code civil, n'était considéré que « comme la nature en action, » était dépouillé de sa dignité et devenu l'objet d'une publique dérision. Quand le Directoire faisait célébrer « la fête des époux » dans l'ancienne église Saint-Eustache ornée de rameaux et de guirlandes, cette cérémonie ridicule excitait les lazzi des femmes de la halle. Ce n'est pas avec une irréprochable simplicité que madame Tallien aurait pu être l'idole d'une pareille époque.

Au reste, son étoile commençait à pâlir. De glorieux échos arrivaient de la frontière, et le bruit de la victoire dominait les conversations plus ou moins futiles de tous les salons dorés. L'attention se détournait donc de madame Tallien. Elle avait d'ailleurs une rivale de beauté dans madame Récamier, et madame de Staël, revenue à Paris depuis le mois d'août 1795 avec son mari, ambassadeur de Suède en France, attirait chez elle par la supériorité et le merveilleux éclat de son esprit les diplomates, les hommes de lettres, les membres de l'aristocratie française et étrangère, tandis que les réunions de madame Tallien devenaient chaque jour moins suivies. Nous trouvons dans les Mémoires de la du-

Digitized by Google

chesse d'Abrantès une anecdote qui peint bien les retours de la popularité. « Junot était venu apporter les drapeaux d'Italie au Directoire; il fut reçu en grande pompe... En sortant, il offrit son bras à madame Bonaparte, qui, étant la femme de son général, avait droit au premier pas, surtout dans cette solennelle journée; il donna l'autre bras à madame Tallien, et descendit avec elles l'escalier du Luxembourg... Vive la citoyenne Bonaparte! s'écriait le peuple. — C'est bien Notre-Dame des Victoires, celle-là! disait une femme de la halle. — Oui, dit une autre, tu as raison, mais regarde à l'autre bras de l'officier, c'est Notre-Dame de Septembre. — Le mot était affreux et il était injuste. »

Tallien, vieilli dès sa jeunesse et se survivant à lui-même, éprouvait en même temps le dégoût, la lassitude qui succède aux grandes crises. Cet homme ardent, né pour une époque d'orages et de luttes, ce type de révolutionnaire dont Barras avait dit : « Il y aurait cinq cents conspirations que Tallien serait de toutes, » se trouvait dépaysé lorsque l'émeute ne grondait plus. L'ancien proconsul de Bordeaux n'était pas fait pour jouer le rôle souvent ingrat de mari d'une femme à la mode. Ne pouvant suffire aux exigences luxueuses de sa trop brillante compagne, déçu dans son ambition, mal dans ses affaires, craignant toujours d'être déporté comme

Digitized by Google

ceux de ses anciens amis qui respiraient l'air meurtrier de Cayenne, il voulut s'éloigner de la France, et obtint du général Bonaparte la faveur de le suivre pendant l'expédition d'Égypte. Il avait contribué aux premiers succès du futur vainqueur d'Austerlitz en le recommandant à Barras avant la journée de vendémiaire. Ouvrard, le célèbre fournisseur, raconte qu'un arrêté du comité de salut public de fructidor an III ayant accordé aux officiers en activité du drap pour habit, redingote, gilet et culotte d'uniforme, Bonaparte, alors chef de brigade d'artillerie à la suite, réclama le bénéfice du décret, mais inutilement, et qu'il fallut l'intervention de la toute-puissante madame Tallien pour que l'homme qui devait bientôt porter le manteau des Césars fût habillé aux frais de la république. Ce fut chez madame Tallien qu'il fit la connaissance de Joséphine de Beauharnais, et quand il l'épousa, « Paul Barras, membre du Directoire exécutif, domicilié au palais du Luxembourg, et Jean-Lambert Tallien, membre du corps législatif, domicilié à Chaillot, » furent les témoins de ce mariage. Joséphine avait d'ailleurs de grandes obligations à madame Tallien. Emprisonnée en même temps que son mari, le général de Beauharnais, elle ne dut son salut qu'à la fièvre qui s'empara d'elle lorsqu'elle apprit la condamnation et le supplice du général. Sa comparution

Digitized by Google

devant le tribunal révolutionnaire se trouva ainsi retardée de quelques jours. Le 9 thermidor arriva ; elle fut sauvée. Terezia Cabarrus (celle-ci ne s'appelait plus alors marquise de Fontenay et ne s'appelait pas encore la citoyenne Tallien) la fit sortir de la Conciergerie et la produisit dans le monde, où la jeune veuve se fit beaucoup remarquer par son élégance et ses charmes.

Malgré de tels souvenirs, Tallien fut en médiocre faveur auprès de Bonaparte. Il n'obtint en Égypte que les fonctions plus que modestes d'administrateur des domaines, puis de conservateur des hypothèques. Toujours fidèle à son ancien goût pour le journalisme, il fonda au pied des pyramides une feuille périodique, *la Décade égyptienne*. S'étant brouillé avec Menou, il dut repartir en 1801 pour la France. Les corsaires anglais le saisirent pendant la traversée ; mais, amené à Londres, il y reçut des ovations. Les tories et les whigs rivalisèrent pour lui d'égards et de prévenances.

Le voyage à Londres fut le dernier écho de sa popularité. Il ne revint à Paris, où l'on oublie si vite, que pour rentrer dans une obscurité profonde, et sa femme l'accueillit avec une grande froideur. « Est-ce ma faute, écrivait-elle plus tard, si M. Tallien est parti pour l'Égypte quand son rôle le retenait à Paris? » Cette situation aboutit à un

Digitized by Google

divorce. Madame Tallien fit offrir une pension au mari qu'elle quittait. Celui-ci ne pouvait répondre que par un refus à cette étrange proposition ; mais comment vivre? Le fier républicain n'avait plus de ressources, il dut se faire solliciteur. Heureusement il était appuyé par M. de Tayllerand, et après de longues démarches il parvint à se faire donner, — lui qui, à l'âge de vingt-cinq ans, avait été le président de la Convention, lui qui avait abattu Robespierre, — un consulat à Alicante.

Peu de temps après son divorce, madame Tallien épousa le comte de Caraman, qui recueillit plus tard l'héritage et le titre de son oncle Philippe d'Alsace, prince de Chimay. Elle n'oublia pas complétement l'homme dont elle avait porté le nom dans les moments les plus célèbres d'une vie si troublée. Tallien, ensevelissant dans la retraite les dernières années de son existence, reçut plus d'une fois la visite de la princesse de Chimay. Elle le força d'accepter, sinon de l'argent, du moins un asile dans une dépendance de la fameuse chaumière du Cours-la-Reine, qu'on appelait toujours la maison Tallien. L'ancien conventionnel mourut à Paris le 26 novembre 1820. Quelques jours après, on lisait dans *le Moniteur :* « S'il est permis de révéler les secrets d'une auguste bienveillance, aux yeux de laquelle une grande action avait tout réparé, on

Digitized by Google

peut dire que, sans les secours qui lui étaient accordés, Tallien serait mort dans un dénûment absolu. »

Madame Tallien, en devenant princesse de Chimay, entra dans cette seconde phase de beaucoup d'existences bruyantes qui rachètent par le calme un peu triste de l'âge mûr l'agitation de la jeunesse. Pendant toute la dernière moitié de sa vie, de 1805 à 1835, elle se consacra aux soins de sa famille. Loin de se plaire à reporter sa pensée sur les jours où elle faisait l'envie de tant de femmes et l'admiration de tous les hommes, elle ne cherchait qu'à faire oublier ses triomphes d'autrefois : ce qu'elle eût désiré avant tout, c'était la considération, la dignité du foyer domestique, une place tranquille et honorée dans la société belge ; mais l'aristocratie de Bruxelles se montrait implacable dans ses préventions contre la femme qui avait porté le nom de Tallien. Le roi Guillaume refusait obstinément de la recevoir à sa cour, et la position du prince de Chimay, qui était chambellan et membre de la première chambre des États-Généraux, rendait cette exclusion plus blessante encore. Elle cherchait à se consoler de ces injustes dédains par la culture des arts. La demeure hospitalière de Chimay était le rendez-vous d'hommes distingués. Elle y réunissait des littérateurs, des artistes, Isabey,

Digitized by Google

Cherubini, Lemercier et l'aimable auteur de *la Muette*, M. Auber, qui disait en parlant de sa contemporaine : « Quand elle entrait dans un salon, elle faisait le jour et la nuit, le jour pour elle, la nuit pour les autres. »

Cependant, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait empêcher les échos d'un passé lointain de retentir autour de son nom. Ce fut pour elle une source de véritables souffrances. Elle écrivait en 1829 à M. Édouard Cabarrus : « Je te remercie du fond du cœur, mon ami, de vouloir arrêter la publication des mémoires dont je suis menacée. Non-seulement je n'en ai pas écrit, mais je n'en écrirai pas. Je ne voudrais faire à personne le mal que l'on m'a fait et des lettres adressées dans un temps qui n'est plus, publiées maintenant, me vengeraient trop cruellement. J'ai vécu jusqu'à ce jour sans avoir fait répandre une larme, sans avoir éprouvé un sentiment de haine ou le désir de me venger. Je veux mourir telle que j'ai vécu. » Dans ses lettres à un de ses plus fidèles amis, M. de Pougens, elle parlait avec tristesse profonde de quelques pamphlets rétrospectifs dirigés contre elle par des hommes qui voulaient faire acheter leur silence à prix d'argent. Elle lui écrivait le 17 juin 1826 : « N'êtes-vous pas un des meilleurs médecins de ce triste cœur, si ulcéré depuis bien des années et si

Digitized by Google

cruellement outragé par d'atroces calomnies?... Et la fille de Tallien, celle qui porte le nom de Thermidor dans son acte de naissance, aujourd'hui madame de Narbonne-Pelet, mère de cinq enfants, quelle douleur elle a dû ressentir! » La princesse de Chimay s'exprimait sur elle-même finement et simplement. « Quel roman que ma vie! écrivait-elle encore à M. de Pougens; je n'y crois plus. Il y a des jours où je me figure que je regarde jouer une comédie, comme le soir où j'ai vu sur un théâtre du boulevard annoncer *M. de Robespierre chez la citoyenne Tallien*. Quand j'étais sur la paille de la prison, à vingt-quatre heures de l'échafaud, nous pensions rêver aussi, tant la jeunesse nous aveuglait sur l'horrible lendemain; le lendemain, c'était le 7 thermidor, le plus beau jour de ma vie, puisque c'est un peu par ma petite main que la guillotine a été renversée. »

Sa fin fut aussi douce que ses jours avaient été troublés. Entourée de l'affection des siens et des secours de la religion, elle mourut à Chimay le 15 janvier 1835. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, elle réunit ses enfants et ses serviteurs, et demanda pardon des fautes de sa jeunesse. Elle avait vécu soixante ans. Dans ce demi-siècle que d'événements s'étaient accomplis! com-

Digitized by Google

bien l'humanité avait souffert ! « Ah ! mon ami, disait-elle d'une voix entrecoupée à M. Édouard Cabarrus, qu'elle avait appelé à son lit de mort, ah ! mon ami, quelle vie que la mienne ! N'est-ce pas que c'est un rêve ? »

Digitized by Google

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE[1]

Dans une des nouvelles avenues qui aboutissent à l'arc de triomphe de l'Étoile s'élève une statue que les passants ne contemplent pas sans une pensée de sympathie. Sur le piédestal sont gravés ces mots : « A l'Impératrice Joséphine, la ville de Paris, 1763-1814. » On a bien fait de consacrer ainsi un monument à l'aimable souveraine dont la carrière, féconde en péripéties de toutes sortes, a quelque chose de si extraordinaire et de si attachant. Quelle vie que celle de cette femme passant par un cachot pour monter sur le plus beau trône du monde, épuisant

[1] *Histoire de l'impératrice Joséphine*, par Joseph Aubenas. 2 vol. chez Amyot.

Digitized by Google

tour à tour ce que la destinée a de plus sinistre et de plus éblouissant, ce que les joies du cœur ont de plus délicieux et ce que la souffrance morale a de plus amer, survivant aux grandeurs impériales et mourant à l'heure même où la fortune venait d'abandonner les aigles si longtemps victorieuses ! Que d'images apparaissent à ce nom de Joséphine ! Les élégances de l'ancien régime, les nobles espérances de l'âge d'or de la Révolution, les atrocités de la Terreur, la résurrection de l'ordre social, l'épopée de l'Empire, les pompes du sacre, les splendeurs des Tuileries, puis les angoisses du divorce, les déchirements d'un cœur tendre et dévoué, enfin l'immense douleur des catastrophes de la patrie et de Napoléon !

Sous les Bourbons, Joséphine, qui s'appelait alors la vicomtesse de Beauharnais, était l'une des femmes les plus gracieuses et les plus distinguées de la cour. Sous la Terreur, elle se montra remplie de courage. Sous le Directoire, elle contribua à faire renaître l'esprit de politesse et le charme de l'urbanité française. Sous le Consulat, elle servit de trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle société. Sous l'Empire, elle mérita cet éloge que lui donnait Napoléon : « Moi je gagne des batailles, mais Joséphine me gagne des cœurs. »

Une harmonie réelle existait entre son âme et son

Digitized by Google

visage. Ses traits, sans avoir une régularité remarquable, étaient rehaussés par la grâce « plus belle encor que la beauté. » Elle avait cette mélancolie voilée, ce bienveillant sourire, ce son de voix harmonieux, cette souplesse de taille et d'attitudes, cette élégance innée, cette passion pour les fleurs, pour la musique, pour la nature, qui distinguent les femmes des Antilles. Unissant à une imagination créole et à une prédisposition aux larmes une sorte d'indolence qui était un de ses attraits, Joséphine resta toujours douce au milieu des circonstances les plus tristes et les plus périlleuses.

Elle n'avait point désiré pour son époux le rang suprême. Le sceptre et la couronne lui faisaient peur. Les joies de la famille lui semblaient préférables aux enivrements de la puissance et aux splendeurs du trône. Elle n'aimait point à parler de politique, et, ne se sentant pas de goût pour les affaires, elle se tenait à l'écart du gouvernement. Ainsi que le remarque le baron de Méneval, « elle n'avait ni un esprit supérieur ni beaucoup d'instruction ; mais son exquise politesse, son grand usage du monde et de la cour lui faisaient toujours trouver à propos ce qu'il y avait de mieux à faire ou à dire. » Elle excellait à interroger tous ceux qui l'approchaient sur leur santé, sur leur famille, sur leurs joies et sur leurs chagrins, et, comme l'a dit madame Cam-

Digitized by Google

pan, tout était présent à sa mémoire, parce qu'elle la plaçait dans son cœur.

Son ambition était de se faire bénir. Secourir des malheureux, consoler de grandes infortunes, recueillir les débris de l'ancienne société, provoquer les actes de clémence, développer les germes de bonté dans le cœur d'un tout-puissant époux : telle était sa tâche de tous les jours. Napoléon à Sainte-Hélène n'en parlait qu'avec attendrissement : « Joséphine, disait-il au docteur O'Meara, était la grâce personnifiée. C'était la plus aimable et la meilleure des femmes. »

Ses dernières années furent profondément tristes. « Dans la saison qui dépouille la nature, a dit madame Swetchine, il n'est pas de brise, de souffle si léger qui ne soient assez forts pour détacher la feuille de l'arbre qui la portait. Dans l'automne du cœur, il ne se fait pas un mouvement qu'il n'emporte un bonheur ou une espérance. » A cette heure d'inquiétude où les ombres de la vieillesse et de la mort commencent à descendre du haut des collines de la vie, les femmes ont une propension à la souffrance, un pressentiment de l'abandon, un désenchantement de toutes choses qui donnent à leur organisation, déjà si frêle, si délicate, une nouvelle faculté de douleur. A ce moment de chagrins d'autant plus vifs qu'ils demeurent plus secrets, Joséphine, au

Digitized by Google

lieu de s'irriter contre son sort, redoubla de dévouement, de bonté, d'esprit de sacrifice. Elle avait gravi pour ainsi dire malgré elle les degrés du trône; elle en descendit sans murmure. Acceptant avec dignité ses souffrances, elle montra une résignation au niveau de ses épreuves, tant que sa personne seule fut en jeu. Mais lorsqu'elle vit cet époux tant aimé déchu de toute-puissance et abreuvé de lâches calomnies, elle qui s'était si courageusement familiarisée avec ses propres maux, elle ne put supporter l'idée du malheur pour ce qu'elle avait de plus cher au monde. Quand l'Empereur partit pour l'île d'Elbe, elle ne se consola point de n'avoir pas le droit de l'accompagner : « Napoléon est malheureux s'écriait-elle, et je ne peux pas être avec lui ! » L'impossibilité de se dévouer fut pour elle le coup le plus terrible. Son âme tendre ne résista pas à un tel désespoir. Brisée par de si poignantes émotions, elle mourut en pensant au héros détrôné, et à l'heure de l'agonie, on l'entendit prononcer à plusieurs reprises ces seules paroles : « L'île d'Elbe!... Napoléon ! »

On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de la reine Marie-Antoinette. L'attention de l'histoire doit se porter aussi sur l'impératrice Joséphine. Sans doute la compagne de Napoléon n'a pas, comme la femme de Louis XVI, l'auréole et la sanctification du martyre ; mais elle a, elle aussi, la majesté de

Digitized by Google

la douleur. Comme Marie-Antoinette, elle a su combien une couronne blesse quelquefois le front ; elle a dû cacher sous la placidité d'une physionomie d'apparat de mortelles inquiétudes et de profonds désespoirs ; elle a vu l'abandon succédant tout à coup aux empressements de la flatterie, elle a fait de tristes réflexions sur l'ingratitude des courtisans, sur l'intérêt qui est si souvent le mobile de leur zèle ; comme Marie-Antoinette elle a connu à la fois le trône et la prison, elle a participé aux agitations et aux tempêtes d'une époque violemment troublée, où les événements avaient une tournure extraordinaire, où les hommes et les choses subissaient des vicissitudes ignorées des générations antérieures.

Les premières années de l'impératrice Joséphine étaient imparfaitement connues. M. Aubenas les a éclairées d'une vive lumière, dans un livre écrit avec conscience et avec talent[1]. Se livrant à des études approfondies, à des recherches minutieuses, il a puisé les informations les plus authentiques et les plus précises dans un long séjour à la Martinique, remplie des souvenirs de Joséphine comme la Corse de ceux de Napoléon. Ainsi qu'il le fait si bien remarquer, « ces deux noms, à dix-huit cents lieues de distance, sont répétés chaque jour avec le même

[1] *Histoire de l'impératrice Joséphine*, par Joseph Aubenas.

Digitized by Google

dévouement dans ces îles favorisées, d'où partirent deux enfants qui semblaient, à travers les mers, s'être donné rendez-vous sur le trône de France. »

L'impératrice Joséphine naquit à la Martinique, le 23 juin 1763, de Joseph Tascher de la Pagerie et de Rose-Claire des Vergers de Sanois. Établis aux Antilles depuis 1726, les Tascher appartenaient à l'ancienne noblesse française ; dès le douzième siècle leur nom était cité avec honneur dans l'Orléanais. Propriétaire d'une plantation où cent cinquante nègres cultivaient le café et le sucre, Joseph Tascher, en sa qualité de gentilhomme agriculteur, ne marchait que l'épée au côté et la canne à la main. On le signalait pour son humanité envers ses esclaves, et il apprit de bonne heure à sa fille la joie qu'on trouve à faire le bien. M. Aubenas trace le portrait de cette enfant créole, aux cheveux châtain clair, à l'œil bleu foncé, vêtue du long peignoir de mousseline blanche qui laisse deviner la taille sans l'accuser, et coiffée du madras de soie aux couleurs éclatantes. Autour d'elle sont groupées de jeunes négresses, dont « la peau noire et lustrée fait ressortir la mate blancheur de son teint, » et, sous le ciel des Antilles, au milieu des fleurs tropicales et des oiseaux de paradis, sa naissante beauté brille d'un radieux et pur éclat.

Joséphine quitta la Martinique avec son père en

Digitized by Google

1779 et se rendit en France. Avant la fin de la même année, elle épousa, à Noisy-le-Grand, près de Paris, le vicomte Alexandre de Beauharnais, dont la famille était intimement liée avec la sienne. Portant un des beaux noms de la marine française, et fils d'un gouverneur général de la Martinique, le jeune Beauharnais, qui n'avait que dix-neuf ans le jour de son mariage, servait alors comme officier dans le régiment de son cousin le duc de la Rochefoucauld. C'était un brillant cavalier, joli homme, instruit, séduisant, mais à qui les succès du monde firent oublier plus d'une fois ses devoirs envers sa femme. Joséphine avait mis au monde, le 3 septembre 1781 et le 10 avril 1783, deux enfants qui devaient s'appeler un jour l'un le prince Eugène, l'autre la reine Hortense. Cependant l'harmonie ne régnait pas entre les époux, et, en 1783, le parlement autorisa Joséphine à ne point habiter avec son mari. Après avoir alors séjourné quelque temps à Fontainebleau, chez le marquis de Beauharnais, son beau-père, qui ne cessa de l'entourer d'une affectueuse estime, elle alla retrouver ses parents à la Martinique en juin 1788, et s'embarqua au Havre avec sa fille Hortense alors âgée de cinq ans.

Une de ces terribles tempêtes, si communes sur l'océan Atlantique, menaça de submerger le vaisseau qui les portait. Joséphine revit avec un mé-

Digitized by Google

lange de joie et de douleur le sol natal, et puisa au sein de sa famille de précieuses consolations.

Pendant ce temps, Alexandre de Beauharnais, envoyé aux états généraux par la noblesse du bailliage de Blois, prenait au sérieux les devoirs de la vie politique. Déjà les orages de la Révolution commençaient à gronder dans le lointain. Du moment où il fallut se dévouer, Joséphine n'hésita plus, et, se rendant à l'appel de son mari, qui désirait vivement une réconciliation, elle traversa les mers et arriva à Paris en octobre 1790.

C'est alors que, dans un hôtel de la rue de l'Université, en face de la rue de Poitiers, Joséphine, entourée des chefs du parti constitutionnel, MM. de la Fayette, Barnave, Mounier, d'Aiguillon, d'André, de Crillon, de Montesquieu, présida un de ces salons politiques où les traditions élégantes de l'ancien régime s'associaient aux nobles espérances de la société moderne.

Beauharnais brille au premier rang de cette pléiade de patriciens transfuges qui apportent dans les camps populaires le blason des croisades, gentilshommes démocrates, paladins de la Révolution, qui après avoir jeté sur la république nouvelle un reflet de l'ancienne lumière, mourront victimes de leur attachement à des principes dont tant d'honnêtes gens se promettaient pour la France une gloire et

Digitized by Google

un bonheur sans taches. Président de l'Assemblée nationale au moment de la fuite à Varennes, il court à la frontière dès que la patrie est menacée par l'étranger.

Nommé général en chef de l'armée du Rhin en juin 1793, il s'illustre par ses talents et son courage. La Convention le nomme ministre de la guerre ; il refuse. Malgré des services signalés et un désintéressement à toute épreuve, il ne tarde pas à devenir suspect, en sa qualité de noble, et reçoit l'ordre de quitter l'armée. Il se retire alors en Sologne, à la Ferté-Beauharnais, et Joséphine, fidèle compagne du malheur, unit courageusement son sort à celui de son époux. Nommé maire de sa commune en octobre 1793, l'ancien président de l'Assemblée, l'ancien général en chef, écrit à son père : « Jamais je n'aurais cru qu'en quittant une vie aussi active que celle des camps, le temps écoulé dans le calme d'une solitude m'eût paru si rapide. La fin du jour arrive pour moi aussi promptement qu'avant ma retraite. Il est vrai que ma tête n'est point oisive ; elle se fatigue en combinaisons pour le salut de la république comme mon cœur s'épuise en efforts et en vœux pour le bonheur de mes concitoyens. » De si nobles sentiments ne désarment pas la cruauté des terroristes. Arrêté en janvier 1794, Alexandre de Beauharnais est

Digitized by Google

enfermé à Paris, dans la prison du Luxembourg. Joséphine, dont le dévouement grandit en raison du danger, multiplie, pour sauver son époux, les démarches, les visites, les lettres, les sollicitations, les prières. A cette heure où, suivant l'expression de Fouquier-Tinville, « les têtes tombent comme des ardoises, » elle court généreusement au-devant de la mort. On l'arrête en avril 1794 et on l'emprisonne à l'ancien couvent des Carmes, rue de Vaugirard, dans une étroite cellule, qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de la chambre aux Épées, parce qu'on y voit encore l'empreinte sanglante de trois épées que les septembriseurs avaient jetées là, après le massacre des cent vingt prêtres. Dans cette prison horrible, Joséphine apprend le supplice de son époux, exécuté le 24 juillet ; elle tombe gravement malade. Un médecin déclare qu'elle n'a pas huit jours à vivre, et il l'arrache ainsi à l'échafaud. Le 9 thermidor sonne. Joséphine est sauvée.

Elle supporta courageusement une situation voisine de la misère. Pendant la disette de 1795, elle dînait tous les jours chez une amie, madame Dumoulin, qui réunissait à sa table un petit nombre de convives malheureux. Chacun apportait son pain, qui était alors un objet de luxe. Madame Dumoulin, sachant que Joséphine était plus pauvre en-

Digitized by Google

core que les autres, la dispensa de cette règle, ce qui fit dire à celle dont le front devait bientôt être orné de la couronne de France qu'elle recevait le pain quotidien.

Au bout de quelque temps, sa position devint moins précaire. Elle avait obtenu, grâce à Tallien, dont la femme était son amie, des restitutions pécuniaires importantes. Elle s'établit rue Chantereine, dans une maison qui avait appartenu à Talma. Quelques-uns des survivants de l'aristocratie française s'y donnaient rendez-vous ; l'on se disait quand les portes étaient bien fermées : « Causons de l'ancienne cour, faisons un tour à Versailles. » La France s'éveillait comme au sortir d'un mauvais rêve ; les fleurs naissaient sur les tombeaux, et la trace de tant de souffrances ajoutait quelque chose au charme de ces mélancoliques beautés qui, échappées par miracle au supplice, souriaient dans les larmes, comme l'Andromaque d'Homère.

Bonaparte avait vingt-six ans. Déjà connu par le siége de Toulon et par la journée du 13 vendémiaire, il était général de l'armée de l'intérieur, et logeait, avec son état-major, rue des Capucines, dans un hôtel occupé depuis par les Archives du ministère des affaires étrangères. Il venait d'ordonner le désarmement des sections, quand un enfant de quatorze ans se rendit auprès de lui et lui rede-

Digitized by Google

manda l'épée de son père, qui avait commandé les armées de la république. Cet enfant, c'était Eugène de Beauharnais, le futur vice-roi d'Italie. Bonaparte, touché de cette démarche, y fit un accueil favorable. Le lendemain, il recevait de madame de Beauharnais une visite de remerciments. Il fut vivement frappé de ses charmes, et, au bout de quelques jours, il voulut l'épouser. Le notaire de Joséphine, M. Raguideau, cherchait à la dissuader d'un mariage avec un militaire qui n'avait que « la cape et l'épée, » ne sachant pas que, dans huit ans, cette épée serait l'épée de la France, cette cape, le manteau des Césars. Joséphine, sans arrière-pensée ambitieuse, se laissa toucher par une affection vraie. Elle se maria le 9 mars 1796.

Bonaparte fut vite arraché aux premières ivresses de sa joie. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, il n'était marié que depuis douze jours, quand, laissant derrière lui le bonheur et marchant au-devant de la gloire, il fit ses adieux à sa femme et gravit les rampes escarpées d'où l'on découvre tout à coup les plaines italiennes.

Les lettres qu'il écrivait alors à Joséphine ont été publiées en 1832 par les soins de la reine Hortense [1]. Rien de plus curieux que cette correspon-

[1] Lettre de Napoléon à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire. 2 vol. chez Firmin Didot.

Digitized by Google

dance qui témoigne d'une affection ardente. Saccadé, violent, incisif, le style du jeune vainqueur d'Italie est impétueux comme le torrent, rapide comme l'éclair. On reconnaît les transports de l'amant et du héros, la surexcitation méridionale d'une âme dévorée par la double fièvre de la gloire et de l'amour. Ces lettres brûlantes, écrites au bivouac, le lendemain et la veille d'une victoire, ont quelque chose de la mâle poésie des combats. Avec quel légitime orgueil ne devaient-elles pas être lues par la femme qui occupait tant de place dans une âme habituée à de si hautes pensées et à de si vastes desseins! Bonaparte ne peut se résigner à vivre loin de Joséphine. Il l'appelle en Italie : « Tu vas venir, lui écrit-il, le 24 avril 1796, tu vas venir, n'est-ce pas? Tu vas être ici, à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras! Prends des ailes, viens, viens! Mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser ou prendre mal! Si la fatigue...! Viens vivement, mon adorable amie, mais lentement. » Joséphine arrive à Milan vers la fin de juin 1796. Son mari la reçoit avec tout l'enthousiasme de la passion. Il veut être grand, célèbre, il veut arracher à l'Europe des cris d'admiration pour faire hommage à celle qu'il aime de cette grandeur et de cette célébrité. En pensant à cette époque, on se rappelle la phrase de Vauve-

Digitized by Google

nargues : « Les feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les premiers regards de la gloire. » C'est peut-être le plus beau moment de la vie de Joséphine et de son époux. Leur carrière commence à prendre une teinte merveilleuse ; l'homme du destin, que l'empire du monde attire comme un aimant irrésistible, a déjà ce fatalisme, cette foi dans sa fortune, qui est le mobile et la force des grands hommes. C'est l'heure où la femme, dont le front sera bientôt orné du diadème, se souvient involontairement qu'une négresse de la Martinique lui a prédit la couronne des reines.

Bonaparte est alors amoureux comme un jeune homme de vingt ans. Il a la jalousie non raisonnée, l'extase admirative, la naïveté d'impressions d'un premier amour. Le poëte apparaît à côté du guerrier, quand il écrit, le 18 juillet 1796 : « J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine. » Cette voix habituée à dominer le bruit des champs de bataille s'adoucit jusqu'aux murmures de la tendresse. Cet homme ardent et indomptable, dont le destin est de renverser tous les obstacles sur son passage, a dans sa passion des scrupules, des délicatesses féminines. « J'ai reçu un courrier de Paris, écrit-il à Joséphine le 19 juillet. Il y avait deux lettres pour toi. Je les ai lues.

Digitized by Google

Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter. Fi ! ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grâce. Je te jure que ce n'est pas par jalousie. Non certes, j'ai de mon adorable amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres. Avec cela, il n'y aurait plus de remords ni de crainte. » Les glorieuses fatigues de la campagne d'Italie ne peuvent distraire Bonaparte de son amour. Lorsque tout sommeille au bivouac, il trouve le temps d'adresser à sa femme les lettres les plus passionnées, les plus tendres : « Depuis que je t'ai quittée, lui écrit-il, j'ai été triste Mon bonheur est d'être près de toi. Je croyais t'aimer il y a quelques jours, mais depuis que je ne t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore..... Ah ! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts. Sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout ; ne pleure jamais, tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. »

Il est rare que deux êtres humains s'aiment d'un égal amour ; la balance penche toujours d'un côté ou d'un autre. Dans le début du mariage de Napoléon, c'est assurément de son côté qu'est la plus

Digitized by Google

grande somme de tendresse. En 1796, c'est lui qui se plaint, lui qui accuse de froideur, lui qui s'écrie : « Fi ! méchante, laide, cruelle ! Tu te ris de mes menaces, de mes sottises. Ah ! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison. » C'est lui qui s'émeut du moindre retard dans la correspondance : « Tu m'avais promis plus d'exactitude. Toi à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur ? Trois jours sans lettre de toi ! Je t'ai cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible. Les nuits sont longues, ennuyeuses et fades ; la journée est monotone. » C'est lui qui éclate en transports de jalousie, en amoureuse colère : « Tes lettres sont froides comme cinquante ans, elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de l'hiver de la vie. Joséphine, c'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre ? Ne plus m'aimer ? Eh ! c'est déjà fait. Me haïr ? Eh bien, je le souhaite ; tout avilit hors la haine. Mais l'indifférence au pouls de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone !... Mille, mille baisers bien tendres comme mon cœur ! » Plus tard, les rôles seront changés. Ainsi que l'a remarqué La Bruyère, les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs

Digitized by Google

qu'elles leur accordent, et les hommes se détachent des femmes par les faveurs qu'ils en reçoivent. Encore quelques années, et ce sera Joséphine qui se plaindra, Joséphine qui ressentira les inquiétudes, les angoisses d'une âme qui doute, qui souffre, qui voit avec douleur dans un être chéri le calme succéder à l'agitation, la froide réflexion à l'ivresse, l'amitié à l'amour. C'est l'histoire commune de la vie, où rien n'est stable et où la souffrance morale devient presque toujours l'expiation de la joie.

Après le traité de Campo-Formio, Joséphine quitta l'Italie. Elle revint en France au mois de décembre 1797. Partout on lui donnait des fêtes, et on la traitait déjà comme une souveraine. Quand Bonaparte se rendit en Egypte, elle voulut l'y accompagner, disant qu'elle avait déjà fait sur mer plus de cinq mille lieues et qu'en sa qualité de créole, elle ne redouterait pas le climat de l'Orient. Mais son mari refusa formellement de l'exposer aux hasards d'une traversée, où elle aurait couru le risque de tomber au pouvoir des Anglais. Ce fut pendant la campagne d'Egypte qu'elle acheta le château de la Malmaison moyennant cent soixante mille francs, payés en partie avec sa dot, en partie avec les fonds de Bonaparte. Ses ennemis, car elle en avait malgré sa grande bonté, essayèrent de lui nuire dans l'esprit de son mari. De retour en France, Bonaparte n'hé-

Digitized by Google

sita pas à lui rendre justice, et les nuages qui avaient failli compromettre le bonheur des deux époux se dissipèrent.

Joséphine, après le 18 brumaire, fut associée à des honneurs qui étaient ceux de la royauté moins le nom. Le 19 février 1800, le Premier consul sortit du Luxembourg, dans un carosse attelé de six chevaux blancs, présent de l'empereur d'Autriche au négociateur de Campo-Formio, et alla en grande pompe prendre possession des Tuileries. Le cortége se composait de quatre mille hommes de troupes d'élite, commandées par des généraux qui s'appelaient Lannes, Bessières et Murat. Arrivé dans la cour, Bonaparte monta à cheval et passa la revue de ses soldats enthousiastes; Joséphine, gracieuse et charmante, assistait à ce beau spectacle du haut des fenêtres du palais.

« Bourrienne, disait un jour le Premier consul à son secrétaire en remontant de la parade, Bourrienne, entendez-vous le bruit de ces acclamations qui durent encore? Il est aussi doux pour moi que le son de voix de Joséphine. » C'est le mot de La Bruyère : « L'harmonie la plus douce est le son de voix de la femme qu'on aime. » A un homme du caractère de Bonaparte il fallait une compagne qui eût en elle un charme d'apaisement. Ne trouvant pas dans les prestiges du succès et dans l'orgueil de

Digitized by Google

l'ambition satisfaite de quoi remplir son cœur, il avait besoin de se retremper aux sources des joies intimes. Un des grands poëtes de notre génération a dit :

> Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
> Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Si haut qu'un homme s'élève dans les régions de la toute-puissance, il sent en lui quelque chose qui le rattache à la terre, où fut son berceau et où sera sa tombe. En vain les monarques eux-mêmes essayeraient de se défendre contre ce besoin d'affections qui est au fond de presque toutes les âmes. La nature est plus forte que la gloire, et souvent une parole de sympathie, un sourire, une larme cause plus de bonheur au chef d'une nation que tout l'éclat de la grandeur et tous les enivrements de la victoire.

Pendant une période de cinq années, de Marengo à Austerlitz, Bonaparte ne quitta point la France pour aller aux armées. Il put se montrer sous son jour véritable et faire apprécier dans la vie de famille ses qualités privées. Joséphine exerçait alors sur son mari une heureuse influence ; elle réconciliait l'ancienne société avec la nouvelle, obtenait le retour des émigrés, faisait revivre les traditions de l'élégance et de l'urbanité françaises. Tous les partis

Digitized by Google

lui rendaient hommage; républicains et royalistes reconnaissaient l'élévation de son cœur. C'était un contraste frappant que cette belle créole affectueuse, indolente, souvent mélancolique, et ce jeune chef d'État au teint pâle, à l'œil de feu, à la toute-puissante volonté; il y avait là comme l'union de la grâce avec la force. Joséphine présidait d'une manière charmante cette cour consulaire, où un reste de fierté républicaine s'unissait au respect du génie.

Il n'y avait ni morgue ni étiquette. Quel enjouement, quelle sincère et cordiale gaieté dans les parties de barre de la Malmaison, où Hortense de Beauharnais court aussi rapide qu'Atalante, dans les bals en plein air et à la clarté des étoiles, dans les conversations sous les arbres pendant les beaux soirs de l'été! Joséphine était alors assurée de l'affection de son époux. Elle écrivait à sa mère le 18 octobre 1801 : « Vous devez bien aimer Bonaparte. Il rend votre fille bien heureuse. C'est en tout un homme charmant. »

Comme Joséphine, Napoléon aimait les cercles intimes, les causeries amicales, les distractions de la vie de famille; comme Joséphine, il craignait d'affliger ceux qui l'entouraient; comme Joséphine, il se plaisait dans la société des hommes de lettres et des artistes : Bernardin de Saint-Pierre, Arnault, Ducis, Désaugiers, Legouvé, Andrieux,

Digitized by Google

Méhul, Talma, Gérard, Girodet, Cherubini. « Je voudrais être ma postérité, disait-il un jour à son frère Joseph, et assister à ce qu'un poëte, tel que le grand Corneille, me ferait penser et dire. » Comme Joséphine, il avait le sentiment religieux. « Lorsque nous étions à la Malmaison, dit Bourrienne, et que nous nous promenions dans l'allée qui conduit à la plaine de Rueil, combien de fois le son de la cloche de ce village n'a-t-il pas interrompu nos conversations les plus sérieuses! Il s'arrêtait pour que le mouvement de nos pas ne lui fît rien perdre d'un retentissement qui le charmait. L'action produite sur ses sens était si forte qu'il avait la voix émue quand il me disait : Cela me rappelle les premières années que j'ai passées à Brienne. J'étais heureux alors!... Puis la cloche se taisait, et il reprenait le cours de ses rêveries gigantesques. »

Un illustre poëte a dit :

> Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure;
> Sans haine et sans amour, il vivait pour penser.

Ces vers, d'une facture magnifique, ne sont pas conformes à la vérité. A la Malmaison comme sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon prouva qu'il n'était étranger à aucun des sentiments intimes du cœur. Ainsi le jugeait un homme qui l'avait vu de près, et qui, à coup sûr, ne peut être ac-

Digitized by Google

cusé de flatterie : Bourrienne, le secrétaire particulier du Premier consul, Bourrienne, qui ressent, quoi qu'il en dise, une certaine jalousie cachée contre son ancien camarade de collége, devenu l'arbitre de l'Europe, Bourrienne n'hésite point à dire : « Bonaparte était sensible, bon, accessible à la pitié ; il aimait beaucoup les enfants, et rarement un homme méchant a du penchant pour l'enfance ; dans l'habitude de la vie privée, il avait de la bonhomie et beaucoup d'indulgence pour la faiblesse humaine, qu'il connaissait et qu'il savait apprécier. » Il n'avait pas pour ses semblables le dédain qu'on lui a prêté. « La masse des hommes, disait-il, est faible et mérite plus de compassion que de haine. Ce n'est pas en l'accablant de mépris qu'on parvient à la relever ; au contraire, il faut lui persuader qu'elle vaut mieux qu'elle ne vaut, si on veut en obtenir tout le bien dont elle est capable. » Ces sages paroles ne sont pas d'un homme qui mépriserait l'humanité. M. de Méneval, qui remplaça Bourrienne en qualité de secrétaire du Premier consul, a écrit : « Bonaparte paraissait vraiment un père au milieu de sa famille. Cette abnégation de sa grandeur avait un charme inexprimable. Je ne revenais pas de ma surprise en voyant cette simplicité de mœurs dans un homme qui, de loin, paraissait si imposant. Je m'attendais à des

Digitized by Google

brusqueries, à des inégalités d'humeur. Au lieu de cela, je trouvais Napoléon patient, facile à vivre, nullement exigeant, d'une gaieté assez souvent bruyante et railleuse, et quelquefois d'une bonhomie charmante. » Souvent son imagination, travaillée par tant de combinaisons grandioses, se rafraîchissait en s'envolant vers les cimes dorées de sa jeunesse, vers les souvenirs les plus purs de la vie. Il aimait à parler de la Corse, de son enfance, de son vieux père, qui lui avait dit en mourant : « Toi, Napoléon, tu seras un grand homme. » Ses sentiments, pour être souvent cachés sous le masque du stoïcisme et de l'impassibilité, n'en étaient ni moins vifs ni surtout moins durables.

Enfant, il venait de quitter son frère Joseph pour se rendre au collége de Brienne, et, en partant, il n'avait versé qu'une seule larme, qu'il avait en vain voulu dissimuler, tandis que son frère était tout en pleurs. Témoin de leurs adieux, un ecclésiastique, qui était leur professeur, dit alors à Joseph : « Il n'a versé qu'une larme, mais elle prouve autant sa douleur que toutes les vôtres. » Le roi Joseph, qui raconte cette anecdote dans ses Mémoires, soutient qu'il y avait une grande différence entre le caractère véritable de Napoléon et le caractère factice que les causes étrangères à sa nature le forcèrent à se donner. « Napoléon,

Digitized by Google

dit-il, avait des qualités précieuses, qu'il a cru par la suite devoir cacher sous un caractère factice qu'il s'était étudié à se donner, lorsqu'il parvint au pouvoir, prétendant que les hommes avaient besoin d'être conduits par un homme fort et juste comme la loi, et non par un prince dont la bonté devait être prise pour faiblesse, lorsqu'elle ne reposait pas sur l'inflexible justice. »

Ce jugement, qui pourrait être à tort mis sur le compte de l'indulgence fraternelle, se trouve en harmonie parfaite avec le portrait que M. Thiers trace de Napoléon dans le dernier volume de ce magnifique ouvrage qui est le plus beau, le plus complet des monuments historiques élevés dans les siècles modernes. L'historien national a dit : « Dès qu'il cessait de commander et d'avoir à contenir ou à exciter les hommes, Napoléon devenait doux, simple, équitable de cette équité d'un grand esprit qui connaît l'humanité, apprécie ses faiblesses, et les lui pardonne, parce qu'elles sont inévitables... Il s'emportait, mais revenait avec une facilité merveilleuse, presque honteux de son emportement, en riant même, s'il le pouvait sans manquer de maintien. Quelquefois aussi ses colères étaient feintes ; mais, sincères, elles n'avaient que la durée de l'éclair... Ayant peu d'instants à donner aux affections privées, les écartant même

Digitized by Google

par la distance à laquelle il s'était mis des autres hommes, il s'attachait néanmoins avec le temps, s'attachait fortement jusqu'à devenir indulgent, presque faible, pour ceux qu'il aimait. C'est ainsi qu'à l'égard de ses proches, souvent irrité par leurs prétentions et se montrant dur alors, il ne pouvait souffrir leur air chagrin, et, pour les voir contents, faisait quelquefois ce qu'il savait mauvais. »

Non, un tel caractère ne s'était point placé en dehors des lois de l'humanité, et le prétendre, ce serait prouver que l'on ne comprend pas cette nature complexe et grandiose. Sans doute, l'homme public domine chez Napoléon l'homme privé; sans doute, la passion de l'action l'emportait dans son âme sur les autres instincts. Entraîné par les événements comme par un tourbillon, il dut bien des fois étouffer les battements de son cœur; comme le dit encore M. Thiers, « il est certainement difficile d'aller découvrir la bonté chez un soldat toujours occupé à joncher la terre de morts, l'amitié chez un homme qui n'eut point d'égaux, la probité chez un potentat qui était maître des richesses de l'univers. » La gloire de Joséphine est dans le soin constant qu'elle mit à développer les qualités souvent cachées qui existaient au fond du cœur de son mari. Elle ne cessait de lui conseiller le calme, la mansuétude, la clé-

Digitized by Google

mence ; elle savait adoucir cette nature « que Dieu avait faite si prompte, que la victoire avait faite plus prompte encore. » Elle obtenait par ses supplications la grâce de M. de Rivière et de M. de Polignac, heureuse toutes les fois qu'elle provoquait une idée d'apaisement ou une inspiration généreuse. Faire le bien et empêcher le mal était sa mission quotidienne. Elle voyait dans la puissance une occasion de charité, et, lorsqu'elle reçut des mains de Napoléon le diadème impérial, elle se rassura contre l'effroi instinctif que le trône lui causait par la pensée qu'elle devenait ainsi la protectrice de la pauvreté et du malheur.

Joséphine n'avait pas désiré le rang suprême ; mais, quand elle monta sur le trône, son front ne fut pas écrasé sous le poids de la couronne, parce qu'elle avait l'âme assez haute pour rester au niveau de la destinée la plus élevée. L'heure la plus brillante de sa vie, féconde en contrastes de tout genre, fut celle où elle reçut le diadème impérial des mains du nouveau Charlemagne, dans cette journée légendaire du 2 décembre 1804, dont le souvenir ineffaçable se perpétuera d'âge en âge. Joséphine avait revêtu une magnifique robe traînante de brocart d'argent semé d'abeilles d'or. Une riche torsade et une agrafe en diamants attachaient à ses épaules le manteau de velours rouge doublé d'her-

Digitized by Google

mine, dont les extrémités étaient portées par les belles-sœurs et les sœurs de Napoléon, les princesses Joseph, Louis, Elisa, Pauline et Caroline, également en manteau de cour et couvertes de parures étincelantes. Les voûtes de Notre-Dame, ornées de tapisseries et de guirlandes, rayonnaient d'une éclatante lumière. Quel moment que celui où Napoléon, dont la tête, entourée d'un simple laurier d'or, ressemblait à une médaille antique, s'approcha de Joséphine prosternée devant lui, et posa la couronne sur le front de cette compagne de sa gloire, qui versait des larmes de joie et de reconnaissance! Le pape, bénissant le nouveau souverain, chantait les paroles qui, mille années auparavant, avaient retenti dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, quand le chef de la même nation avait été proclamé empereur d'Occident : *Vivat in æternum semper Augustus!* Les assistants, émus par ce spectacle grandiose, étaient heureux de voir associée à ce religieux triomphe la femme qui, suivant la croyance populaire, portait bonheur à son époux. « Lorsqu'elle s'agenouilla devant lui, dit madame la duchesse d'Abrantès, il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives, uniques, dans toute une existence, et qui comblent le vide de bien des années. »

L'écho des acclamations de Notre-Dame parvint

Digitized by Google

jusqu'à la Martinique, où la vieille mère de Joséphine habitait toujours sa résidence des Trois-Ilets, sans pouvoir se décider à se rendre en France, malgré les sollicitations instantes de sa fille. La colonie, fière d'avoir été le berceau de la souveraine de France, se livra aux manifestations de la joie la plus vive. La prédiction de la négresse était réalisée.

Une cour brillante entourait l'impératrice. Elle avait pour premier aumônier un Rohan; pour chambellans, un Lafeuillade, un Beaumont, un Montesquiou; pour dame d'honneur une La Rochefoucauld; pour dames du palais une Chevreuse, une Turenne, une Ségur, une Montmorency, une Mortemart. De tous les points de l'Empire, on lui adressait des témoignages de dévouement. Loin de se laisser étourdir par le bruit de ce concert d'éloges, Joséphine redoublait de modestie et de douceur.

« Professant à tout moment et à toute occasion, est-il dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue, elle mettait ces dispositions et ces qualités au rang des vertus et de l'adresse politique de son sexe. Elle avait une connaissance accomplie du caractère de Napoléon. Sa bonté fut son arme contre ses ennemis, son charme pour ses amis, son pouvoir sur son époux. »

Lisez les lettres que Napoléon adresse à Joséphine

Digitized by Google

au moment même de ses plus belles victoires, de ses plus prodigieux succès. Ce ne sont plus les lettres brûlantes de 1796; ce sont de courts et familiers messages, quelques lignes empreintes de bonhomie et de gaieté. Ces billets écrits au bivouac se ressemblent tous. Napoléon dit toujours quelques mots de sa santé. Il fait savoir à Joséphine si le temps est beau ou mauvais. Il lui recommande d'être gaie, d'être contente, d'être heureuse; c'est là comme une sorte de refrain qui revient sans cesse à la fin de ses lettres. Pendant la campagne d'Austerlitz il écrit, le 19 octobre 1805 : « J'ai été, ma bonne Joséphine, plus fatigué qu'il ne le fallait; une semaine entière et toutes les journées l'eau sur le corps et les pieds froids m'ont fait un peu de mal; mais la journée d'aujourd'hui, où je ne suis pas sorti, m'a un peu reposé. » Et le 3 novembre : « Je suis en grande marche; le temps est très-froid, la terre couverte d'un pied de neige. Cela est un peu rude. Je me porte assez bien. Mes affaires vont d'une manière satisfaisante. Mes ennemis doivent avoir plus de soucis que moi. » Le 3 décembre, il annonce ainsi la bataille d'Austerlitz, qui a eu lieu la veille : « J'ai battu l'armée russe et autrichienne commandée par les deux empereurs; je me suis un peu fatigué. J'ai bivouaqué huit jours en plein air, par des nuits assez fraîches. Je couche ce soir dans

Digitized by Google

le château du prince Kaunitz, où je vais dormir deux ou trois heures. L'armée russe est non-seulement battue, mais détruite. Je t'embrasse. »

Dans les circonstances les plus décisives, Napoléon n'oublie pas Joséphine. Il s'arrache un instant à ses combinaisons stratégiques pour lui envoyer un affectueux souvenir. Il lui écrit, le 26 novembre : « Il est deux heures du matin ; je viens de me lever, c'est l'usage de la guerre. » Le 2 décembre, date glorieuse pour lui, il adresse de Posen à sa femme un billet rempli d'affection : « C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz. J'ai été à un bal de la ville. Il pleut. Je me porte bien. Mes troupes sont à Varsovie. Il n'a pas encore fait froid. Toutes ces Polonaises sont Françaises, mais il n'y a qu'une femme pour moi. La connaîtrais tu? je te ferais bien son portrait ; mais il faudrait trop le flatter pour que tu le reconnusses. Cependant, à dire vrai, mon cœur n'aurait que de bonnes choses à en dire. Tout à toi. »

Loin de Napoléon, Joséphine est triste. Elle s'abandonne à l'inquiétude, aux sombres pressentiments. Son époux la console avec bonté. « Je me porte très-bien et je t'aime beaucoup, lui écrit-il le 18 janvier 1807 ; mais, si tu pleures toujours, je te croirai sans courage et sans caractère : une impératrice doit avoir du cœur. » Et le 23 janvier :

Digitized by Google

« Retourne à Paris. Sois-y gaie, contente. Peut-être y serai-je bientôt aussi. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui. Je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari; le mari, pour la patrie, la famille et la gloire. Pardon de mon ignorance ; l'on apprend toujours avec nos belles dames. »

Dans cette correspondance, la plupart du temps enjouée et amicale, on trouve çà et là quelques mélancoliques paroles. « Je suis toujours à Eylau, écrit le triomphateur de cette journée sanglante. Le pays est couvert de morts et de blessés. Ce n'est pas la plus belle partie de la guerre. On souffre, et l'âme est oppressée de voir tant de victimes. » Et le lendemain de la bataille d'Essling : « La perte du duc de Montebello, qui est mort ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit. »

Déjà aussi Napoléon laisse entrevoir des perspectives qui doivent effrayer sa compagne. « Plus on est grand, lui écrit-il, et moins on doit avoir de volonté. On dépend des événements et des circonstances... Je me déclare le plus esclave des hommes ; mon maître n'a pas d'entrailles, et ce maître, c'est la nature des choses... Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée. » Ces aveux significatifs sont comme le présage du divorce.

Digitized by Google

Victorieux à Wagram, l'Empereur venait d'atteindre l'apogée de sa fortune ; l'Europe intimidée s'inclinait devant lui, et cependant il était malheureux. Il arriva à Fontainebleau, le 26 octobre 1809, à la fois triomphant et triste. Joséphine, qui l'attendait impatiemment, se jeta dans ses bras ; mais, avec cet instinct qui ne trompe jamais le cœur de la femme, elle s'aperçut tout de suite, malgré les affectueuses paroles de son époux, qu'un grand malheur la menaçait. Napoléon croyait le divorce indispensable à la force de sa dynastie et au repos de la France ; toutefois il hésitait encore à faire un pareil aveu à la fidèle compagne de sa jeunesse et de sa gloire. Ainsi que l'a remarqué M. Aubenas, cet homme si fort, dont la fière et indomptable volonté avait affronté sans s'émouvoir les plus terribles dangers, les coalitions les plus menaçantes, ce souverain, au comble de la puissance humaine, tremblait « d'entamer cette campagne du divorce, » qui lui semblait plus redoutable que la lutte gigantesque dont il venait de sortir vainqueur.

La cour était retournée aux Tuileries le 14 novembre. Jamais, à aucune époque de l'histoire, Paris n'avait été si brillant. Les rois et les reines de Bavière, de Naples, de Hollande, de Westphalie, le roi de Saxe, le roi de Wurtemberg s'y étaient rendus pour porter leurs félicitalions et leurs homma-

Digitized by Google

ges à l'Empereur. Les fêtes se multipliaient, et Joséphine, toujours gracieuse, cachait sous les dehors du calme et de la confiance les mortelles angoisses qui la déchiraient.

Déjà, par un changement de manières et de langage, Napoléon essayait de la préparer à la révélation qui devait être si douloureuse pour l'un et pour l'autre.

L'anxiété de l'impératrice était portée au comble ; elle n'osait aborder ce sujet brûlant, quand elle pouvait retenir un moment l'Empereur, de peur qu'un fatal arrêt ne vînt à tomber de sa bouche. Les sentiments de Joséphine pour Napoléon étaient un mélange d'amour, d'admiration et de crainte; elle aimait sa personne, elle s'humiliait devant son génie, elle avait une respectueuse frayeur de sa puissance et de sa gloire. Le cœur de Joséphine, violemment agité par de si fortes émotions, souffrait une véritable torture. Perdre une couronne eût été peu de chose pour elle, mais voir une autre femme régner sur le cœur de Napoléon, c'était là une idée à laquelle, malgré tous ses pressentiments, elle ne parvenait pas à s'habituer. Quand l'Empereur se décida enfin, dans la soirée du 30 novembre, à lui dire toute la vérité, elle tomba comme frappée de la foudre. Quinze jours s'écoulèrent entre la cruelle révélation et le mo-

Digitized by Google

ment où le divorce fut officiellement prononcé. Joséphine parut une dernière fois en public, comme épouse de Napoléon, le 3 décembre 1809, au bal que la municipalité de Paris donna dans les salons de l'Hôtel de Ville, à l'occasion de la paix de Vienne. « Le tambour battit aux champs, dit madame la duchesse d'Abrantès, et l'impératrice arriva. Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement. Jamais sa physionomie toujours si douce, et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée. Lorsqu'elle approcha du trône, ses jambes faiblirent, et ses yeux se remplirent de larmes. J'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui dire combien je souffrais. Elle me comprit et me jeta un douloureux regard... Elle devait se sentir mourir, et pourtant elle souriait ! »

Tout le monde a lu dans M. Thiers le pathétique récit de la scène poignante du 15 décembre, jour fixé pour la prononciation du divorce. On se rappelle l'attendrissement de Napoléon quand il prononça ces paroles : « Dieu sait combien une pareille résolution a coûté à mon cœur ; mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il est démontré qu'il est utile au bien de la France. J'ai le besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai au contraire qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma

Digitized by Google

bien-aimée épouse; elle a embelli quinze ans de ma vie; le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main; je veux qu'elle conserve le rang et le titre d'impératrice, mais surtout qu'elle ne doute jamais de mes sentiments, et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami. » Joséphine lut ensuite une déclaration où elle disait: « Avec la permission de notre auguste et cher époux, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre... » Mais à peine avait-elle articulé ces mots que les sanglots étouffèrent sa voix. Le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély prit le papier de ses mains et en acheva la lecture. « L'Empereur, dit M. de Méneval, rentra dans ses appartements triste et silencieux; il se laissa tomber sur la causeuse où il s'asseyait habituellement dans un état d'abattement complet. Il y resta quelques moments, la tête appuyée sur sa main, et, quand il se leva, sa figure était bouleversée. »

Il avait été décidé à l'avance que, le lendemain de la lecture de l'acte de séparation, Napoléon et Joséphine quitteraient Paris, l'un pour se rendre à Trianon, l'autre pour chercher à la Malmaison l'asile de sa douleur. Quand on vint avertir l'Empe-

Digitized by Google

reur que les voitures étaient prêtes, il alla dire adieu à celle qui allait quitter les Tuileries pour toujours. Joséphine se jeta en sanglotant aux pieds de son ancien époux. Napoléon la releva, et la serra contre sa poitrine, en l'embrassant avec effusion. Le sacrifice était consommé.

L'arrivée à la Malmaison fut profondément triste. Il pleuvait. La terre était jonchée de feuilles mortes. Dans cette froide nuit de décembre, Joséphine se rappela les belles soirées du Consulat, où, à la clarté des étoiles, le vainqueur d'Italie venait chercher sous les ombrages de sa résidence préférée un peu de repos et de bonheur intime. Le lendemain Napoléon vint la voir. Il se promena quelque temps avec elle dans le parc, et il la quitta en lui serrant la main, mais sans l'embrasser. Il n'était plus que son ami...

Napoléon, à Sainte-Hélène, parla plusieurs fois du divorce avec un sentiment de regret. On lit dans le *Mémorial :* « Un fils de Joséphine m'eût été plus nécessaire et m'eût rendu heureux, non-seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique... Je n'aurais pas mis le pied sur l'abîme couvert de fleurs qui m'a perdu. Et qu'on médite après sur la sagesse des combinaisons humaines! Qu'on ose prononcer avant la fin sur ce qui est heureux ou malheureux ici-bas! »

Digitized by Google

Sans haine, sans ressentiment contre personne, Joséphine conserva au milieu de ses souffrances la mansuétude qui ne l'avait jamais abandonnée. Napoléon lui adressa, dans les premiers temps qui suivirent le divorce, des lettres empreintes de sentiments affectueux : « J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries, lui écrivait-il. Ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé... Tu ne peux mettre en doute ma constante et tendre amitié. Tu me connaîtrais bien mal si tu supposais que je puis être heureux si tu n'es pas heureuse, et content si tu ne te tranquillises. » Le lendemain d'un jour où il avait été lui faire une visite à la Malmaison, il lui envoyait quelques lignes consolantes : « J'ai été bien content de te voir hier ; je sens combien ta société a du charme pour moi. » Joséphine avait adressé, le 19 avril 1810, à Napoléon, une lettre où elle lui donnait les noms de Sire et de Majesté, et qui se terminait ainsi : « Je me borne à demander une grâce à votre Majesté : c'est qu'Elle daigne chercher Elle-même un moyen de convaincre quelquefois et moi-même et ceux qui m'entourent que j'ai toujours une petite place dans son cœur et une grande dans son estime. » L'Empereur répondit sur-le-champ : « Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril. Elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même. Mes pareils ne changent pas. Je vois avec

Digitized by Google

plaisir que tu ailles à la Malmaison et que tu sois contente. Moi je le serai de recevoir de tes nouvelles et de te donner des miennes. Je n'en dis pas davantage jusqu'à ce que tu aies comparé cette lettre à la tienne, et, après cela, je te laisse à juger qui est meilleur et plus ami, de toi ou de moi. » La pauvre Joséphine reçut ce billet avec transport. « Mille, mille tendres remercîments de ne m'avoir pas oubliée, écrivit-elle à Napoléon. Mon fils vient de m'apporter ta lettre. Avec quelle ardeur je l'ai lue, et cependant j'y ai mis bien du temps, car il n'y a pas un mot qui ne m'ait fait pleurer. Mais ces larmes étaient bien douces. J'ai retrouvé mon cœur tout entier, et tel qu'il sera toujours. Il y a des sentiments qui sont la vie même et qui ne peuvent finir qu'avec elle... Sois heureux, sois-le autant que tu le mérites; c'est mon cœur tout entier qui te parle. Tu viens de me donner ma part de bonheur et une part bien vivement sentie; rien ne peut valoir pour moi une marque de ton souvenir. »

Quand Marie-Louise eut donné un héritier à l'Empereur, Joséphine eut le courage de se réjouir avec toute la France. Elle voulut voir le Roi de Rome. Après avoir longtemps résisté, Napoléon le lui amena à Bagatelle, dans le bois de Boulogne. Elle l'embrassa, et, ne pouvant retenir ses larmes :

Digitized by Google

« Ah ! cher enfant, s'écria-t-elle, tu sauras peut-être un jour tout ce que tu m'as coûté. »

L'esprit de sacrifice porte en lui-même sa récompense, et ce n'est pas en vain qu'une âme offre ses peines à Dieu. Joséphine inspirait à tous un sentiment de pitié respectueuse. Jamais elle n'avait été meilleure, plus attachante qu'après le divorce. La poésie, qui meurt si vite dans le cœur des hommes, ne périt pas dans le cœur des femmes. Il y a au fond de leur âme un perpétuel rajeunissement ; leurs souvenirs, cachés dans les replis les plus intimes de leur pensée, gardent un charme qui se prolonge jusqu'à la tombe, et l'automne de leur existence a des reflets d'une douce et pénétrante lumière. Joséphine, ayant conservé pour l'Empereur un attachement qui était un véritable culte, n'avait point permis qu'on dérangeât un seul meuble de la chambre occupée par lui ; elle se chargeait elle-même du soin d'ôter la poussière qui couvrait ce qu'elle appelait ses reliques. Trouvant dans la tendresse de ses enfants la plus précieuse des consolations[1], et s'ingéniant à rendre heureuses, par ses prévenances, par ses égards, les personnes qui composaient sa petite cour de la Malmaison ou de Navarre, elle commençait à s'habituer à son sort.

[1] M. Fourmestraux a donné à ce sujet d'intéressants détails dans ses deux ouvrages sur la reine Hortense et le prince Eugène.

Digitized by Google

ses ennemis. Il se promena, jusqu'à épuiser ses forces, dans ce parc où étaient attachés ses plus doux souvenirs. Parlant sans cesse de Joséphine, il exprima plusieurs fois à la reine Hortense le désir d'avoir un portrait qui représentât fidèlement cette compagne de ses beaux jours. Au détour de chaque allée, il croyait la voir apparaître. Il voulut contempler le lit de mort où elle avait rendu le dernier soupir, en pensant à Dieu et à lui. Enfin, au bout de cinq jours, le 29 juin 1815, il partit pour Rochefort, où l'attendait le *Bellérophon*. La chaleur était extrême, le temps splendide; l'éclat de la nature contrastait avec la tristesse de l'Empereur. Il jeta un regard d'adieu sur les ombrages qui avaient abrité sa jeunesse, et, en s'éloignant, sa dernière pensée fut pour Joséphine. Le Dante a eu tort de dire qu'il n'y a rien de si pénible que de se rappeler les temps heureux dans les jours de malheur. A qui perd l'espérance, reste le charme du souvenir. Dans les profondeurs des chagrins vrais et respectables, réside je ne sais quelle douloureuse volupté. Du fond de sa tombe, Joséphine était encore, à l'heure du départ pour l'exil, la consolatrice de Napoléon.

Digitized by Google

LA COMTESSE DE LA FERRONNAYS

Il y a des gens qui n'ont pas la faculté de la douleur morale, et qui, pour être contents de leur sort, ne demandent que la santé et le bien-être matériel. Quand la mort vient frapper leurs amis et leurs proches, ils ne voient là que des accidents naturels et prévus, et, après quelques heures d'une tristesse apparente qui n'est souvent pour eux qu'une affaire de convenance sociale, ils reprennent leurs occupations sans trouble et sans regret. A ces gens-là qui sont nombreux, nous ne conseillerons pas la lecture du *Récit d'une sœur*[1], car ils

[1] *Récit d'une sœur*, souvenirs de famille recueillis par Mme Augustus Craven, née de la Ferronays 2 vol., chez Didier. Nouvelle édition.

Digitized by Google

n'en comprendraient pas plus le fond qu'ils n'en apprécieraient la forme ; mais, en revanche, nous croyons que toute personne qui a souffert moralement, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, ne peut lire sans émotion ces pages toutes pleines de larmes.

Il existe entre la comtesse de La Ferronnays, héroïne principale du récit, et mademoiselle Eugénie de Guérin, une analogie remarquable. De ces deux femmes d'élite, qui moururent à trois mois de distance, l'une avait été élevée au milieu de la société diplomatique la plus brillante, et l'autre à la campagne dans une modeste solitude. Et cependant il y a de tels rapports dans les sentiments qu'elles expriment que l'on pourrait confondre leurs deux styles ; c'est le même charme poétique et doux, c'est le même élan vers Dieu, c'est la même tristesse et la même espérance. Si l'une représente l'amour fraternel, l'autre l'amour conjugal, elles se ressemblent par la communauté de la douleur. Toutes deux vivent d'un souvenir, consacrent à un regret les battements de leur cœur, se mettent en communication surnaturelle avec un mort chéri. Tous deux lui écrivent des lettres qu'elles adressent au ciel. Ces deux livres si vrais, si profonds, le *Journal d'Eugénie de Guérin* et le *Récit d'une sœur*, doivent être placés côte à côte dans les bibliothè-

Digitized by Google

ques. Bien des âmes blessées y trouveront des consolations, tout en y reconnaissant quelque chose de leurs propres tristesses.

Entre tous ceux qui ont souffert il y a une harmonie secrète, un lien intime, et toute parole qui sort du cœur est sûre d'aller au cœur. Ces livres sans péripéties, sans aventures extraordinaires, attachent plus le lecteur que les romans les plus mouvementés. C'est que la réalité est toujours plus saisissante que la fiction. La sympathie et la pitié n'aiment-elles pas mieux se porter sur des êtres qui ont vécu, qui ont souffert, qui ont pleuré, que sur des abstractions inventées par la fantaisie d'un romancier ou d'un poëte? On a reproché à ces ouvrages d'évoquer des souvenirs trop personnels et trop intimes. Qu'importe, s'ils n'inspirent que des sentiments d'édification? Pourquoi donc réduire au silence des voix si nobles et si touchantes? Saint Augustin offensait-il la piété filiale, parce qu'il parlait des vertus de sainte Monique? Il n'y a rien dans de tels livres qui doive être retranché. Ne sont-ils pas d'un bout à l'autre un hymne à l'idéal? Tristes à leur surface, consolants dans leurs profondeurs, ne montrent-ils pas à côté du mal le remède, et après l'épreuve la récompense? Rien d'étonnant qu'ils se lisent et se relisent. Personne ne fait vibrer les cordes de la lyre des douleurs

Digitized by Google

sans en tirer une harmonie qui arrache de nobles larmes. L'homme mortel aime à méditer sur la mort; l'homme condamné à souffrir écoute avec respect les voix qui lui parlent de ses souffrances. Tant qu'il y aura sur terre des malheureux, rien n'intéressera plus, non-seulement les belles âmes, mais le vulgaire lui-même, que la peinture d'une douleur vraie. N'y a-t-il pas en effet un certain attrait à voir exprimés en termes nets et saisissants ces sentiments souvent confus qui se manifestent dans le flux et le reflux des grands chagrins, et que parfois on ne peut définir, alors même qu'on en ressent toutes les angoisses? De là le succès de ces œuvres qu'on a si bien appelées la littérature du cœur, et dont le retentissement dépasse l'attente de ceux qui les ont publiées.

Alexandrine d'Alopeus, comtesse de La Ferronnays, naquit à Saint-Pétersbourg ,en 1808, du comte d'Alopeus, Suédois de naissance, longtemps ministre de Russie à Berlin, et de Jeanne de Wenkstern, appartenant tous deux à la religion luthérienne. Élevée dans un milieu brillant, elle conserva la grâce que donnent le naturel et la simplicité. C'était une de ces organisations délicates qui ne se laissent pas atteindre par la vie de salon, faite pour dessécher le cœur et pour tarir la source des enthousiasmes généreux. Elle aimait de passion les

Digitized by Google

grandes choses : la vertu, l'art et la nature. Et cependant on trouvait en elle une propension à la tristesse, une mélancolie suave, qui n'a rien de sévère et de chagrin, mais qui est faite de bonté, de compassion et de douceur, mélancolie délicieuse qui ressemble à la rêverie d'un ange. Musicienne consommée, elle avait une voix de soprano qui allait droit au cœur. Tout en elle était distingué Supérieure par l'intelligence, ornée de tous les dons de l'imagination et de l'esprit, capable des plus hautes pensées et des plus nobles dévouements, elle possédait, avec une élégance native, qui est la plus gracieuse des parures, cette beauté de l'âme qui se reflète sur le visage, et répand un charme ineffable sur chaque regard, sur chaque sourire.

C'est à Rome, le 17 janvier 1832, que mademoiselle d'Alopeus rencontra pour la première fois l'homme à qui elle devait donner son cœur. Fils du comte de La Ferronnays, qui avait été ambassadeur de France à la cour de Russie, ministre des affaires étrangères en 1829, puis ambassadeur à Rome, où vint le surprendre la révolution de 1830, M. Albert de La Ferronnays, né le 21 janvier 1812, avait alors vingt ans. Appartenant au groupe de jeunes gens instruits et enthousiastes qui répondaient au scepticisme voltairien en évoquant tous les souvenirs

Digitized by Google

et toute la poésie du moyen âge, il était convaincu que le seul amour véritable est celui qui peut paraître sans rougir devant les hommes et devant Dieu. Une voix éloquente entre toutes l'a dit[1] : « Si l'amour a des profanateurs qui abusent de son nom, il a des saints qui lui servent de garde et empêchent le moindre souffle d'atteindre, pour la ternir, son immortelle chasteté. » Albert de La Ferronnays était une de ces âmes privilégiées qui ont soif d'affection légitime et qui ne veulent aimer qu'une fois. Cette noblesse et cette pureté de sentiments lui avaient donné, dès son adolescence, quelque chose de sympathique et de respectable, avec une gravité précoce, qui n'avait rien que d'aimable, parce qu'elle n'était pas affectée. C'était bien là le cœur qu'une jeune fille peut rêver pour accomplir un de ces mariages chrétiens qui, s'ils devenaient la règle au lieu d'être l'exception, auraient pour résultat certain de régénérer la société.

Malgré leur mutuelle inclination, M. de La Ferronnays et mademoiselle d'Alopeus durent vaincre bien des résistances, subir bien des épreuves, avant d'unir leurs destinées. On reprochait au jeune homme de n'être pas assez riche, de n'avoir pas de carrière. On le contraignit à s'éloigner, pour voir si

[1] Le père Lacordaire, *Conférences de Toulouse*.

Digitized by Google

son amour survivrait à l'absence. « Je demande à Dieu tous les jours, écrivait-il à mademoiselle d'Alopeus, que, si vous pouvez être plus heureuse avec un autre, vous me sacrifiiez sans hésitation. J'ai du bonheur pour toute ma vie, pourvu que vous soyez heureuse ! Vous sentez bien pourtant qu'il y a autre chose que je préfère. Enfin espérons, Dieu est si bon ! » La force de cette affection finit par toucher les personnes qui s'étaient opposées au mariage. Les deux jeunes gens se revirent à Naples en novembre 1833. Ce jour-là, mademoiselle d'Alopeus écrivait sur le journal où elle avait l'habitude de consigner ses pensées intimes : « Oh ! quelle délicieuse montée d'escalier ! On goûte dans ces moments-là, on goûte avec folie, mais enfin on goûte même sur terre la certitude du bonheur, je dirai presque son immortalité, car on ne croit plus à sa fin !... Père adoré, si votre paradis est une durée continuelle d'une pareille ivresse, alors il est bien beau ! » Et le 1er janvier 1834 : « O mon Dieu ! au nom de Notre-Seigneur, bénis cette année pour nous. » Le même jour, sa main traçait ces lignes véritablement prophétiques : « Aux légers plaisirs les légères souffrances, aux grands bonheurs les maux inouïs. » Le mariage fut célébré le 17 avril à Naples. Les deux époux allèrent passer leur lune de miel à Castellamare. « Une fois prête, a écrit la ma-

Digitized by Google

riée, je me sentais bien émue et même triste en regardant autour de moi toutes les personnes que j'allais quitter. Je voulus aller regarder encore une fois toutes les chambres. J'embrassai encore ma mère et les autres. Puis enfin je montai avec Albert dans notre calèche, et nous partîmes... Tous les deux nous croyions rêver... »

Madame de La Ferronnays aimait l'Italie, « ce pays, dont le peuple, comme elle le disait si bien, croit à une patrie éternelle, à des amis invisibles auxquels il parle dans ses joies et dans ses peines; ce pays où les âmes et les fleurs répandent plus de parfums qu'ailleurs; ce pays si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il me semble qu'en mourant on pourrait à peine se dire : Je vais voir mieux que l'Italie. » Là se passèrent les premiers jours d'extase qui sont le privilége des unions consacrées à la fois par la religion et par l'amour. Mais, hélas! la capacité de l'homme est aussi étroite pour la joie qu'immense pour la douleur. Le bonheur est si peu habituel que son approche étonne. On ne peut se décider à croire qu'on saisira longtemps ce brillant fantôme qui n'apparaît que pour s'évanouir. Quel est le soleil splendide que ne ternisse l'ombre de la mort? Dix jours après son mariage, Albert de La Ferronnays crachait le sang. Un pressentiment infaillible lui disait que cette belle jeune femme, si

Digitized by Google

noble, si aimante, n'aurait bientôt plus d'autre mission que de pleurer sur un tombeau. Il ne pouvait fixer les yeux sur ce visage chéri sans un serrement de cœur, sans un sentiment de compassion et de regret. Les deux époux se cachaient mutuellement leurs angoisses, mais souvent leurs regards, où l'inquiétude se mêlait à la tendresse, trahissaient le secret que leurs lèvres avaient gardé. Un jour madame de la Ferronnays ouvrit un Nouveau Testament, elle tomba sur ce passage : « Honore les veuves qui sont véritablement veuves. » Elle crut avoir vu un spectre et poussa un cri.

Ce temps où le bonheur cherché sur terre lui échappait, et où elle ne connaissait pas encore celui que Dieu seul donne, fut peut-être l'époque de sa vie où elle se sentit accablée sous le poids de la tristesse la plus invincible. « Ah ! si dans le tombeau, écrivait-elle, à Venise, en novembre 1835, si dans le tombeau on sent qu'on dort, qu'on attend le jugement de Dieu, que de grands crimes ne vous le font pas craindre, ce repos mêlé de vagues idées, mais plus de ces idées embrouillantes de la terre, cette sensation d'avoir accompli sa destinée, est peut-être préférable à tout ce qu'offre la terre ; car, quelque délicieux que cela puisse être, tout y est toujours mêlé de diverses inquiétudes et de diverses hontes, mélange insupportable. » La douleur,

Digitized by Google

qu'elle était obligée de cacher, en présence de son mari, éclatait parfois en sanglots : « Oh ! Pauline, écrivait-elle à madame Craven, comme les roses que je voyais dans l'avenir se sont changées en épines ! Toutes mes fleurs sont séchées ou penchent la tête. Est-ce que la rosée ne la leur fera jamais relever? » Il lui fut donné de passer par ces alternatives pleines de tortures, ces transitions de la confiance au désespoir, ces retours d'espérance qui proviennent des mieux passagers, cette foi en la miséricorde divine que rien jusqu'à la dernière heure ne peut complétement déraciner. « Il est si difficile, écrivait-elle encore à sa belle-sœur, il est si difficile, même quand on l'a éprouvé une fois, de croire que ce que l'on chérit puisse mourir !... Voilà donc le but de notre pauvre amour !... Dix jours de bonheur dans pas encore deux ans de mariage, et s'aimant autant qu'on peut aimer ! Oh ! Dieu ! dix jours !... car je n'ai pas été plus de dix jours entièrement sans craintes pour sa santé... Oh ! pourvu que je ne sois pas seule à lui fermer les yeux ? — je n'oserais pas me fier à ma force seule, — ces yeux si beaux, si beaux toujours, dont je me rappelle si bien le regard d'amour si vif, si doux ! Ce regard depuis longtemps n'a plus brillé en eux, mais ils ont conservé leur belle et douce expression, et quelquefois cette expression est triste à me

Digitized by Google

fendre le cœur. Et je dois m'efforcer de lui paraître gaie! Ah! j'étouffe de ce secret entre nous, et, quelque déchirant que ce fût, je crois que souvent je préférerais lui parler ouvertement de sa mort, et tâcher de nous consoler mutuellement par la foi, l'amour et l'espérance! »

C'est ici que commence le drame religieux avec sa poésie mystique et véritablement céleste. Sur son lit de douleur, le plus grand tourment du malade était la pensée qu'une fois mort, sa femme, qui était protestante, ne pourrait pas prier pour lui, et que peut-être ils ne se reverraient pas dans le ciel. Le vœu le plus ardent de M. de la Ferronnays était la conversion de sa femme à la foi catholique. Souvent il avait demandé à Dieu de le faire mourir, si à ce prix il obtenait la réalisation de cette espérance. De son côté, madame de la Ferronnays avait eu, à plusieurs reprises, des velléités d'abjurer le culte protestant; mais sa mère, zélée luthérienne, l'en avait toujours dissuadée, et la crainte d'affliger cette mère qu'elle chérissait l'avait empêchée de donner suite à son idée. Il fallut, pour fixer sa résolution, toutes les souffrances de son mari. Le désir d'accorder une satisfaction suprême à un mourant vint se joindre à la voix de sa conscience; dès ce moment, elle n'hésita plus. Elle écrivit alors à sa mère : « Si tu revois ta pauvre fille veuve, ah! tu

Digitized by Google

supporteras qu'elle soit catholique, n'est-ce pas? et tu ne la repousseras point de ton cœur maternel? Elle t'aimera, te chérira plus que jamais. Oh! ma mère, quand la religion catholique n'aurait sur la nôtre que l'avantage de prier pour les morts, je la préférerais, et c'est en tant d'autres choses une si douce croyance! »

Rien ne peut peindre la joie dont déborda le cœur du mourant quand il apprit que sa plus ardente prière allait enfin être exaucée. A partir de ce moment, les approches de la mort n'eurent plus pour lui rien de douloureux. La certitude de retrouver dans un monde meilleur sa compagne chérie mit un tel baume sur ses blessures que l'agonie elle-même finit par lui paraître douce. Alors il écrivit ces lignes, les dernières que sa main défaillante 'ait tracées : « Seigneur, autrefois je vous disais nuit et jour : Permettez qu'elle soit mienne, accordez-moi ce bonheur, sa durée ne dût-elle être que d'un jour. Vous m'avez écouté, mon Dieu! Qu'ai-je à me plaindre? Mon bonheur fut indicible, s'il fut court; et maintenant que le reste de ma demande va s'accomplir, votre volonté divine permet que mon ange rentre dans le sein de l'Église, me donnant ainsi l'assurance de la revoir dans peu, là où nous nous perdrons dans votre immense amour. »

Malgré l'aggravation du mal, M. de la Ferronnays

Digitized by Google

avait encore trouvé la force de revenir d'Italie en France. Il arriva à Paris le 11 mai 1836, et s'établit rue de Madame, n° 13. Le 29 mai, sa femme abjura la foi protestante entre les mains de M. l'abbé Martin de Noirlieu. Le même jour, elle écrivait : « Jésus! fais que j'accompagne mon pauvre ami, que je l'accompagne partout, dans les ombres de la mort comme dans toute la force de la vie, dans le sommeil du tombeau comme auprès de son lit de souffrance, que je sois toujours là, sous ses yeux, une figure connue et aimée, une voix encourageante, une compagne pour tout supporter! » Et le 4 juin : « Doux ami, si éprouvé, qui m'as tant aimée quand tu ne souffrais pas, ne crains pas que dans tes souffrances, tes dernières souffrances, je t'abandonne... Oh! ne crains pas! Que tes beaux yeux ne me regardent pas comme si j'allais m'éloigner. Je te tiendrai toujours, quand même mes os se briseraient de la douleur de te voir mourir; mes bras, mes yeux ne se détacheront pas de toi, et ton dernier regard verra que je suis toujours là. »

Le 5 juin, à minuit, eurent lieu en même temps dans la chambre du malade sa dernière communion et la première communion de sa femme. L'abbé Gerbet disait la messe. La famille du mourant y assistait, dans un profond silence. On n'entendait que les larmes qui tombaient sur les livres de prié-

Digitized by Google

res. Madame de la Ferronnays avait une robe de mousseline blanche et son voile de mariée. Pendant la messe, elle tenait la main de son époux, cette main qu'elle regardait comme si sacrée que, dans le moment le plus saint de sa vie, elle ne croyait pas manquer à Dieu en la tenant. L'hostie fut partagée entre l'époux et l'épouse, « double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur. »

Le surlendemain, celle qui allait si vite changer ses vêtements blancs de première communiante contre la robe noire de la veuve, vendait son collier de perles ; la vente de ce beau bijou était le prélude de l'abandon qu'elle devait faire aux pauvres de tout ce qu'elle possédait. Alors elle exprima cette poétique pensée : « Perles, symbole de larmes! perles, larmes de la mer, recueillies avec larmes au fond des abîmes, portées souvent avec larmes au milieu des plaisirs du monde, quittées aujourd'hui avec larmes dans la plus grande des douleurs terrestres, allez enfin sécher des larmes en vous changeant en pain. »

Elle écrivait encore au même moment : « Le monde, qui réprouve l'exaltation religieuse, qui la regarde comme un malheur, quelles belles consolations a-t-il donc à donner à la souffrance? Il me semble que, par prudence seule, on devrait faire une provision de remèdes contre les innombrables

Digitized by Google

peines de la vie. Stupide monde! surtout stupide! Aimer trop Dieu! Qu'on aime peu Dieu, je le conçois, hélas! mais qu'on dise qu'on peut l'aimer trop, c'est avoir toute son intelligence changée en folie. »

Non, ce n'était pas trop de toutes les consolations célestes pour la soutenir dans le calvaire. L'heure fatale, l'heure tant redoutée allait sonner. Albert de la Ferronnays mourut le 29 juin 1836, à l'âge de vingt-quatre ans. Sa mort fut celle d'un saint. Au moment où l'agonie touchait à son terme, son père lui dit en sanglotant : « Toi qui ne nous as jamais affligés, le meilleur des enfants, sois béni! Va, m'entends-tu encore ? Tu regardes ton Alexandrine, tu la bénis aussi. » Il n'avait pas encore perdu connaissance. « Oh ! embrasse-moi, » s'écria-t-elle. Péniblement il souleva la tête, avança ses lèvres et embrassa sa pauvre femme. Puis elle lui demanda à baiser ses yeux. Il les ferma en signe de consentement. Oh ! Albert, dit-elle, je t'adore. Ce fut le dernier mot d'amour qu'elle ait prononcé sur la terre. Et la main du mourant cessa de sentir dans la main de sa compagne chérie; ses yeux cessèrent de voir en la regardant, et dans ce dernier passage qui conduit des ténèbres à la lumière il entendit encore comme un son qui se perd dans le lointain la douce voix de sa bien-aimée.

Digitized by Google

Le premier moment des grandes douleurs est une courte période d'exaltation fiévreuse qui, pour quelques instants, donne à l'âme une énergie surnaturelle. On se croit encore le jouet d'un rêve. On serait tenté de penser que le malheur n'est pas irréparable, et que la personne qu'on pleure va ressusciter. Puis, après cette surexcitation des premières heures, arrive l'accablement. Le chagrin, au lieu de diminuer, grandit, grandit toujours. En se familiarisant avec sa douleur, l'âme en comprend l'immensité. A la stupeur succède la réflexion. Le vertige a cessé. Les yeux peuvent mesurer l'abîme. Alors viennent les alternatives entre le découragement et l'espérance religieuse, les méditations pleines d'angoisses sur les problèmes terribles de la destinée humaine, la lutte entre les ténèbres et la lumière, entre le désespoir et la consolation, drame intime et poignant qui se déroule silencieux dans les replis les plus cachés du cœur.

La comtesse de la Ferronnays devait passer par toutes les phases de ces tortures morales. Le lendemain de la mort de son mari, elle traçait ces lignes dans la chambre où il reposait inanimé : « Ami chéri, je t'écris ceci appuyé contre ton cercueil. Albert, Albert, me vois-tu? Sais-tu ce que j'éprouve? Ange de ma vie, qui me laisses seule continuer ma route, t'aimer fut ma meilleure vertu. Douce idée!

Digitized by Google

En t'aimant, en étant aimée de toi, je suis devenue meilleure ; maintenant je veux être aussi bonne que possible par crainte de te perdre pour l'éternité. » Elle a d'abord une force dont elle est elle-même étonnée. Cachée au fond de l'église, elle se sent le courage d'assister au service funèbre. Elle est soutenue par une sorte d'extase. Mais cette énergie factice ne tarde pas à tomber. « Maintenant, écrit-elle, je suis dans un gouffre bien noir. Les premiers jours après sa mort étaient si bons en comparaison ! Le premier soir (il avait encore parlé le matin !), le ciel, avec ses étoiles m'a semblé riant, heureux. Je sentais le bonheur d'Albert, et je ne souffrais pas plus que de ses absences sur terre. Un de ces jours-là, à Saint-Sulpice, le son de l'orgue, la vue du ciel bleu à travers les vitraux m'ont donné une extase du bonheur à venir et fait verser des larmes délicieuses. Maintenant, quelle obscurité ! Je ne puis pas même rêver de lui. »

Il y a tels moments où dans l'âme la plus chrétienne la foi chancelle, où tout fatigue, tout obsède, tout jusqu'à l'espérance, où la pensée, au lieu de s'élever dans les hauteurs, rase le sol comme l'hirondelle avant l'orage. Il y a des heures où les yeux restent secs, où la prière expire sur les lèvres, où l'organisme, vaincu par la souffrance, ressemble à un ressort brisé, où l'on n'est plus enfin

Digitized by Google

qu'une sorte de cadavre vivant. « O Pauline! écrit la malheureuse veuve, l'imagination ne peut pas se figurer ce que je souffre, le vide, le terne, l'ennui, l'obscur qui remplit pour moi toute la terre... J'éprouve quelquefois une envie de crier jusqu'à en mourir, une envie douloureuse de sortir de moi, de me briser. » Le regret a parmi ses angoisses les scrupules excessifs, les remords non justifiés, la crainte de n'avoir point assez fait pour la personne qu'on pleure; c'est là un sentiment qui agite et déchire le cœur si tendre de madame de la Ferronnays: « Mon plus grand chagrin, dit-elle, n'est pas de l'avoir perdu, mais d'avoir si mal apprécié le bonheur de l'avoir pour mari. Oh! si je pouvais recommencer notre doux ménage, tout en sachant qu'il finirait le jour où il a fini! » Dans sa douleur, elle s'étonne, elle se reproche presque de vivre. Elle écrit à madame Craven : « Je suis glacée et pétrifiée pour tout. Il a emporté mon cœur, et je me sens parfois d'une insensibilité barbare pour les autres, et quelquefois aussi il me semble l'être pour mon propre malheur, car je mange, je dors, je respire l'air, et surtout j'entends encore de la musique avec un plaisir qui me déchire et qui me charme en même temps. J'aime à entendre les airs qu'il a entendus, puis la musique est ce qui me fait le plus croire au ciel, à un bonheur à venir. » Il y a des heures où elle se

Digitized by Google

prend elle-même en aversion, d'autres où le caractère féminin reparaît. Avec quel charme, avec quelle grâce attendrissante ! « Je déteste parfois mon corps, dit-elle, quoique pour cela j'aie deux différentes sensations, quelquefois de complet désintéressement de moi-même, quelquefois au contraire d'un grand intérêt pour ma personne, me disant comme d'une autre : C'est donc là la femme que ce charmant Albert a tant aimée ! Et alors il me revient un certain désir de paraître encore un peu jolie, même actuellement qu'il n'est plus là pour lui faire honneur et parer notre histoire. »

Madame de la Ferronnays s'enveloppa dans la dignité recueillie de son veuvage comme dans un voile de deuil. Elle avait diminué de plus en plus au profit des pauvres le modeste revenu qu'après un rigoureux calcul elle s'était réservé pour elle-même. Elle ne possédait plus un seul bijou, et dès qu'elle découvrait encore parmi ses effets un objet quelconque de la moindre valeur, elle s'empressait de s'en défaire pour ajouter à ses aumônes. Son temps se passait à visiter les pauvres et les malades. Elle faisait ses longues courses à pied, revenant vers l'heure du dîner, rue de Penthièvre, où elle demeurait chez madame la marquise de Mun. Elle n'avait que deux robes noires et une quantité de linge à peine suffisante. Une sœur de la charité la

Digitized by Google

força un jour d'accepter une paire de chaussures.

On ne la contemplait pas sans une impression de sympathie et de respect. Il y avait en elle quelque chose de si vénérable et de si doux! La religion ne console pas seulement la douleur, elle la poétise, l'élève, la vivifie. Elle lui donne quelque chose de mystique et de tendre. Elle y associe toutes les puissances du ciel. Elle met l'âme qui souffre en communication avec ce monde surnaturel, dont les heureux de la terre se préoccupent si peu, mais que les infortunés désirent avec amour. Les larmes deviennent une rosée féconde qui fait fructifier les vertus. Les sanglots se changent en cris d'actions de grâces. L'âme, fortifiée par la prière, trouve dans son chagrin une sorte de volupté intime, et le préfère à bien des sentiments qu'on est convenu d'appeler des joies.

C'est une étude intéressante au point de vue psychologique et religieux que la gradation suivie par la douleur de madame de la Ferronnays. Ce n'est pas d'un seul bond que cette femme sainte devait arriver à l'idéal de renoncement et de résignation qu'il lui fut permis de réaliser. Petit à petit, après une marche pénible, elle atteignit enfin sur la montagne de la vie ce sommet qui est au-dessus des nuages et de la foudre. Sa pensée, longtemps ensevelie dans la nuit des tombeaux, planait alors

Digitized by Google

dans un air pur. « J'aime le printemps, j'aime le matin, s'écriait-elle, ce sont des choses qui me représentent la réalité de la vie éternelle... Le matin et le printemps rappellent que tout se réveille et renaît, c'est là ce que j'aime. » L'amour de Dieu lui avait donné une sainte extase, une joie vraiment surnaturelle, une allégresse qui la transfigurait comme sur le Thabor. « Oh ! Pauline, disait-elle à sa belle-sœur, comment veux-tu que je n'aime pas Dieu ? comment veux-tu que je ne sois pas transportée quand je pense à lui ! Comment veux-tu que j'aie à cela du mérite, même celui de la foi, quand je pense au miracle qu'il a fait dans mon âme, quand je pense qu'après avoir tant aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir eu, l'avoir perdu, et avoir été au comble du désespoir, j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si remplie de bonheur, que tout celui que j'ai connu ou imaginé n'est rien, rien du tout en comparaison. » Surprise de l'entendre parler ainsi, sa belle-sœur lui dit : « Mais si on remettait là devant toi la vie telle que tu l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de longues années ? » Elle répondit sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas. » Madame Craven ajoute à ce récit : « Ce fut là notre dernière conversation en ce monde. C'est debout devant ce banc, l'air animé, les yeux au ciel, cette petite fleur de jasmin à la main, qu'elle m'ap-

Digitized by Google

paraît toujours, lorsque je cherche à la faire revivre dans ma mémoire telle que je la vis pour ne plus la revoir ici-bas. »

Elle mourut à Paris le 9 février 1848, avec une douceur et une suavité célestes. De son lit de mort elle dicta une lettre à sa mère : « Tu sens combien je te chéris, disait-elle dans cette lettre ; tu sens combien je te vénère, et combien j'eusse souffert davantage de tes souffrances de ce moment, s'il n'y avait pas les bras de Dieu dans lesquels on peut tout abandonner. A revoir ! j'en sens la douce assurance, et alors sans plus de douleur aucune, et surtout avec le bonheur infini de ne plus offenser Dieu... » Quand elle eut achevé de dicter, elle voulut de sa main mourante ajouter en allemand ces trois mots qui furent sa dernière pensée pour la terre : « Liebe süsse mama (chère douce maman). » Oh ! n'y a-t-il pas des lits funèbres autour desquels les anges semblent venir voltiger avant de porter jusqu'au trône de Dieu l'âme chrétienne ?

Il ne faut pas plaindre madame de la Ferronnays. Bien des femmes en apparence plus heureuses ont été moins privilégiées. Dans l'amertume de ses chagrins, ne gardait-elle pas les deux biens qui résument toute la vie, le souvenir et l'espérance ? Que de femmes ont été condamnées à une destinée plus triste encore ! Combien n'y en a-t-il pas qui sont

Digitized by Google

mortes sans avoir connu l'amour véritable ! Combien ont vu leur existence rivée à celle d'un homme qui ne savait ni les comprendre ni les respecter ! Que de carrières monotones, mesquines, humiliantes, imposées à des femmes qui avaient compté sur ce qu'il y a de plus noble et de plus pur dans la nature humaine ! Madame de la Ferronnays a subi de grandes épreuves, mais au moins elle n'avait pas donné son cœur à un ingrat. Elle ne fut pas aimée de ce misérable et faux amour dépendant d'un souffle qui passe, amour lâche et cruel, dont le sort est d'expirer à l'heure où le plaisir finit et où le dévouement commence. Elle a pu honorer l'homme qu'elle avait choisi. C'est pour elle, pour elle seule que le cœur de son époux a battu, et quand le moment de l'agonie est arrivé, le mourant lui a donné rendez-vous dans le ciel. Alors elle a crié du fond de l'abîme, et Dieu lui a répondu. Elle a pleuré, et la parole de l'Évangile s'est accomplie : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Digitized by Google

LA SŒUR ROSALIE[1]

Quelques années seulement se sont écoulées depuis la mort de la sœur Rosalie, et déjà sa mémoire a quelque chose de légendaire. Morte, elle a continué le bien qu'elle faisait de son vivant. Sous l'invocation de sa patronne, une église a été bâtie, une maison réunissant tous les genres de secours s'est élevée au milieu de ce faubourg Saint-Marceau, qu'elle appelait son diocèse. Une auréole de sanctification s'attache à son souvenir, et son nom est devenu le synonyme de la charité. Pourtant on ne

[1] *Vie de la sœur Rosalie, fille de la charité*, par M. le vicomte de Melun; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol,. chez Poussielgue-Rusand.

Digitized by Google

rencontre ni grandes péripéties ni événements extraordinaires dans l'existence de cette femme, qui est restée plus d'un demi-siècle dans le même quartier, occupée à secourir des pauvres, à soigner des malades, à consoler des malheureux et des agonisants. Pendant qu'elle vivait, personne n'aurait osé écrire son éloge. Elle souffrait autant de la louange que les autres du mépris et du blâme, et rien ne l'aurait plus étonnée, plus affligée que l'apparence d'une gloire humaine. Mais depuis qu'elle n'est plus sur la terre, il est permis de rendre hommage à la servante des pauvres, à l'humble et charitable fille de Saint-Vincent de Paul.

La sœur Rosalie est un type vraiment populaire. Consolatrice du peuple, elle l'aimait, elle le comprenait, elle savait lui parler le langage franc et simple qui lui convient. Elle allait droit au cœur des pauvres, parce qu'elle était pour eux une amie. une confidente, une conseillère, une sœur. Ils vivaient avec elle en confiance, en familiarité, lui sachant moins de gré de ses secours que de ses prévenances, de ses égards, de son affabilité toujours si touchante, si gracieuse. Comme elle respectait en eux les représentants du Christ, elle leur était reconnaissante du bien qu'elle leur faisait. Peu de femmes ont eu autant de prestige, et ce prestige, c'était la bonté, la modestie, la simplicité, la dou-

Digitized by Google

ceur, dont saint Jean Chrysostome disait : « Je ne connais rien de plus violent et de plus irrésistible que la douceur. Rougissons d'attaquer nos ennemis avec la violence des loups. Demeurons agneaux, et nous serons vainqueurs, quel que soit le nombre de nos adversaires. » La sœur Rosalie avait l'opiniâtreté du dévouement, l'héroïsme de l'abnégation, la toute-puissance de la vertu. Ardente, infatigable, ayant faim et soif de bonnes œuvres, elle pensait que le travail est pour la terre, le repos pour le paradis. Rien ne pouvait l'arrêter dans sa course impétueuse vers le bien. En vain on jetterait des filets devant les pieds de qui a des ailes.

Une femme comme la sœur Rosalie exerce une influence profonde, en combattant les deux grandes causes qui agissent simultanément pour produire et perpétuer le paupérisme, c'est-à-dire la dépravation des pauvres et l'égoïsme des riches. La misère ne sera détruite ni par le développement du luxe, ni par l'augmentation du salaire, ni par l'organisation du travail, ni par l'accroissement indéfini de la production. Toutes les combinaisons prônées par les économistes, si ingénieuses qu'elles soient, ne peuvent dispenser de la charité. C'est l'auxiliaire de toute société que préoccupe la condition de ceux qui souffrent. C'est l'élément divin qu'aucun autre ne peut remplacer. C'est la souve-

Digitized by Google

raine puissance sociale, parce que seule elle sait assez se rendre maîtresse de l'âme et de la conscience du peuple pour y enchaîner les vices qui perpétuent la misère, et y fait croître les vertus qui produisent le bien-être. « Ah ! disait un jour un savant, si les hommes consacraient pendant un siècle autant d'efforts, de travail et de temps aux sciences morales et à la science de l'âme que nous venons d'en consacrer depuis deux siècles aux sciences physiques, mathématiques et naturelles, que de merveilleux résultats, absolument inattendus, ne pourrions-nous pas obtenir ! » On ne peut se figurer le bien que feraient dans un empire dix femmes investies de la puissance morale acquise par la sœur Rosalie à force de dévouement. La charité est comme la foi : elle soulève des montagnes.

L'ouvrage consacré par le vicomte de Melun à la mémoire de cette sainte femme est plus qu'un beau livre, c'est une bonne action. Une telle lecture a un charme sévère qui laisse dans l'âme une impression profonde. C'est une biographie inspirée par un sentiment pieux, écrite avec une élévation de pensée et de langage qui est à la hauteur du sujet. Il est difficile d'en rendre compte, parce que, pour bien faire, il faudrait tout citer. Le grand mérite du portrait tracé par M. de Melun, c'est sa parfaite res-

Digitized by Google

semblance. La sœur Rosalie ressuscite. On croit la voir, l'entendre. On est comme subjugué par cet ascendant salutaire et par ce bienfaisant empire qu'elle savait exercer sur les âmes, et l'on ressent cette émotion de respect, de gratitude, dont quiconque l'approchait aurait inutilement essayé de se défendre.

Jeanne-Marie Rendu, en religion sœur Rosalie, naquit le 8 septembre 1787, dans un hameau dépendant de la commune de Lancrans, au pays de Gex, aujourd'hui département de l'Ain. Sa famille appartenait à une ancienne et honorable bourgeoisie. Sa vocation se décida dès son enfance ; elle voulut être sœur de Saint-Vincent de Paul, entrer dans cet ordre auquel son fondateur a donné, comme il le dit lui-même, pour monastère la maison des pauvres ou des malades, pour voile la modestie, pour grille la crainte de Dieu. Délicate et impressionnable, elle eut beaucoup à souffrir dans les premiers temps de son noviciat. Elle n'avait pas seize ans. Le moindre changement dans l'atmosphère l'éprouvait, elle sentait passer un nuage, une araignée lui faisait peur ; il lui semblait qu'elle n'aurait jamais la force d'ensevelir un mort ; ce ne fut que par degrés qu'elle arriva au courage, à l'héroïsme. Toujours elle conserva cette exquise sensibilité qui était le fond de son caractère ; fami-

Digitized by Google

liarisée par une longue expérience avec toutes les douleurs, elle fut jusqu'à la fin de sa vie aussi émue que le premier jour par le spectacle de la souffrance. Dans son inépuisable charité, il y avait plus que du dévouement, il y avait de la tendresse ; elle faisait le bien avec amour ; elle n'était pas seulement bonne, compatissante, généreuse, elle était aimable. Un jour elle vint demander pardon à un ecclésiastique du scandale qu'elle disait avoir donné la veille en témoignant un chagrin extrême du départ d'une des sœurs. « Rassurez-vous, ma mère, lui répondit le prêtre : si vous ne pleuriez pas ainsi vos sœurs, vous n'aimeriez pas tant vos pauvres. »

Le livre de M. de Melun neus fait connaître tous les détails de la journée de la sœur Rosalie. Chaque matin, elle est levée avant quatre heures. Regrettant les moments qu'elle vient de donner au sommeil, elle voudrait que la charité ne connût ni trêve ni repos. Il n'y a point d'existence plus active que la sienne. Diriger la maison de la rue de l'Épée-de-Bois, refuge ouvert à toutes les douleurs, à toutes les souffrances, administrer la crèche des nouveau-nés, l'école des petits enfants, l'asile des vieillards, soigner les malades, provoquer les aumônes, les distribuer d'une manière intelligente et impartiale, suivre une correspondance aussi considérable que celle d'un homme d'État, seutenir contre la misère

Digitized by Google

et contre le mal une lutte quotidienne, lutte opiniâtre et acharnée, tel est le sort de cette femme d'élite, dont la force égale la douceur. Esprit net, méthodique, n'oubliant rien, parce qu'elle a de toutes les mémoires la plus sûre, celle du cœur, douée au plus haut degré du génie de l'organisation, elle sait dénouer des nœuds qui paraissaient inextricables. Sa charité répond à toute voix qui l'appelle. A quiconque frappe, elle ouvre. En digne fille de saint Vincent de Paul, elle pense que la religion doit se faire aimer par les bienfaits, et que les doctrines se jugent par les œuvres qu'elles produisent. Souvent elle demande à ses sœurs de ne pas aller à la chapelle pour l'accompagner dans ses visites charitables. « Sachons, leur dit-elle, quitter Dieu pour Dieu, et la prière pour les pauvres. » Elle mange peu et vite, sacrifiant son repas à la première personne qui demande à lui parler. « Les marchands, s'écrie-t-elle, se dérangent de table pour le plus petit gain. Ne travaillons-nous pas pour quelque chose de mieux ? »

Elle donne ses audiences dans le parloir de la maison de secours. C'est une pièce étroite, mal éclairée par une petite fenêtre sans rideaux. On y voit se succéder et quelquefois entrer ensemble l'ambassadeur et le pauvre honteux, la chiffonnière et la maréchale de France, l'ouvrier et le prince de l'É-

Digitized by Google

glise, tous accueillis avec la même bonté. Oh! qu'elle est imposante dans sa simplicité, l'humble servante des malheureux, l'infatigable consolatrice des affligés! On ne peut détourner les yeux de cette physionomie sereine et bienveillante qui inspire à tous un affectueux respect. Quelquefois on voit réunis autour d'elle des jeunes gens aspirant à toutes les carrières, étudiants en droit et en médecine, élèves de l'École normale et de l'École polytechnique, chacun venant chercher une bonne œuvre ou en rendre compte. « Je les ai tous réunis pour le service de Dieu, dit-elle dans un élan de joie ; ils ont tous travaillé pour sa gloire : quelle bonne journée pour eux! » Lui apportez-vous quelque aumône, elle vous remercie en disant : « Mes malades et mes vieillards prieront pour vous. » Des pauvres eux-mêmes elle sait obtenir quelques bonnes œuvres, quelques petits services qui sont à leur portée : une course à faire, un malade à veiller, un enfant à conduire. Ils sont plus reconnaissants du bien qu'il leur est permis d'accomplir que de celui qu'ils ont reçu.

Il y a un fourneau économique dans la maison de secours. Souvent la sœur Rosalie fait elle-même la distribution des soupes, et le pauvre emporte avec la nourriture du corps, avec les bons de pain et de viande, un sage conseil, une idée pieuse, une con-

Digitized by Google

solation sainte. Prodigue d'attentions et d'égards pour le dernier des indigents, elle veut écarter de lui le plus petit chagrin, lui épargner la plus légère contrariété. Elle s'arrête dans la rue pour faire sourire un enfant en larmes. Sa récréation, c'est de visiter la crèche qui est au-dessus de l'école. Dès qu'elle paraît, tout ce petit peuple pousse des cris de joie. Le dévouement qu'elle a pour l'enfance est plus que maternel; c'est le dévouement virginal, dont on a si bien dit qu'il est supérieur à tout autre, parce qu'il est moins exclusif et plus désintéressé, sans être moins tendre. Un jour elle trouva dans la crèche un enfant abandonné, parlant à peine et qu'on allait porter aux Enfants-Trouvés. Elle voulut l'embrasser comme les autres. L'enfant, jetant ses bras autour du cou de la sœur, s'écria : Maman! maman! « Il m'appelle maman, dit-elle, je ne puis plus le quitter. » Le pauvre petit n'alla pas aux Enfants-Trouvés, et la sœur Rosalie fut toujours pour lui comme une mère.

A force de bienfaits, cette sainte femme avait acquis une autorité rare. Elle savait, quand il le fallait, dire les plus sévères vérités. Personne n'eut à un tel degré, le don de provoquer le repentir, de faire baisser la tête aux plus audacieux, de changer la violence en douceur, le désespoir en résignation, la malédiction en prière. On pouvait lui ap-

Digitized by Google

pliquer mieux qu'à toute autre femme les paroles du P. Lacordaire : « Ce jeune homme usé dans le vice, qui ne croit plus à rien, qui ne respecte plus rien, il rencontre le regard de la femme chrétienne ; il sent sa misère et son abjection devant ce miroir de pureté. Un mouvement de paupière ou des lèvres suffit pour le châtier et pour l'anéantir, lui qui s'estimait sûr de ne pas trembler devant Dieu ! »

Le secret de l'ascendant de la sœur Rosalie sur le peuple, c'était, en grande partie, sa réputation d'énergie et de courage. On savait qu'elle n'aimait pas, comme elle le disait elle-même, *la dévotion a la fleur d'oranger*, que, pour faire le bien, elle ne reculait devant aucune épreuve ; qu'à la fois douce et intrépide, elle bravait la fatigue, la maladie, la mort. Pendant les épidémies cholériques, elle fut sublime par sa force de caractère dans sa lutte contre le fléau. Veillant au chevet des malades, organisant les ambulances, rassurant le peuple contre les bruits d'empoisonnement, ranimant le moral d'une population dont elle était comme l'ange consolateur, elle donna des exemples qu'une souveraine s'est rappelés.

Ce fut surtout dans les journées de juin 1848 que la sœur Rosalie manifesta toute sa puissance. Un officier de la garde mobile, poursuivi par des émeutiers, s'était réfugié dans la maison de la rue de

Digitized by Google

l'Épée-de-Bois. Les insurgés accourent : « Nous voulons notre prisonnier ! s'écrient-ils. Sa mort nous vengera du mal qu'il nous a fait. » La sœur Rosalie se présente sur le seuil. Elle exprime son horreur, à la pensée qu'on peut ensanglanter le sol de la cour et tuer un homme désarmé dans cette maison de miséricorde. « Laissez-nous le prendre, réplique la foule ; nous ne le tuerons pas ici, nous le conduirons dans la rue. » Quelle scène que ce dialogue entre la Charité et la Vengeance ! Quel admirable sujet de tableau pour un grand peintre ! Quel contraste entre ces hommes enflammés de colère, la chevelure hérissée, les lèvres noircies par la cartouche, et ces saintes femmes qu'on dirait descendues des cieux pour porter à la terre des paroles de miséricorde ! Les menaces de mort retentissent dans cette cour habituée à n'entendre que les remerciements du pauvre et de l'orphelin. Pendant plus d'une heure, la sœur Rosalie épuise toutes les ressources de la supplication. Vains efforts ! L'officier est saisi par les insurgés. On l'entraîne. Les fusils sont déjà braqués contre lui. Le coup va partir. Alors la sœur se jette à genoux : « Voilà cinquante ans, s'écrie-t-elle, que je vous ai consacré ma vie. Pour le bien que j'ai fait à vous, à vos femmes, à vos enfants, je vous demande la vie de cet homme. » A ce cri, les armes se relèvent ; des larmes d'atten-

Digitized by Google

drissement sillonnent les visages. La charité est victorieuse, le prisonnier est sauvé.

Les dernières années de la sœur Rosalie couronnèrent dignement sa carrière sainte et laborieuse. L'Empereur voulut lui témoigner sa haute estime. Il lui donna, en 1854, la croix de la Légion d'honneur. Chaque pauvre se croyait décoré lui-même dans la personne de l'humble sœur de Saint-Vincent de Paul. Mais la fille de la charité rougissait d'une distinction terrestre ; elle n'accepta la croix que par respect pour la main auguste qui la lui avait offerte, et jamais elle ne la porta.

Deux ans après, elle mourut, âgée de soixante-huit ans. Quelque temps avant sa mort, elle était devenue aveugle et avait supporté cette suprême épreuve avec la plus touchante résignation. « Dieu m'a rendue aveugle, disait-elle, parce que j'avais trop de plaisir à voir mes pauvres. » Quand le terme de ses souffrances fut arrivé, on exposa son corps dans une chapelle ardente. Il était revêtu de la robe de sœur de charité, le chapelet au bras, le crucifix entre les mains croisées sur la poitrine. Le faubourg Saint-Marceau tout entier vint rendre un dernier hommage à sa bienfaitrice. Le jour des funérailles, on put voir ce qu'il y a de reconnaissance et d'émotion dans l'âme du peuple. Une foule immense suivait le cercueil, placé dans le corbillard

Digitized by Google

des pauvres et sur lequel était posé une croix d'honneur. Ce n'était pas celle de la défunte : les sœurs n'avaient point voulu la donner, se souvenant de l'humilité de la sainte. Mais un des administrateurs du bureau de bienfaisance avait attaché sa croix au drap mortuaire, en pensant qu'après avoir occupé cette place elle serait encore plus honorable à porter. Au lieu de prendre la route directe de l'église, le convoi fit un long détour dans le quartier, comme pour faire dire par la sœur Rosalie un dernier adieu à ce faubourg qu'elle avait tant aimé. On prononça de pieux discours sur sa tombe, puis la foule se dispersa. Seuls, quelques pauvres prièrent jusqu'à la nuit; appuyés sur la grille du cimetière des sœurs; ils pleuraient.

Bien des femmes brillantes, entourées de l'éclat du luxe et de la richesse, ne lisent pas sans émotion le livre de M. de Melun. Elles se demandent si, abstraction faite des récompenses éternelles, les sœurs Rosalie n'ont pas, même sur la terre, la destinée la plus enviable. A ces saintes, que de tristesses, que de chagrins sont épargnés ! Elles ne connaissent pas les moments de lassitude morale, de découragement absolu, où l'âme est creuse, la tête vide, où le présent paraît odieux, et l'avenir plus sombre encore. Elles sont soustraites à l'ennui, pire souvent que la douleur, à la fatigue que

Digitized by Google

l'inaction entraîne, au désœuvrement qui fait que chaque heure de la pendule sonne comme un glas funèbre. Pour elles, point de ces angoisses secrètes, châtiment des positions fausses; point de ces velléités contradictoires qui font que l'âme, agitée en sens divers, ne sait plus même où placer son désir et son espérance; point de ces écueils vulgaires où vient se briser l'amour qui, au lendemain de ses premières joies, expire en se croyant éternel. Quand leur jeunesse s'envole, elles ne disent pas à la belle saison de la vie ces douloureux adieux, si cruels pour les femmes mondaines; elles ignorent le tourment de la première ride, de la première déception. Ne sentant point trembler sous leurs pas le sol où elles ont semé leur espoir, elles savent d'où elles viennent, où elles vont. Elles ont la conscience de l'emploi sacré de la vie, et s'élancent vers la perfection avec une courageuse ardeur. Leur existence, qui, au premier moment, paraît terre à terre, a quelque chose d'inspiré, d'héroïque, de céleste. C'est la pratique enthousiaste du devoir; c'est le dévouement, avec ses joies si profondes et si pures; c'est l'amour sous une forme généreuse, immortelle; c'est le bien suprême : la paix du cœur.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

Introduction 1
La duchesse de Châteauroux 13
La marquise de Pompadour 51
Marie Leczinska 70
La marquise du Deffand 84
Marie-Antoinette à Trianon 100
Madame Élisabeth 114
Trois femmes de la Révolution 133
I. La princesse de Lamballe 139
II. Charlotte Corday 155
III. La marquise de Montagu 146
La marquise de la Rochejaquelein 170
La marquise de la Fayette 191
Madame Tallien 211
L'impératrice Joséphine 238
La comtesse de la Ferronnays 281
La sœur Rosalie 304

Paris. — Imp. Simon Raçon et comp., rue d'Erfurth, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

41 438ST BR1 4874
10/94 53-005-00

Collection à 3 fr. 50 le volume

AIMARD (GUSTAVE)

Trappeurs (les) de l'Arkansas. 1 v.
Rôdeurs de frontières (les). 1 v.
Francs Tireurs (les). 1 v.
Cœur loyal (le). 1 v.
Aucas (le grand chef des). 2 v.
Chercheur de pistes (le). 1 v.
Pirates des prairies (les). 1 v.
Loi de Lynch (la). 1 v.
Flibuste (la Grande). 1 v.
Fièvre (la) d'or. 1 v.
Curumilla. 1 v.
Valentin Guillois. 1 v.
Les Outlawes du Missouri. 1 v.
Balle-Franche. 1 v.
Eclaireur (l'). 1 v.
Main ferme (la). 1 v.
Eau (l') qui court. 1 v.
Aventuriers (les). 1 v.
Bohêmes (les) de la mer. 1 v.
Castille (la) d'or. 1 v.
Ourson, tête de fer. 1 v.
Nuits mexicaines (les). 1 v.
Chasseurs (les) d'abeilles. 1 v.
Cœur de pierre. 1 v.
Guaranis (le). 1 v.
Le Montonero. 1 v.
Zéno Cabral. 1 v.
Sacramenta. 1 v.
Gambucinos (les). 1 v.
La Mas-Horca. 1 v.
Rosas. 1 v.
Les Vaudoux. 1 v.
Les compagnons de la lune. 1 v.
Passe-Partout. 1 v.
Le comte de Warrens. 1 v.
La cigale. 1 v.
Hermosa. 1 v.

AMIGUES

Les Amours stériles. 1 v.

ALMBERT (Dr)

La Cour du roi Stanislas. 1 v.

ANDERSEN

Improvisateur (l') en Italie. 1 v.

AVENEL (PAUL)

Roi de Paris (le). 1 v.

BARBEY D'AUREVILLY

Philosophes (les) et écrivains religieux. 1 v.
Historiens (les). 1 v.
Poëtes (les). 1 v.
Romanciers (les). 1 v.

BAZANCOURT (BARON DE)

Le Mexique contemporain. 1 v.
Cinq mois au camp devant Sébastopol. 1 v.
Campagne d'Italie (la). 2 v.

BÉCHARD (FREDERIC)

Jambe d'Argent. 1 v.

CANOT

Vingt années d'un négrier. 1 v.

CAPEFIGUE

Agnès Sorel. 1 v.
Diane de Poitiers. 1 v.
Gabrielle d'Estrées. 1 v.
La Vallière (Mademoiselle de). 1 v.
Pompadour (Marquise de). 1 v.
Du Barry (la comtesse). 1 v.
Portsmouth (duchesse de). 1 v.
Aspasie. 1 v.
Déesses de la liberté. 1 v.
Parabère (comtesse de). 1 v.
Cours d'amour. 1 v.
Ninon de Lenclos. 1 v.
Bacchantes (les). 1 v.
Héroïnes de la ligue. 1 v.
Demoiselles de Nesle. 1 v.
Belle (la) Corisande. 1 v.
Catherine de Médicis. 1 v.
Anne d'Autriche. 1 v.
Marie de Médicis. 1 v.
Catherine II de Russie. 1 v.
Elisabeth d'Angleterre. 1 v.
Marie-Thérèse d'Autriche. 1 v.
Isabelle de Castille. 1 v.
Polignac (la duchesse de). 1 v.
Krudner (la baronne de). 1 v.
Du Cayla (la comtesse). 1 v.
Lichtenau (la comtesse de). 1 v.
Bourgogne (la duchesse de). 1 v.
Du Châtelet (la marquise). 1 v.
Madame de Montespan. 1 v.
Richelieu (cardinal de). 1 v.
Dubois (le cardinal). 1 v.
Louis XV. 1 v.
Louis XVI. 1 v.
Maréchal de Richelieu. 1 v.

CAPENDU

La Popote d'Oran. 1 v.
Chevalier du Poulailler. 1 v.
Cotillon II. 1 v.
Comte de Saint-Germain. 1 v.
Marthe de Kerven. 1 v.

CHANTEPIE

Figure (la) féminine. 1 v.
Salvien. 1 v.

CHASLES (PHILARETE)

Moyen âge (Etudes sur le). 1 v.
Espagne (Etudes sur l'). 1 v.
Cromwell. 1 v.
XVIe siècle en France. 1 v.
Angleterre (Etudes sur l'). 1 v.
Amérique (Etudes sur l'). 1 v.
Shakspeare. 1 v.
Allemagne (Etudes sur l'). 1 v.
XIXe siècle en Allemagne. 1 v.
Voyage et Beaux-Arts. 1 v.
Portraits contemporains. 1 v.

CUSTINE (MARQUIS DE)

Russie en 1839 (la). 4 v.

DELESSERT (EDOUARD)

Indiens de la Baie d'Hudson. 1 v.
Toujours tout droit. 1 v.

DICKENS (CH.)

Contes de Noël. 3 v.

FEYDEAU (ERNEST)

Fanny. 1 v.
Daniel. 2 v.
Saisons (les quatre). 1 v.

FOUCHER (PAUL)

Entre cour et jardin. 1 v.

JANIN

Clarisse Harlowe. 2 v.

JEANNE DE VAUDREUIL

Deuxième édition. 1 v.

JERCEY (MARQUIS DE)

Maisons de jeux ruinées (les). 1 v.

LAURENT (PAUL)

La campagne du Mexique. 1 v.

LAVERGNE (ALEX. DE)

L'Ut de poitrine. 1 v.
La Famille Marsal. 1 v.

LEJEAN

Théodore, empereur d'Abyssinie. 1 v.

LEROY DUPRÉ (DOCTEUR)

Guide hygiénique et médical des familles. 1 v.

MULLER (EUGÈNE)

Véronique. 1 v.

MURET (TH.)

L'Histoire par le théâtre :
1° Révolution et Empire. 1 v.
2° La Restauration. 1 v.
3° Louis-Philippe et 1848. 1 v.

NITOT

Loin du bruit. 1 v.
Dans un fauteuil. 1 v.

PONSON DU TERRAIL

Chiens (les) de chasse. 1 v.

RAMÉE

Histoire de la locomotion. 1 v.

RATISBONNE

Auteurs et livres. 1 v.

ROMIEU (MADAME)

La Femme au XIXe siècle. 1 v.

RUSSELL KILLOUGH

Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. 2 v.

SAINT-MARC GIRARDIN

Souvenirs de voyages et d'études. 2 v.

SEILHAC (COMTE DE)

Le Maréchal de Saxe. 1 v.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

Digitized by Google

Digitized by Google